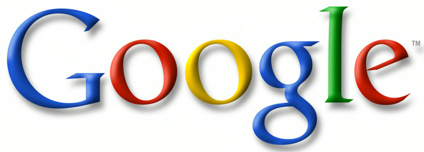
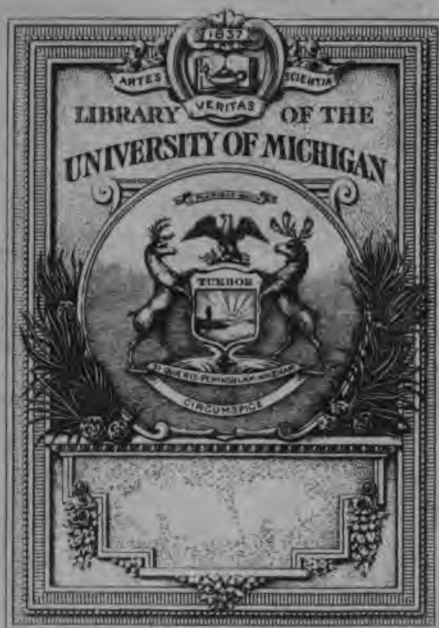









1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



BELFORT
REIMS, SEDAN

LE 7e CORPS DE L'ARMÉE DU RHIN

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1872.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIERE, 8.

CAMPAGNE DE 1870

BELFORT
REIMS, SEDAN

LE 7E CORPS DE L'ARMÉE DU RHIN

PAR

LE PRINCE GEORGES BIBESCO
OFFICIER SUPÉRIEUR DE L'ARMÉE FRANÇAISE
ATTACHÉ AU 7e CORPS

Cinquième Édition



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1878



CAMPAGNE DE 1870

BELFORT
REIMS, SEDAN

LE 7e CORPS DE L'ARMÉE DU RHIN

Il y a près de deux ans que la guerre avec l'Allemagne est terminée; il y a vingt mois que les traités de paix sont signés.

Assurément, le temps n'a effacé de notre mémoire aucun des souvenirs de cette campagne, une des pages les plus douloureuses de l'Histoire de France; mais, en nous éloignant du passé, il a rendu à nos esprits irrités le calme et la saine appréciation des événements, et nous pouvons aujourd'hui, sûr de notre impartialité, essayer de retracer les phases que nous avons traversées dans cette lutte.

Grande, mais pénible, sera la tâche de celui qui entreprendra d'écrire l'histoire complète de

ce drame, à la fois terrible et complexe, dont l'action commence à Wissembourg, se poursuit à Reichshoffen, à Sedan, à Strasbourg, à Metz, à Paris, au delà de la Loire, dans le Nord, dans l'Est, et dont la capitulation de Paris forme le dernier et navrant tableau.

Aussi avons-nous pensé que ceux qui avaient gardé fidèle mémoire des événements auxquels ils ont été mêlés, devaient à l'Histoire leur tribut de renseignements.

Tel est le sentiment qui nous a dicté ces quelques pages.

Nous avons voulu, comme soldat du 7e corps de l'armée du Rhin, raconter ses travaux, ses luttes, faire le récit de la marche « oscillatoire » de notre armée sur Sedan, de la catastrophe du 1er septembre et de la capitulation du 2.

Un coup d'œil rapide sur la question politique nous conduira au jour de la déclaration de la guerre.

Nous assisterons à la réunion tumultueuse et à l'éparpillement des armées de la France le long de ses frontières, puis nous rallierons le 7e corps à Belfort, où nous retrouverons cette imprévoyance qui présida à l'organisation de nos armées.

Notre temps s'y partagera entre les angoisses

qui s'emparent de nous au lendemain de Reichshoffen et les soins impérieux que réclament les travaux de défense de la place de Belfort, désignée, par sa position, aux attaques de l'ennemi.

Après la retraite du maréchal Mac-Mahon, nous quitterons Belfort pour Châlons; puis Châlons pour Reims; puis Reims pour..... Paris? — Hélas, non! Après Reims, nous marcherons à cet abîme vers lequel la fatalité dirige notre course hésitante..... vers Sedan!

Là, nous nous recueillerons pendant quelques heures. Au sein d'une nuit partagée entre les souvenirs du passé et les appréhensions de l'avenir, nous nous préparerons pour la journée sinistre du lendemain.

Le 1er septembre, dès quatre heures et demie du matin, le sourd grondement du canon se fera entendre : la lutte, — sans espoir pour nous, — commencera terrible, acharnée; voilée pendant quelque temps par une brume épaisse, comme si la main de Dieu eût voulu cacher au ciel les sanglantes folies des hommes!

Puis elle deviendra générale. Pendant plusieurs heures, 300,000 hommes ne se lasseront pas de s'entre-tuer, mille bouches à feu vomiront la mort sans relâche!

Au son mat des balles qui tuent, se mêlera le sifflement lugubre des obus, faisant leurs trouées sanglantes, ou mettant le feu à nos ambulances qui s'effondrent dans les flammes, aux cris des blessés et des mourants! D'autres, tombant au milieu des caissons d'artillerie, provoqueront des détonations et des malheurs effroyables!

Nous toucherons enfin à ce terrible moment où notre résistance vient à faiblir; où, écrasés par le nombre, nous succombons!

Puis, après la défaite, sonnera encore, pour ceux qui sont restés debout, le glas de l'humiliation!

Quand nous aurons montré comment, au milieu de quelques défaillances, tant de braves gens ont fait leur devoir, comment nul effort de l'armée française, acculée à Sedan, n'eût pu rompre le cercle de fer et de feu formé autour d'elle, nous aurons tout dit; oui, tout, car la plume est impuissante à exprimer les vœux que nous formons pour le salut, la grandeur, la prospérité de la France.

BELFORT

Dans les premiers jours du mois de juillet 1870, une question, nouvelle en apparence, mais en réalité plus vieille qu'on ne le croyait généralement, mettait en rumeur la presse et les esprits : un Hohenzollern laissait poser sa candidature à la couronne d'Espagne. On se demanda aussitôt ce qu'il y avait de sérieux dans cet incident; s'il ne cachait pas un piége; si le comte de Bismarck, croyant le gouvernement français en quête d'un prétexte de guerre, ne cherchait pas à pénétrer toute sa pensée, en faisant servir, aux projets de la Prusse, la question espagnole.

Laisser poser la candidature d'un prince prussien, c'était sans doute soulever les réclamations de la France, mais c'était aussi fournir à la Prusse l'occasion de donner satisfaction aux légitimes susceptibilités du gouvernement impérial et permettre au chancelier d'afficher un

empressement pour la conciliation que le gouvernement français pouvait prendre pour de la timidité, mais que l'Europe, avide de paix, ne manquerait pas de considérer comme un acte de modération.

En tout cas, se concilier les sympathies des puissances à la veille peut-être d'une grande guerre, c'était assurément de la saine politique.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement français réclama, non sans une certaine vivacité ; le prince de Hohenzollern fit connaître, le 12 juillet, par l'ambassadeur d'Espagne, le désistement du prince, son fils; bref, le différend parut tranché.

En réalité, cette solution n'apportait qu'un temps d'arrêt dans ce duel diplomatique; les deux cabinets restaient sur la défensive, pressentant la guerre et la désirant peut-être l'un et l'autre.

Ce n'est pas que le chancelier considérât une lutte avec la France comme un jeu; loin de là, chacun la redoutait en Allemagne ; nous avons pu nous en convaincre pendant notre captivité. Mais on peut admettre que le comte de Bismarck, regardant la guerre comme le moyen le plus rapide pour fonder à tout jamais l'unité allemande, fût disposé à en affronter les hasards.

Quant à l'Empereur, à le voir risquer une pareille lutte au lendemain d'une victoire plébiscitaire inespérée, on était autorisé à penser que,

par la préparation de son armée, aussi bien que par celle de ses alliances, il croyait le moment venu d'arrêter la Prusse dans cette extension de puissance qui semblait menacer la France. Effectivement l'Empereur comptait sur l'alliance de l'Autriche et de l'Italie; et c'est aujourd'hui une opinion très-répandue que, malgré les efforts de l'Angleterre pour maintenir l'Europe dans une stricte neutralité [1], ces deux puissances auraient

[1] « *Carl. Granville à lord Lyons.*

» Foreign Office, 10 août 1870.

» L'ambassadeur de Prusse m'a plusieurs fois entretenu de » divers bruits sur lesquels il a cherché à se renseigner auprès » de moi.

» Le premier est qu'un traité aurait été conclu entre la France » et l'Italie, en vertu duquel cette dernière devrait fournir à la » France 100,000 hommes et aurait obtenu le droit d'occuper » Rome après la paix. J'ai dit au comte de Bernstorff que je » ne croyais pas à l'existence d'un pareil traité; que le gou- » vernement italien avait communiqué à celui de la reine qu'il » avait reçu une telle demande de la France, et qu'il désirait » obtenir l'aide du gouvernement de Sa Majesté Britannique » pour résister à cette pression; que, sur la réponse que, » quoique ce ne soit pas la politique actuelle de l'Angleterre » de prendre des engagements positifs pour une neutralité » combinée, cependant elle serait disposée, si par là elle pou- » vait aider l'Italie à résister à cette pression extérieure, à » s'accorder avec l'Italie pour que ni l'un ni l'autre n'aban- » donnent la neutralité sans un échange d'idées et sans s'an- » noncer réciproquement tout changement de politique : le » gouvernement italien a donné chaleureusement son assen- » timent à cet arrangement.

prêté le concours de leurs armes à la France, si celle-ci avait encore attendu six semaines avant de déclarer la guerre. C'était le temps que l'Autriche et l'Italie auraient demandé pour terminer leurs préparatifs. Encore aurait-il fallu que l'Empereur acceptât la condition faite par l'Italie et l'Autriche à l'égard de Rome.

A ce sujet, il a paru récemment un écrit d'une

» Un autre bruit était la négociation d'une alliance entre la » France et l'Autriche combinée avec une organisation armée » de la Gallicie. J'ai annoncé au comte de Bernstorff que j'avais » déjà cru nécessaire d'avertir (warn) le gouvernement autri- » chien que beaucoup de circonstances avaient créé des soup- » çons sur sa neutralité dans l'esprit des gouvernements russe » et prussien, mais que j'avais reçu du gouvernement autri- » chien l'assurance qu'il était libre de tout engagement et qu'il » serait prêt à se concerter avec le gouvernement de Sa Ma- » jesté pour une neutralité combinée.

» Quant au troisième bruit d'un traité secret signé à Vienne » entre la France, l'Autriche, l'Italie et la Turquie pour se » garantir mutuellement leurs territoires et pour se réunir à la » France dans le cas de revers essuyés par cette dernière, je » ne pouvais que dire que je n'en avais aucune connaissance, » et que je ne croyais pas qu'un tel traité eût été signé.

» Le comte de Bernstoff a aussi appelé mon attention sur le » Danemark, que la Prusse craint de voir engagé dans cette » guerre par la pression de la France; le roi de Danemark » désire être soutenu contre cette pression, et le cabinet de » Saint-Pétersbourg désirait faire, de concert avec l'Angleterre, » une démarche en commun à Paris à cette fin. Mais j'ai rap- » pelé à Son Excellence que je lui avais déjà trois fois suggéré » combien il serait désirable que la Prusse enlevât au Dane- » mark par un arrangement amiable la tentation de céder aux

grande autorité et qui jette une lumière nouvelle sur les négociations engagées, en 1869 et en 1870, entre la France, l'Autriche et l'Italie [1]. L'auteur de cet écrit établit d'abord, d'une façon très-nette, que « la négociation de 1869, la plus importante, » quelques mois avant la guerre, aurait abouti à la » signature d'un traité entre les trois souverains, » si l'accord s'était fait sur la question romaine. » L'alliance entre la France, l'Autriche et l'Italie » a échoué à cause de la clause sur Rome. C'est » là un fait indéniable. »

Passant aux négociations de 1870, le prince Napoléon ajoute : « Dans la seconde semaine de » juillet 1870, l'Empereur reprit les négociations » de 1869, et, s'appuyant sur les lettres des » deux souverains qui avaient marqué et clos » cette négociation, proposa la signature d'un » traité en trois articles qui stipulait l'action » armée des trois puissances. Ce projet fut en-

» sollicitations de la France; et j'ai ajouté que, la semaine der- » nière, j'avais obtenu l'autorisation du cabinet de faire dire au » baron Brunnow que je serais prêt à me concerter avec lui, » sur le temps et la manière de faire une représentation à la » France pour l'engager (urging) à ne pas pousser le Danemark » à une politique tellement contraire aux intérêts de ce pays.

» (Signé) GRANVILLE. »

[1] *Les Alliances de l'Empire en* 1869 et 1870, par le prince *Napoléon Bonaparte* (*Jérôme*), *Revue des Deux Mondes*, n° du 1er avril 1878.

» voyé à Florence et à Vienne. L'Italie, toujours
» encouragée par l'Autriche dans ses exigences
» antipapales, y ajouta un quatrième article
» portant que la France s'engageait à faire ac-
» cepter par le pape un *modus vivendi* avec elle.
» Cet article additionnel, qu'elle proposait de
» laisser secret, fut soutenu avec vivacité par
» l'Autriche. L'Italie déclarait qu'elle ne pouvait
» prendre part à une guerre en faveur de la
» France sans un grand intérêt italien, c'est-à-
» dire sans donner à l'opinion publique une satis-
» faction au sujet de Rome. Des avis de toute
» nature, officieux et officiels, ne manquèrent
» pas au gouvernement français. »

Le général Türr fut chargé de porter à Florence et à Vienne les propositions de l'Empereur. A Florence, il trouva des dispositions exigeantes, hésitantes, toutefois non négatives, ce dont il informa M. le duc de Gramont, ministre des affaires étrangères de France, par une lettre de Florence, 27 juillet au soir. Mais à Vienne, où il arriva dans la soirée du 29 juillet, le général Türr trouva un mot qui mettait fin à sa mission.

Le 30 juillet, le prince La Tour d'Auvergne, notre ambassadeur à Vienne, lui communiqua la dépêche suivante : « Duc de Gramont au prince
» La Tour d'Auvergne. — Dites au général Türr :
» reçu sa lettre. Il nous est impossible de faire la

» moindre chose pour Rome. Si l'Italie ne veut
» pas marcher, qu'elle reste. »

Le prince Napoléon reprend ainsi : « Le roi
» Victor-Emmanuel manifestait personnellement
» les meilleures dispositions pour la France. Le mi-
» nistère italien était plus exigeant, et le premier
» ministre d'Autriche affirmait, tant à Paris qu'à
» Florence, qu'il ne signerait rien sans l'Italie,
» laquelle ne signerait rien elle-même sans obtenir
» satisfaction sur Rome. La preuve s'en trouve dans
» une dépêche de M. de Beust, adressée de
» Vienne, le 20 juillet 1870, au prince de Metter-
» nich à Paris. Voici cette dépêche publiée, recon-
» nue vraie et authentique par le duc de Gramont :
» Dans le même télégramme, je vous ai parlé de
» l'évacuation de Rome, question qu'il importe,
» selon nous, de ne pas laisser en suspens, mais
» de résoudre immédiatement. La convention de
» septembre, qu'on ne se fasse pas illusion à
» cet égard, ne cadre plus avec la situation.
» Nous ne pouvons pas exposer le Saint-Siége
» à la protection inefficace de ses propres troupes.
» *Le jour où les Français sortiront des États pon-*
» *tificaux, il faudrait que les Italiens pussent*
» *y entrer de plein droit et de l'assentiment de*
» *l'Autriche et de la France. Jamais nous n'au-*
» *rons les Italiens avec nous de cœur et d'âme,*
» *si nous ne leur retirons pas leur épine romaine.*»

Le prince Napoléon termine ainsi cet exposé de l'action diplomatique de l'Empire en juillet 1870 : « Les événements marchaient plus vite que les négociations. L'envoyé italien, qui, de Florence, avait dû passer par Vienne, arriva à Paris le 1er août, quand l'Empereur était déjà parti pour Metz, où il alla le rejoindre. Le gouvernement français, ne prévoyant pas un dénoûment militaire rapproché, fit de graves objections sur l'article 4, ajouté à Florence et à Vienne, et portant règlement implicite de la question romaine. Le traité proposé stipulait qu'il faudrait un certain temps à l'Italie pour modifier sa politique jusque-là toute pacifique et se mettre sur le pied de guerre. L'Autriche aussi demandait quelques semaines. La première quinzaine de septembre fut indiquée comme la date la plus rapprochée pour donner à ces deux puissances le temps de faire leurs préparatifs. »

» Ces derniers pourparlers à Metz m'ont laissé des souvenirs trop poignants pour que leurs moindres détails ne soient pas restés gravés dans mon esprit. L'Empereur, dans ses indécisions, faisait, entre autres objections, celle que le projet était mal rédigé et que l'incorrection de la forme ne permettait pas de le signer. Je me permis ce conseil : « Signez, Sire, signez le projet, même avec ses » fautes d'orthographe. Prévenez par le télégraphe » Vienne et Florence que vous acceptez et avez

» signé, pour engager vos alliés. Si nous sommes » victorieux, vous obtiendrez facilement des mo» difications; et, si nous sommes battus, vous aurez » au moins ce traité, qui sera une sorte de retran» chement où vous pourrez puiser un espoir d'ap» pui; mais signez *avant* que les armes aient pro» noncé; c'est utile à tous les points de vue. » Les traces de ces efforts se trouvent dans une lettre de l'Empereur au ministre des affaires étrangères à Paris, en date de Metz, 3 août, que j'ai lue depuis. Voici les propres termes de la lettre de l'Empereur : » Malgré ce que propose X..., malgré les efforts » de Napoléon, je ne cède pas pour Rome. »

Pendant ce temps, le grand chancelier avait eu l'habileté de rester dans ses positions et d'attendre[1].

Ce fut le duc de Grammont qui rompit le silence. Il insista pour que le Roi de Prusse déclarât que, si » la couronne était de nouveau offerte au prince

[1] Dans le Mémoire présenté au roi de Prusse, sur sa demande, par le comte de Bernstorff, 29 janvier 1831, et que nous trouvons dans le *Portfolio,* ou recueil de documents politiques relatifs à l'histoire contemporaine, traduit de l'anglais, nous lisons : « Mais, » dans le cas où la guerre deviendrait inévitable, Votre Majesté » doit encore placer l'ennemi dans la nécessité de commencer » l'attaque. Et dans un autre passage de ce curieux Mémoire : » « Plus les esprits, même vulgaires, comprennent qu'il est de » l'intérêt de tous de défendre les frontières contre l'étranger, » plus ils s'aperçoivent que les efforts du gouvernement vers » ce but sont sérieux, et plus ce dernier peut compter sur un » appui efficace de la part de ses subordonnés. Aussi me sem-

» de Hohenzollern, il ne l'autoriserait plus à » l'accepter.[1] »

Le Roi Guillaume refusa de prendre cet engagement. L'avantage restait à M. de Bismarck. Le cabinet français devait sentir qu'il avait poussé trop loin ses prétentions, et que déclarer la guerre à la Prusse pour un refus aussi légitime, c'était assumer vis-à-vis de la France et de l'Europe une grave responsabilité. D'autre part, il s'était trop avancé pour pouvoir reculer. C'est alors qu'on fit intervenir les dépêches du comte Benedetti[2], dont on fit si grand bruit, et qui rendirent la guerre inévitable.

» ble-t-il être de la plus haute importance qu'on adopte ou
» suive un système politique qui, dans le cas où la guerre de-
» viendrait inévitable, tende à faire considérer par tous les
» Allemands sa nécessité absolue comme un fait constant. Cela
» n'aurait pas lieu, par exemple, pour une guerre de prin-
» cipes, guerre qui, dans le sein de l'Allemagne, armerait les
» partis les uns contre les autres; mais on obtiendrait avec
» certitude le résultat désiré *si l'attaque, en venant de l'en-*
» *nemi,* dissipait tous les doutes sur la nécessité de la guerre
» et rendait superflues les déductions politiques dont il est à
» souhaiter qu'on puisse complétement se dispenser. »

Le *Portfolio* renferme des documents saisis par les conjurés polonais, lors de la révolution de Pologne en 1830, dans le cabinet du grand-duc Constantin Paulowitz, alors vice-roi de ce pays. Cette publication, faite par un diplomate anglais, a été complétée plus tard par de nouveaux renseignements diplomatiques intimes.

[1] *Communication du duc de Gramont au Sénat,* 15 *juillet* 1870.

[2] *Ma Mission en Prusse,* par le comte Benedetti,

Le 15 juillet, M. le Ministre des affaires étrangères au Sénat, le Garde des Sceaux au Corps législatif, annonçaient que « le Roi de Prusse avait » notifié à l'ambassadeur de France qu'il ne le » recevrait plus ».

« Après une pareille déclaration, — ajoutait » M. de Gramont, — tenter davantage pour la » conciliation eût été un oubli de dignité et une » imprudence. » Et M. Ollivier d'exprimer au Corps législatif la même pensée en ces termes :

« Est-ce qu'à de tels actes nous devions répondre » par l'abstention et le silence? » — C'était assez. Annoncer à la France qu'on l'avait offensée dans la personne de son ambassadeur, c'était lui dire : « Lève-toi. » C'était faire bondir le cœur dans la poitrine des moins exaltés; c'était entraîner le pays, c'était allumer entre lui et l'Allemagne cette guerre qui, depuis Sadowa, grondait sourdement à l'horizon, et à la préparation de laquelle, depuis de longues années, la Prusse travaillait sans relâche.

La France avait-elle eu cette prévoyante sagesse? — Non!

Cependant, il faut le dire, au gouvernement seul ne doit pas incomber toute la responsabilité du triste état dans lequel se trouvait l'armée au moment de la guerre.

Il est vrai que le gouvernement, responsable au premier chef, ne s'était pas mis suffisamment

en mesure d'assurer ses besoins, et l'histoire le jugera peut-être avec sévérité, mais elle condamnera certainement les adversaires du pouvoir pour les doctrines malsaines [1] qu'ils professaient à la tribune et répandaient dans la presse.

Aveugles dans leur système, ils avaient poussé à la réduction de l'armée, au renvoi de 10,000 hommes dans leurs foyers ; ils avaient combattu à outrance le budget de la guerre ; inconscients de ce qu'ils faisaient, ils avaient travaillé à l'abaissement de la France, alors que, de l'autre côté du Rhin, aucune dépense n'arrêtait, aucun effort ne coûtait !

Cependant un homme, détaché en ce moment de crise aiguë de toute passion politique, éclairé seulement par l'image de la France menacée, proteste contre la « légèreté » avec laquelle on va se jeter dans cette guerre.

[1] Voici quelques-unes de leurs maximes : « — Il n'y a » qu'une cause qui rende l'armée invincible, disaient-ils, » c'est la Liberté. — La discipline tue le citoyen dans » le soldat. — Au lieu d'une armée imbue de l'esprit militaire, » nous voulons une armée de citoyens qui soit invincible chez » elle, et hors d'état de porter la guerre au dehors. — Les armées permanentes en théorie sont jugées et condamnées ; » l'avenir appartient à la démocratie armée. — Il n'y a qu'une » bonne organisation : la levée en masse. — Les alliances avec » les gouvernements n'ont pas de valeur ; les alliances avec les » peuples sont seules utiles. — Le militarisme est la plaie de » l'époque. — Les rivières, les montagnes, les forteresses ont

C'est M. Thiers qui, depuis sa rentrée à l'assemblée législative, n'a pas cessé de donner les preuves les plus éclatantes de sa clairvoyance, et qui, au milieu de la confusion générale, élève sa voix éloquente et patriotique [1].

Un autre homme aussi, depuis longtemps effrayé de la désorganisation de l'armée, et qui n'a pas

» fait leur temps... La vraie frontière, c'est le patriotisme. » (Voir *Moniteur*, de décembre 1867.) C'est en se payant de mots creux, de phrases sonores comme celles que l'on vient de lire, qu'on a atteint ce triste résultat de désorganiser l'armée, de tuer l'esprit militaire, la discipline.

[1] Cependant, on doit dire, pour être impartial, que M. Thiers aussi s'est trompé sur les forces militaires de l'Allemagne. En combattant le projet de réorganisation de l'armée présenté au Corps législatif en décembre 1868, par le maréchal Niel, alors ministre de la guerre, M. Thiers s'est ainsi exprimé : « On vous représentait l'autre jour des chiffres de » 1,200,000, de 1,300,000, de 1,500,000 hommes, comme » étant ceux que les différentes puissances peuvent mettre sous » les armes. — Eh bien, ces chiffres-là sont parfaitement chimé- » riques..... Il ne faut pas se fier à cette fantasmagorie de » chiffres..... Ce sont là des fables qui n'ont jamais eu aucune » espèce de réalité. — Donc, qu'on se rassure, notre armée » suffira pour arrêter l'ennemi. Derrière elle, le pays aura le » temps de respirer et d'organiser tranquillement ses réserves. »

On le voit, le grand patriote lui-même ignorait le développement donné au delà du Rhin à cette terrible machine de guerre que l'Allemagne allait mettre en mouvement contre la France ; il fondait trop d'espoir sur une résistance que l'armée française n'était pas en état d'opposer à l'invasion !

cessé de la signaler, le général Trochu, va trouver le ministre de la guerre pour lui dire : « La France » n'est pas en état de faire la guerre, vous la con- » duisez à sa perte. »

— « Nous sommes prêts », — répond le ministre.

La guerre est déclarée le 19 juillet 1870.

Pauvre France! elle n'était ni prête, ni armée. L'Allemagne, immobile, attendait derrière ses forteresses.

Le lendemain de la déclaration de guerre, près de 500,000 Allemands se massaient non loin de la frontière nord-est de la France et, derrière eux, une ligne non moins formidable se formait.

Que peut opposer la France à ce flot allemand? Sept corps d'armée; environ 220 à 230,000 combattants! Encore est-il juste de dire que le 7ᵉ corps, devant être composé de troupes envoyées du Midi et d'Italie, ne sera pas prêt avant le 15 ou le 20 août, et que le 6ᵉ, dont on s'occupe au camp de Châlons, est encore à former.

Aussi, le 4 août, jour où commencent les hostilités, l'armée française ne comptera pas plus de 190 à 200,000 hommes en état de combattre. Et qui ne sait que ces têtes de colonnes de la France furent réunies et équipées au milieu d'une hâte extrême, d'un désordre et d'une imprévoyance sans précédent dans l'histoire de nos armes?

Pendant que les 1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ corps s'éche-

lonnaient le long de notre frontière nord-est, au lieu de se concentrer, le 7e se réunissait à Belfort sous les ordres de son chef, le général Félix Douay.

C'est le 28 juillet que le général vint prendre son commandement. Les forces dont il disposait à cette date se composaient : de la division Conseil-Dumesnil (1re), réunie à Colmar, ville désignée dans le principe pour être notre quartier général; de la division Liébert (2e); d'une brigade de cavalerie et de plusieurs batteries divisionnaires établies à Belfort.

Les troupes encore absentes étaient : la division Dumont (3e), attendue d'Italie; la 2e brigade de cavalerie casernée à Lyon, et 3 batteries.

Le général éprouva une grande déception en arrivant à Belfort : ses troupes n'avaient, pour la plupart, ni tentes, ni marmites, ni ceintures de flanelle, ni cantines médicales ou vétérinaires, ni médicaments, ni forges, ni entraves à chevaux; — elles étaient sans infirmiers, sans ouvriers d'administration, sans train. — Quant aux magasins, ils étaient vides.

Et cependant l'aide-major général, répondant aux secrètes anxiétés du général, l'avait assuré, le 27 juillet, dans la gare de l'Est, que « les magasins de la place de Belfort étaient abondamment pourvus! »

Était-ce la faute de l'intendant du 7e corps? — Non certes. Il trouvait là l'imprévoyance des hommes qui avaient mission de préparer la guerre!

Écrire au Ministre au milieu de cette bagarre et des réclamations de tous les corps de l'armée, en face de cette manie de centralisation qui ne permettait pas qu'une marmite sortît du campement sans le visa de M. l'intendant général, c'était illusoire.

Il fallait aller se pourvoir au magasin même de Paris; seule, une démarche de cette nature pouvait faire sortir nos troupes de la triste situation où elles se trouvaient.

Le général envoya donc à Paris un officier de son état-major pour qu'il expliquât la situation au Ministre de la guerre; et il lui adjoignit un officier et plusieurs hommes par corps, chargés de rapporter tous les objets dont on avait le plus impérieux besoin.

Le 29 au matin, nous fîmes une reconnaissance sur Huningue. A Saint-Louis, dernière station du territoire français avant d'arriver à Bâle, nous acquérions l'assurance qu'aucune concentration sérieuse de troupes n'était signalée dans la Forêt-Noire, ni à Lorrach; et à Huningue, où se trouvait le dépôt du 45e de ligne attendant, avec impatience, l'ordre d'évacuer cette vieille place

démantelée, nous apprenions que les mouvements des troupes allemandes s'opéraient vers le Nord.

Dès que ces renseignements furent pris, on se hâta de rentrer à Belfort. Le soin de surveiller cette partie de la frontière fut confié au 4e régiment de hussards, et les travaux de défense de la place furent poussés activement.

Belfort a joué, de tout temps, un rôle défensif. Lorsque cette place fut cédée, en 1648, par l'Autriche à la France, elle n'était qu'une petite forteresse. Son château, assis sur un roc, que Vauban a fortifié depuis, était connu sous le nom de Beau-Fort; d'où le nom de Belfort resté à la ville actuelle, qui s'élève au pied du château, sur la rive gauche de la Savoureuse.

Après 1815, cette place prit une importance considérable; l'invasion étrangère s'étant, en quelque sorte, assuré une entrée en France par ce côté de la frontière, on pensa que Belfort, avec son vieux château, ses hauteurs couronnées par les forts de la Justice et de la Miotte, ceux-ci reliés entre eux, ainsi qu'avec le château et l'enceinte de la place, par des lignes qui constituent le camp retranché; protégée sur la rive droite de la Savoureuse par le fort des Barres, pourrait, en étant défendue par un corps d'armée, sinon arrêter l'envahisseur, tout au moins tenir en échec une

de ses armées. On songea, en un mot, à fermer l'importante « *trouée de Belfort* ».

Il y avait certainement lieu de croire, en 1870, que, depuis cette époque, le système de défense de cette place avait été très-perfectionné, et qu'on s'était surtout préoccupé de la portée nouvelle de l'artillerie. Cependant la place de Belfort était loin d'être en état de supporter le siége qu'elle soutint, avec énergie, quelques mois plus tard. — A la vérité, au moment de la guerre, des travaux jugés indispensables avaient été ordonnés, à l'est, sur la position des Perches d'où l'on plongeait dans le fort des Barres, au sud, sur la position de Bellevue qui dominait la ville. Mais les ouvrages étaient à peine ébauchés, et les travaux qu'il fallait exécuter aux Perches, dans le roc, allaient nécessiter la mine et demander beaucoup de travailleurs et de temps. Il n'y avait pas un moment à perdre : on se mit donc à l'œuvre avec les faibles moyens dont on disposait.

Pendant que ces ouvrages s'exécutaient sous la direction du général Doutrelaine, qui les avait fait commencer avant notre arrivée, le commandant du 7e corps s'occupa d'établir les troupes autour de la place dans de bons campements; de donner de la vie à ses différents services ; de faciliter les approvisionnements de l'intendant en

affranchissant ses opérations d'entraves administratives peu en rapport avec la situation; d'ordonner l'organisation d'un équipage auxiliaire de 500 voitures de réquisition, pour remplacer les moyens de transport réguliers qu'on n'avait pas.

On venait de constater qu'il manquait 30,000 pièces de rechange indispensables au service du fusil, modèle 1866. Il fallut envoyer en toute hâte à Paris M. Caro, capitaine d'artillerie, pour prendre d'urgence les ordres du ministre de la guerre. « En dépouillant les magasins, en vidant » tous les ateliers de Paris et de la banlieue, — » écrit le capitaine Caro, dans une intéressante » brochure qu'il a publiée [1], — on put, au bout » de la journée, réunir 5,500 aiguilles et 12,000 » obturateurs qu'on livra avec désespoir; c'était » le départ de cinq bataillons de marche qui était » retardé de huit jours, faute d'armement. »

C'est au milieu de ces occupations que le commandant du 7e corps apprend, par ses reconnaissances, que de forts mouvements de troupes ont lieu derrière la Forêt-Noire, dans la direction du sud au nord.

Jugeant alors que la position de Belfort est excentrique par rapport à celle du maréchal Mac-Mahon, sous les ordres duquel il se trouve

[1] *Histoire de l'armée de Châlons,* par un volontaire de l'armée du Rhin.

placé, et avec qui, par conséquent, il peut être appelé à opérer d'un moment à l'autre, le général Douay prend la résolution de se concentrer à Mulhouse. De ce point où il continue à couvrir Belfort, il pourra se rendre aussi rapidement, par la voie ferrée, à l'appel du maréchal, que franchir le Rhin.

Le mouvement commença dès le 4 au matin, — avant qu'on sût rien de ce qui se passait à Wissembourg, — par la 1re division (général Conseil-Dumesnil), qui était à Colmar.

Ce jour même, à midi, le général Conseil-Dumesnil arrivait à Mulhouse, avec une brigade de sa division. Sa 2e brigade suivait à un jour de distance. Mais une dépêche du maréchal Mac-Mahon, datée de Reichshoffen, 4 août, arrivant à Belfort le soir même à six heures, changea toutes ces dispositions :

« Nous sommes attaqués par des forces supé-
» rieures, — télégraphiait le maréchal, — en-
» voyez à Haguenau une division. »

Nous venions d'être surpris et écrasés à Wissembourg, malgré une défense héroïque; et le général Douay [1] (Abel), frère du nôtre, y avait

[1] Douay (Abel) était le second frère que le commandant du 7e corps perdait devant l'ennemi, le deuxième nom de cette famille, que la France inscrivait à la page de son histoire consacrée aux braves tombés pour sa défense.

été tué, en recevant avec le 1er régiment de tirailleurs, les 50e et 78e de ligne, le choc de plus de 50,000 Prussiens!

Bien que la dépêche du maréchal ne parle pas de Wissembourg, elle a, dans son laconisme, quelque chose de grave, qui fait pressentir un événement capital. On sent qu'il faut se hâter. Aussi télégraphie-t-on, sans perdre un instant, au général Conseil-Dumesnil l'ordre de se rendre dans le plus bref délai, avec sa division, à Haguenau; et, afin de ne pas retarder ce mouvement pour la 2e brigade de cette division, qui est à Colmar, on adresse directement à son commandant le même ordre, par la même voie.

En même temps, l'administration du chemin de fer est requise de se mettre en mesure d'enlever pendant la nuit, en trois trains, les deux brigades de la division Conseil, pour les transporter à Haguenau.

Dès que l'exécution de ces mouvements est bien assurée, une dépêche en donne avis au maréchal.

Le 5, en effet, à deux heures du matin, la 1re division du 7e corps arrive à Haguenau, d'où elle est immédiatement dirigée sur Reichshoffen.

C'est également dans cette même matinée que nous arrive la nouvelle officielle du combat de Wissembourg. Cette triste nouvelle, qui complète

la dépêche du maréchal, reçue la veille, confirme notre général dans l'idée que son concours peut, d'un instant à l'autre, devenir nécessaire au 1er corps, et elle lui fait hâter le départ des troupes du 7e corps, restées à Belfort.

Dans la journée du 5 et dans l'après-midi du 6, les sept bataillons de la 2e division (Liébert), 60 pièces d'artillerie divisionnaire et de réserve, et une brigade de cavalerie (13 escadrons : 8 de lanciers, 5 de hussards), arrivent à Mulhouse et vont camper en avant de la ville. Notre journée se passe dans une anxiété fébrile et douloureuse; nous ne doutons pas qu'on n'en soit venu aux mains à Reichshoffen, et il nous semble que là-bas on doit avoir besoin de nous.

Dès le soir, les rumeurs les plus contradictoires commencèrent à circuler le long du fil télégraphique. Des dépêches nous arrivèrent de tous côtés; l'une d'elles parlait d'une grande victoire du maréchal Mac-Mahon. C'est la seule; elle avait sans doute été écrite pendant que le 1er corps, encore debout, contenait, avec une division du 7e, l'effort d'une armée entière, et qu'on s'attendait à voir entrer en ligne le général de Failly.

Jusqu'à trois heures de la nuit, aucune nouvelle positive ne vint éclaircir nos incertitudes et nos angoisses; mais à mesure que les dépêches se succédaient, leur langage devenait de moins en

moins rassurant. Enfin, à trois heures et demie, une dépêche de Bâle faisait connaître la défaite du 1er corps.

Le 7, à sept heures du matin, le maréchal télégraphiait au général Douay la fatale issue de la lutte :

« J'ai été attaqué dans mes positions par des » forces supérieures ; j'ai perdu la bataille et fait » de grandes pertes. Je prends les ordres de » l'Empereur ; je vous les ferai connaître.

» MAC-MAHON. »

Une heure après, l'Empereur télégraphiait au général Douay :

« Jetez, si vous pouvez, une division dans » Strasbourg, et avec les deux autres, couvrez » Belfort.

» NAPOLÉON. »

Avec les deux autres?

Que le quartier impérial ne sût pas que la 1re division du 7e corps avait subi de grandes pertes à la bataille de Reichshoffen, qu'elle y avait perdu tous ses bagages, et une partie de son artillerie — arrivée sur le lieu du combat, le 6, pour

tomber presque aussitôt au pouvoir de l'ennemi : — tout cela pouvait s'expliquer; mais avoir laissé ignorer à l'Empereur que des trois divisions du 7e corps, l'une était avec le maréchal à Reichshoffen, que l'autre se trouvait encore en formation à Lyon, et que le général Douay disposait seulement d'une division, cela était surprenant. Il faut admettre qu'il y avait eu quelques heures de trouble extrême à la suite de la déroute du 1er corps, de la retraite précipitée du 5e (de Failly), arrivé trop tard sur le terrain de Reichshoffen pour prendre part à la bataille, et de l'échec du 2e corps (Frossard) qui s'était battu à Forbach, pendant toute la journée du 6, contre l'armée de Steinmetz.

Quant à nous, nous n'avions pas à hésiter : rentrer immédiatement à Belfort avec notre unique division et y prendre toutes les dispositions de défense que la situation commandait, tel était le plan qui s'imposait. — On l'exécuta sans retard.

Le jour même, 7 août, les troupes du 7e corps réunies à Mulhouse, lèvent leur camp; elles sont disposées en deux colonnes; l'une campe le soir même à Dannemarie, l'autre à Altkirch. La brigade de cavalerie couvre leur marche du côté du Rhin.

Le lendemain 8, les deux colonnes et le quar-

tier général se trouvaient réunis et campés autour de Belfort.

Triste fut notre marche de Mulhouse à Belfort; triste à cause du souvenir de notre défaite, de la vue de ces champs que nous traversions, de ces demeures au seuil desquelles se peignait déjà la terreur et que l'invasion allait peut-être fouler bientôt; triste surtout à cause de honteux actes d'indiscipline. Il y eut des soldats qui ne craignirent pas de semer leurs cartouches et de jeter leurs fusils le long de la route! . . . . . .
. . . .

La victoire des Allemands avait répandu l'alarme dans toutes les places fortes de la frontière du Rhin.

Le soir même du 6, les portes de Strasbourg se fermaient avec effroi sur quelques-uns des glorieux vaincus de Reichshoffen, et la Compagnie du chemin de fer rentrait en ville son matériel.

Le général Uhrich, commandant la place de Strasbourg, et les commandants des places de Schelestadt et de Neuf-Brisach, — menacés de voir paraître l'ennemi d'un moment à l'autre, et, comme partout, mal préparés à le recevoir, — faisaient connaître au général commandant le 7e corps leur situation précaire.

En effet, si, à Strasbourg, place de premier

ordre, sentinelle avancée de la France sur le Rhin, les fortifications sont en bon état, si l'armement de sûreté est en place sur les remparts, d'un autre côté l'armement de défense est encore dans les arsenaux; le logement des poudres est mal assuré; 60,000 kilogrammes se trouvent réunis dans des bâtiments de la citadelle non voûtés à l'épreuve de la bombe, à 2,500 mètres seulement de Kehl! et 12,000 kilogrammes de l'approvisionnement de la place sont emmagasinés à Neuf-Brisach. C'est à peine s'il existe des abris voûtés pour la garnison, et il en manque absolument pour les vivres.

Cette pénurie de toutes choses essentielles s'étend aux approvisionnements de bois de blindage; ils sont presque nuls.

Reste une question capitale qui crée un péril imminent : les environs immédiats de la ville étant couverts d'arbres et de constructions, il va falloir, pour abattre les uns et les autres, beaucoup de temps et beaucoup de bras.

Ce temps, l'ennemi nous le donnera-t-il? Et les bras, où les prendre?

Schelestadt est-elle mieux défendue? — Qu'on en juge : les terrassements de la fortification sont en mauvais état; il n'y a sur les remparts ni armement de défense, ni armement de sûreté. Le logement des poudres est mal assuré

et l'on ne peut y remédier que difficilement; il n'existe dans la place que les deux tiers de l'approvisionnement normal de poudre à canon et fort peu de cartouches. Les abris voûtés pour les hommes et les vivres font défaut. Il n'y a pas de bois de blindage!

Neuf-Brisach fait exception : le logement des poudres, de la garnison et des vivres y est parfaitement assuré. Encore ses fortifications n'ont-elles pas assez d'épaisseur et le corps de la place n'a-t-il pas de traverses.

Ajoutons à ces détails que ces places sont dégarnies de troupes [1] et qu'elles manquent de vivres.

Strasbourg seule a vu grossir sa garnison par les débris de quelques régiments du corps de Mac-Mahon.

Il n'en reste pas moins la question des vivres.

Heureusement, nous sommes en situation de subvenir aux besoins de cette nature.

Notre intendant, M. Largilier, qui a fait entrer depuis quelques jours dans les magasins de Belfort des approvisionnements considérables,

[1] Le général Ducrot télégraphiait au Ministre de la guerre, à la date du 20 juillet 1870 :

« Demain, il y aura à peine 50 hommes pour garder Neuf-
» Brisach, et Fort-Moutier; Schelestadt, la Petite-Pierre, Lich-
» tenberg sont également dégarnis.

reçoit l'ordre d'en diriger sans retard sur Neuf-Brisach, Schelestadt et Strasbourg, et le chemin de fer, qui n'a interrompu son service que pendant une nuit, commence aussitôt ce travail de ravitaillement.

Cependant, ces soins ne sauraient détourner notre attention de l'objectif principal, Belfort.

Les travaux de la place ont souffert de notre absence, les bras ont manqué; aujourd'hui, il faut réparer le temps perdu; chaque minute devient précieuse; de notre énergie à manier la pioche et la pelle dépend le salut de Belfort.

Voilà le sentiment que le commandement cherche à communiquer au soldat, pour exciter son ardeur; puis, s'adressant à cet instinct de conservation si naturel à l'homme, il lui laisse entrevoir que ces ouvrages qu'il construit, il aura peut-être à les défendre, et qu'en travaillant pour la ville, pour le pays, il travaille aussi pour sa sécurité.

— Mais voici venir du renfort : Le général Palikao, appelé au ministère de la guerre, a donné l'ordre de diriger sur Belfort les troupes du 7e corps, encore présentes à Lyon, et nous voyons enfin paraître la division Dumont : sa tête de colonne, le 10; ses dernières troupes, le 12. Bien que la brigade de cavalerie Du Coulombier n'ait

pas encore rallié et que le grand parc d'artillerie, d'abord dirigé sur Épinal, ait reçu l'ordre de se rendre à Langres, en vue probablement d'opérations ultérieures, le 7e corps, qui, depuis le 5 août, était réduit à une seule division, compte actuellement, à Belfort, 17,000 baïonnettes, 90 bouches à feu de campagne et 1,300 sabres.

Voilà, du moins, un effectif et une artillerie qui permettront d'occuper toutes les positions situées autour de la place et d'assurer à celle-ci une longue et brillante défense.

Les troupes sont établies sur les positions qu'elles seront peut-être appelées à occuper définitivement, et qui deviendront alors leurs positions de combat :

La 2e division (Liébert) sur les glacis du fort de l'Espérance, à Bellevue, au fort des Barres et sur le terrain qui s'étend en avant et à droite de ce fort; — la 3e division (Dumont) aux Perches, à cheval sur la route de Bâle, sa gauche appuyée au camp retranché; sa droite, aux glacis de la place, sur la Savoureuse.

Une partie de la cavalerie éclaire le corps d'armée dans la direction d'Altkirch [1]; l'autre partie est campée près du chemin de fer.

[1] Pour que la cavalerie puisse rendre tous les services qu'on est en droit d'attendre d'elle, il faut qu'elle éclaire au loin. Mais, pour cela, on ne doit pas l'astreindre à venir se ravi-

Dans cette situation, on travaille avec rage la terre, on fait sauter le roc, en attendant l'heure de combattre. Les journées se succèdent sans apporter rien de positif sur les opérations générales.

De nos armées? — Rien que ce que les journaux de Paris nous apprennent!

De l'ennemi? — Rien de plus que les rapports de nos mauvais espions [1].

tailler au corps d'armée. On doit la laisser libre de vivre sur le pays, au moyen de réquisitions payables en argent ou de bons remboursables par le Trésor. A cette condition seule, un corps d'armée peut être sérieusement éclairé. Le commandant du 7e corps en jugeait ainsi, à Belfort, quand il écrivait au major général pour lui demander d'affranchir la cavalerie des formes administratives ordinaires, et qu'il prenait sur lui d'appliquer cette mesure à la brigade placée sous ses ordres.

[1] En France, le caractère de la nation a toujours été un obstacle à ce que le gouvernement organisât avant la guerre le service important des espions. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'on a la plus grande peine à trouver des individus remplissant les conditions nécessaires pour un métier qui n'exclut ni la finesse ni le sang-froid, et qui souvent exige du patriotisme Partant, il arrive qu'on emploie des vagabonds ou des ivrognes attirés par l'appât d'une rémunération, et sur les antécédents desquels on n'a, généralement, ni le temps ni le moyen de se renseigner. De pareils individus rendent de bien mauvais services. Les Allemands procèdent autrement. Ils n'attendent pas que la guerre soit déclarée pour lancer leurs limiers. Leur service d'espions à l'étranger est organisé de longue main. Ainsi il fonctionnait au cœur de la France avant

C'est en vain que le général écrit, télégraphie; le grand quartier général reste muet, et sans le sous-préfet de Belfort qui nous communique toutes les dépêches qu'il reçoit de son ministre, nous demeurerions dans une ignorance profonde de toutes choses.

Enfin, le 16, deux dépêches se succédant à trois

la guerre, et il continua à y rendre les plus utiles services pendant les hostilités.

Ce service fonctionne régulièrement; il a son personnel, sa hiérarchie, et il jouit d'une certaine considération. Rien ne saurait mieux le prouver que le fait suivant :

Dans les premiers jours d'octobre, on découvrit à Bordeaux un agent prussien, lieutenant de police, et on l'interna aussitôt à Aix. Un de ses parents, médecin militaire, qui se trouvait alors à Coblentz, vint trouver un de nos compagnons de captivité, le préfet de***, dont le frère était procureur général à Bordeaux, et le pria d'intercéder en faveur du prisonnier. — « Mais c'est un espion, lui dit le préfet. — Non, répondit le médecin, c'est un » lieutenant de police, nous avons de la considération, en » Allemagne, pour les officiers de police. »

L'Allemagne dispose, en outre, d'une bande d'éclaireurs se recrutant parmi des ouvriers de toute sorte, des marchands ambulants, des commis de magasin, qui parcourent le pays pendant la paix, l'apprennent par cœur, et s'y créent des ramifications de nature différente. L'Allemagne sait qu'elle a là, pour le moment du besoin, des guides incomparables.

heures d'intervalle, viennent nous apprendre que nous allons quitter Belfort pour rallier l'armée du maréchal Mac-Mahon.

Ces dépêches émanent toutes deux du Ministre de la guerre.

La première, envoyée à deux heures de l'après-midi, prescrit au commandant du 7e corps de se porter immédiatement sur Paris; la deuxième, qui est de cinq heures du soir, lui donne l'ordre de se rendre à Châlons.

L'ordre de départ fut reçu avec une joie profonde; nous ne laissions pas, — il est vrai, — la place de Belfort dans un état de défense aussi complet que nous l'eussions voulu, mais les forts étaient très-avancés et l'organisation de la garde mobile marchait rapidement.

Les opérations d'embarquement et le transport des troupes du 7e corps, par les Compagnies de Lyon et de l'Est, furent menés par M. Lépine, inspecteur de la Compagnie de l'Est à Belfort, avec une intelligence et une activité remarquables.

Pour faciliter l'embarquement de ces troupes, on fit partir, par la route de Belfort à Montbéliard, l'artillerie de réserve et le 4e régiment de hussards, laissant à la Compagnie de Lyon le soin de les transporter au camp de Châlons, par Besançon et Dijon ; et on se servit en même temps, pour l'infanterie, du chemin de fer de

Belfort à Châlons, passant par Langres, Chaumont, Troyes et Noisy-le-Sec. Les dernières troupes furent acheminées sur le camp de Châlons pendant les journées des 19 et 20 août. Le 20 août, à onze heures vingt minutes du matin, l'expédition du 7e corps était terminée, et la gare de Belfort télégraphiait « simplement » à la Compagnie : « Nous reprenons le service des voya-» geurs [1]. »

Arrivés à la gare de Pantin le 20 à trois heures de l'après-midi, nous repartîmes à cinq heures du soir pour Châlons. A minuit, nous arrivions à Épernay; notre train y était arrêté et dirigé cette fois sur Reims. La même mesure devait être appliquée à tous les trains qui nous suivraient. Tel était l'ordre adressé au chef de gare d'Épernay par le grand quartier général.

Ne ressort-il pas, en rapprochant la première dépêche du Ministre de la guerre qui nous appelait à Paris, de la seconde qui nous envoyait sur Châlons et de cette troisième qui nous dirigeait sur Reims, que le plan de campagne d'abord adopté avait été abandonné, puis repris encore? Quoi qu'il en soit, nous arrivâmes à Reims avec une partie des troupes du 7e corps, le 21 août, à deux heures du matin, parfaitement ignorants et

[1] *Les Chemins de fer pendant la guerre de* 1870-1871, par M. Jacqmin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, etc.

de ce qui se passait et du rôle qui nous était réservé.

La phase d'indécision qui devait précipiter l'armée de Châlons dans Sedan commençait.

REIMS

La nouvelle qui nous attendait à Reims était d'une importance que nul ne pouvait se dissimuler : le camp de Châlons était abandonné, et toutes les troupes qui s'y trouvaient réunies, — c'est-à-dire les 1er, 5e, 12e corps, et deux divisions du 7e, — s'étaient mises en marche pour Reims, le matin même. On ajoutait que l'ordre ayant été donné de ne rien laisser au camp de Châlons qui pût servir à l'ennemi, tout y avait été brûlé, même la gare.

Ce mouvement ne permettait guère le doute sur les résolutions du commandement : c'était bien une retraite sur Paris que l'armée du maréchal Mac-Mahon opérait. Mais ce qu'on ignorait alors, c'est l'opposition que ce plan avait rencontrée de la part du cabinet de Paris.

Les détails de cette lutte, acquis aujourd'hui à l'Histoire, sont d'un extrême intérêt; nous allons les résumer en quelques mots :

L'Empereur était arrivé au camp de Châlons le 16 au soir, pénétré des motifs que le général Trochu (dans une lettre[1] qu'il écrivait à la date

[1] « Si haute que soit l'importance des événements qui paraissent devoir se passer entre Metz et Nancy, — écrivait le général Trochu, — celle des événements complémentaires qui pourront se passer à Paris, au double point de vue politique et militaire, n'est pas moindre.

» Il y a là, vous le croirez sans peine, des périls spéciaux qui peuvent faire explosion d'un moment à l'autre, par suite de la tension infinie de la situation; quand l'ennemi viendra déployer ses masses autour de la capitale, il faut la défendre à tout prix, avec le concours de l'esprit public qu'il s'agira d'entraîner dans le sens du patriotisme et des grands efforts.

» Si cette défense est active et vigilante, si l'esprit public tient ferme, l'ennemi se repentira de s'être engagé si loin dans le cœur du pays.

» Dans cette idée, j'exprime l'opinion dont le développement suit : le siége de Paris peut être longuement disputé, à la condition, nécessaire pour tous les siéges, impérieusement nécessaire pour celui-là, que la lutte soit appuyée par une armée de secours. Son objet serait d'appeler à elle tous les groupes qui seraient ultérieurement organisés dans le pays, d'agir par des attaques répétées contre l'armée prussienne qui serait, par suite, incapable d'un investissement complet et de protéger les chemins de fer et les grandes voies du Sud par lesquels se ferait l'approvisionnement de la ville.

» Cette armée de secours existe, dit-on, au ministère. Mais ce sont là de futurs contingents tout aussi incertains que ce qu'on a espéré des régiments de marche, que ce qu'on a espéré des régiments de mobiles, qui peuvent être et seront

du 10 août, à un des aides de camp de Sa Majesté) exposait sur la nécessité de ramener vers Paris les armées des maréchaux Bazaine et Mac-Mahon.

Aussi, dès le lendemain, 17 août, dans un conseil présidé par l'Empereur, et auquel assistaient le prince Napoléon, le maréchal Mac-Mahon, le général Bertault, commandant des mobiles de la Seine, le général Trochu, arrivé la veille au camp

» d'un grand secours plus tard, mais non pas dans le moment » présent et immédiat.

» Je crois qu'il faut que l'armée de secours de Paris soit l'ar- » mée qui est réunie devant Metz, et voici comme je l'entends : » le répit que vous donne l'ennemi veut dire qu'il évacue ses » blessés, fait prendre leur équilibre à ses têtes de colonnes, et » qu'il opère sa concentration définitive. Elle comprendra trois » armées, dont l'une, au moins, aura la mission de vous tour- » ner. L'effort lui coûtera cher, mais il sera soutenu par des » forces considérables et incessamment renouvelées. Si vous » tenez trop longtemps ferme devant Metz, il en sera de cette » armée, qui est le dernier espoir de la France, comme il en a » été du 1er corps qui a péri après de si magnifiques preuves. » Je crois qu'il faut que cette armée de Metz étudie soigneuse- » ment et prépare la ligne d'une retraite échelonnée sur Paris, » les têtes de colonnes livrant bataille sans s'engager à fond et » arrivant à Paris avec des effectifs qui devront suffire pour » remplir l'objet de premier ordre que j'ai indiqué ; nous ferons » ici le reste.

» Adieu, bon courage et bon espoir ! »

(*Une page d'histoire contemporaine devant l'Assemblée nationale*, par le général Trochu.)

pour y prendre le commandement du 12ᵉ corps, et le général Schmitz, chef d'état-major général du 12ᵉ corps, il fut arrêté : « que le général Tro-
» chu, nommé gouverneur de Paris et comman-
» dant en chef, partirait immédiatement pour
» Paris, qu'il y précéderait l'Empereur de quel-
» ques heures, que le maréchal Mac-Mahon se
» dirigerait avec son armée sur Paris, et que la
» garde nationale mobile serait envoyée au camp
» de Saint-Maur, près Vincennes. »

Les sages idées qui avaient milité dans ce conseil en faveur du mouvement rétrograde, étaient dictées, aussi bien par les circonstances que par la composition de l'armée du maréchal et l'état moral et physique de cette armée. Et puis, à supposer que le maréchal Bazaine parvînt à empêcher l'ennemi de se refermer sur lui et de le refouler dans Metz, savait-on quelle direction il prendrait? Dès lors, était-il prudent de risquer la dernière armée de la France dans une marche sur Metz, marche de flanc exposée aux attaques d'un ennemi bien supérieur en nombre, admirablement organisé, et dont la force s'était encore accrue de l'ascendant moral que lui donnait la victoire? Nous ne le pensons pas.

Si quelqu'un avait dû nous rallier à ce projet, « établi en vue de la jonction des armées de
» Châlons et de Metz », c'est assurément le général

comte de Palikao, qui, dans un ouvrage[1] publié par lui et à juste titre très-remarqué, expose de la manière la plus séduisante cette conception hardie. Soumise par le général au conseil, elle avait été adoptée à l'unanimité.

Nous n'en persistons pas moins à croire qu'il n'eût fallu rien moins que le génie du conquérant de l'Italie et de l'Égypte, du vainqueur de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, et les soldats qu'il commandait, pour espérer triompher dans une pareille entreprise. On avait raison de la proclamer téméraire, dans le conseil du 17 août au camp de Châlons, alors que pour l'exécuter on n'avait que des soldats fatigués, en partie démoralisés, ou des hommes équipés de la veille, inhabiles à manier leur arme, incapables de marcher longtemps, n'ayant jamais vu le feu, et destinés à devenir un danger pour des troupes que leurs récents revers et la retraite précipitée sur Châlons avaient jetées dans un état d'esprit fâcheux.

Pour n'envisager que le côté de la discipline, ces soldats lancés tout à coup dans des marches forcées, au milieu de mille privations, n'étaient-ils pas fatalement conduits à perdre tout moral et

[1] *Un Ministère de la guerre de vingt-quatre jours, du 10 août au 4 septembre* 1870, par le général Cousin de Montauban, comte de Palikao.

toute obéissance? Combien, au contraire, ces mêmes troupes réunies sous Paris, les unes reposées, les autres disciplinées, rompues aux marches, aux travaux, à la cible, n'auraient-elles pas pris de confiance, de cohésion et de valeur réelle!

Réunir l'armée du maréchal Mac-Mahon sous Paris, c'était peut-être empêcher l'investissement, et alors, c'était sauver la France! Mais le conseil des ministres ne partageait pas cette manière de voir. « Paris, — disait-on, — est en parfait état de » défense; sa garnison est nombreuse, l'armée de » Châlons doit être employée à débloquer Metz; » la garde nationale mobile serait un danger pour » la tranquillité de la capitale; le caractère du » général Trochu n'inspire aucune confiance; » enfin le retour de l'Empereur à Paris serait très- » mal interprété par l'opinion publique[1]. »

De son côté, le Ministre de la guerre télégraphiait :

« Paris, 17 août, soir.

» L'Impératrice me communique la lettre par » laquelle l'Empereur annonce qu'il veut ramener » l'armée à Paris; je supplie l'Empereur de renon- » cer à cette idée qui paraîtrait l'abandon de l'ar- » mée de Metz, qui ne peut faire, en ce moment, » sa jonction à Verdun. L'armée de Châlons sera,

[1] *Campagne de* 1870. *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan,* par un officier attaché à l'état-major général.

» avant trois jours, de 85,000 hommes, sans
» compter le corps de Douay qui rejoindra dans
» trois jours et qui est de 18,000 hommes. Ne
» peut-on pas faire une puissante diversion sur
» les corps prussiens déjà épuisés par plusieurs
» combats? L'Impératrice partage mon opinion. »

Cependant, au quartier impérial, on résista. A Paris, on parut se résigner. Le 20 août, le maréchal faisait connaître au ministre de la guerre, par une dépêche datée de quatre heures du soir, qu' « il partait le lendemain pour Reims. Si Ba-
» zaine, — ajoutait-il, — perce par le nord, je
» serai plus à même de lui venir en aide ; s'il perce
» par le sud, ce sera à une telle distance que je
» ne pourrai, dans aucun cas, lui être utile. Je
» laisse ici une division de cavalerie pour enlever
» tout ce qu'il est possible. Donnez des ordres
» pour que la ligne de communication soit établie
» par Soissons ou par Épernay. »

C'est dans ces dispositions que le maréchal Mac-Mahon arrive à Reims, le 21, avec l'Empereur et les troupes réunies au camp de Châlons. On prétend qu'à Reims, le conseil des ministres livra un nouveau combat au plan de retraite sur Paris, et que MM. Rouher et de Saint-Paul n'y vinrent que pour joindre leurs sollicitations à celles du cabinet de Paris. Cela importe peu;

l'événement capital du moment fut l'arrivée au quartier impérial, dans la matinée du 22, d'une lettre du maréchal Bazaine, annonçant sa future tentative de retraite par Montmédy.

Cette lettre assura le triomphe des partisans de la marche en avant.

Voilà en quels termes le maréchal Mac-Mahon annonça au ministre de la guerre la nouvelle détermination qu'il prenait.

« Reims, 22, 10 heures 45 matin.

» Le maréchal Bazaine a écrit le 19 qu'il compte
» toujours opérer son mouvement de retraite par
» Montmédy. Par suite, je vais prendre mes dis-
» positions pour me porter sur l'Aisne. »

Et il donnait ses ordres de départ pour le lendemain, 23 août. Il écrivait en même temps au maréchal Bazaine :

« J'ai reçu votre dépêche du 19. Je suis à
» Reims et me porte dans la direction de Mont-
» médy. Je serai après-demain sur l'Aisne, d'où
» j'agirai, suivant les circonstances, pour vous
» venir en aide [1]. »

La dernière chance de salut pour l'armée de

[1] Documents authentiques annotés.

Châlons venait de s'évanouir. Bientôt s'évanouira le dernier rayon de viril espoir qui anime encore tant de braves soldats !

La lutte de dépêches qui s'était livrée entre Paris et Châlons, puis entre Paris et Reims, n'avait point entravé les mesures de réorganisation de l'armée. Mais combien le temps accordé aux troupes a été court !

Le 1er corps, composé en entier de troupes d'Afrique, avait été tellement éprouvé dans les malheureuses journées de Wissembourg et de Frœschwiller, que, malgré sa solidité, il avait besoin de reprendre son aplomb et sa confiance. L'artillerie ennemie y avait fait des vides nombreux ; il fallut, faute de mieux, les combler avec les soldats des quatrièmes bataillons, récemment formés.

Le 5e corps, pour n'avoir eu qu'une division faiblement engagée à Frœschwiller, n'en était pas moins dans un triste état. Il avait perdu presque tous ses bagages, et la retraite laborieuse qu'il avait exécutée l'avait profondément désorganisé.

Le 12e corps dont le commandement confié d'abord au général Trochu, avait été donné ensuite au général Lebrun, avait deux bonnes

divisions, dont une d'infanterie de marine. La troisième, sur laquelle on pouvait moins compter, était composée de quatre régiments de marche formés de quatrièmes bataillons. Ses hommes ignoraient jusqu'au maniement de l'arme qu'on venait de leur mettre entre les mains.

Quant au 7e corps, que le général Douay commandait, — disloqué au lendemain de son départ de Belfort, par suite des ordres et des contre-ordres, — il avait la plus grande peine à réunir ses fractions éparses et à reprendre l'unité dont il avait joui pendant un moment.

La 1re division (Conseil-Dumesnil), qui, depuis le 5 août, avait partagé le sort du 1er corps, avait été très-éprouvée à Frœschwiller, gravement atteinte dans son moral et sa discipline, par cette retraite de soixante lieues tout d'une haleine, et elle nous arrivait dans un état de profond dénûment. Les officiers avaient perdu tous leurs bagages; les trois quarts des hommes n'avaient plus leurs sacs et se trouvaient sans cartouches. Il fallut reconstituer cette division.

En même temps, nos artilleurs — officiers et soldats — durent se multiplier pendant les journées du 21 et du 22, pour débarquer leurs chevaux et leur matériel dans cette gare de Reims, où aucun quai n'avait été préparé en vue d'une pareille opération. Malgré les difficultés créées par

cette situation, malgré l'encombrement apporté dans la gare par les trains destinés à l'armée de Metz et qui avaient dû rebrousser chemin sur Reims; malgré une pluie torrentielle, — cause nouvelle de ralentissement dans les manœuvres, — on arriva à être prêt le 22 au soir.

Il restait à pourvoir le 7e corps des 240,000 cartouches qui lui manquaient. Une visite des wagons, faite en hâte avec le chef de gare, permit de découvrir ceux qui renfermaient des cartouches; la demande de ces munitions fut adressée sur l'heure au grand parc d'artillerie, et celui-ci en ordonna la livraison.

Le lendemain 23, à cinq heures du matin, ces cartouches étaient placées dans six voitures, prises sur la voie du chemin de fer, et transportées au camp de la 1re division.

A force de prévoyance, d'activité et de dévouement, le 7e corps put retrouver une partie de son équilibre. Cependant, nous partions incomplets : notre 2e brigade de cavalerie avait été retenue à Lyon, et notre parc d'artillerie n'était pas prêt à nous suivre.

Le 23 août, l'armée du maréchal Mac-Mahon s'ébranle à six heures du matin pour aller établir son nouveau camp sur les bords de la Suippe.

Cette première étape s'effectue sans trop de fatigue ni trop de perte de temps, malgré le dé-

sordre causé à la sortie de Reims par le passage de plusieurs corps, au même débouché et à la même heure. A la nuit, les tentes des quatre corps d'armée sont dressées, et bientôt les feux de 110,000 hommes éclairent l'affluent de l'Aisne.

L'armée est établie dans les positions suivantes[1]:

Le 7ᵉ corps, formant l'aile droite de l'armée, à Dontrien (1ʳᵉ division), à Saint-Martin l'Heureux (2ᵉ division) et à Prosne (3ᵉ division);
Le 1ᵉʳ corps, entre Saint-Hilaire et Betheniville;
Le 5ᵉ corps, à Pont-Faverger et Selles;
Le 12ᵉ corps, à Saint-Masmes et Heutregiville;
La division de cavalerie Bonnemain, couvrant la droite de l'armée, à Vaudesincourt et Auberive;
Le général Margueritte, avec les chasseurs d'Afrique, à Monthois, surveillant les défilés de Grand-Pré et de la Croix-au-Bois.

Cette marche, exécutée avec plus d'ordre et d'ensemble qu'on n'aurait osé l'espérer, fait supposer que nous la répéterons le lendemain. — On s'y attend; c'est en quelque sorte la conséquence forcée du plan auquel le commandement vient de s'arrêter. Cependant il se produit, dès le second jour, un ralentissement dans la marche : tandis que le 7ᵉ corps poursuit sa route de l'ouest vers

[1] Voir la carte nᵒ 1.

le nord-est et se concentre à Contreuve, les 1er, 5e et 12e corps prennent la direction du nord : le général Ducrot, pour aller camper à Juniville; les généraux de Failly, Lebrun, le quartier général et l'Empereur, à Rethel. On se demande pourquoi Rethel?—Pourquoi cette pointe excentrique, au lendemain du jour où l'on quittait Reims avec un plan qui n'avait chance de réussir qu'à la condition d'être mené avec une habileté et une promptitude extrêmes?

Cette marche, — a-t-on dit, — était nécessaire au ravitaillement d'une partie de l'armée. Nécessité regrettable, dont les conséquences ne pouvaient tarder à se faire sentir!

En effet, le 25, les 7e et 1er corps, qui sont en avance sur le reste de l'armée, font : le 7e, moins de huit kilomètres pour atteindre Vouziers, où il s'arrête; le 1er corps, dix-sept kilomètres pour se rendre de Juniville à Attigny; tandis que les 5e et 12e, avec la division de cavalerie Bonnemain, font séjour à Rethel.

Jusque-là, l'armée avait été éclairée sur son flanc droit, regardé à juste titre comme le plus exposé, par l'excellente cavalerie du général Margueritte; le 25, nous la croisions dans Vouziers, qu'elle traversait pour se porter vers le nord, et aller prendre position au Chesne-Populeux.

L'ennemi menace-t-il donc de ce côté? Le

commandement a-t-il reçu des indications nouvelles, qu'il se hâte de rappeler à lui le général Margueritte? N'a-t-il plus, du côté de l'est, les mêmes sujets d'appréhension, qu'il ne craigne pas de laisser le soin d'éclairer le flanc droit de l'armée à l'unique brigade [1] dont dispose le 7e corps, alors qu'une division entière de cavalerie suffirait à peine à cette tâche pénible et difficile?

On doit admettre que le grand quartier général avait, en effet, reçu des renseignements nouveaux qui avaient modifié son opinion sur la marche de l'armée allemande; sans quoi le mouvement de la division Margueritte serait inexplicable; — mais la suite des événements a prouvé que ces avis étaient inexacts et que l'ennemi ne menaçait pas de ce côté.

De ce jour, 25 août, notre marche devient oscillatoire.

Le 26, en effet, on quitte enfin Rethel; le 5e corps se rend au Chesne-Populeux; le 12e à Tourteron; mais le 1er corps ne fait que huit kilomètres pour se porter en avant de Semuy, entre Voncq et Montgon, et le 7e est maintenu à Vouziers. Quant à la cavalerie du général Margue-

[1] La brigade se composait de 13 escadrons (1,300 sabres), dont il faut défalquer 4 escadrons employés au service du quartier général et des divisions.

ritte, elle continue d'éclairer un pays net de Prussiens, et va camper aux Grandes-Armoises; la division de cuirassiers Bonnemain demeure en réserve à Attigny.

C'était encore une journée perdue!

Cependant, le 7e corps n'ayant reçu aucun ordre de mouvement pour la journée du 26, le général le fit passer sur la rive droite de l'Aisne, ne laissant sur la rive gauche, pour surveiller le chemin de Monthois, qu'une brigade de la division Liébert. Le 4e hussards fut envoyé du côté de Grand-Pré, pour tâcher d'avoir, à tout prix, des renseignements sur l'ennemi; et comme le maréchal avait prescrit l'occupation de Grand-Pré et de Buzancy [1], le général Bordas, commandant la 1re brigade de la 3e division, reçut l'ordre de se rendre à Grand-Pré, de s'y établir avec le 52e de ligne et d'envoyer le 72e prendre position à Buzancy.

Aussitôt arrivé à Grand-Pré, le colonel Lavigerie, commandant le 4e hussards, lança ses reconnaissances dans plusieurs directions.

Deux d'entre elles, l'une poussée jusqu'à Apremont [2], l'autre envoyée dans la même direction, mais par Marcq, c'est-à-dire le long de la rive gauche de l'Aire, rencontrèrent des troupes de

[1] Gros bourg, à 22 kilomètres de Vouziers.

[2] Bourg situé à 6 kilomètres de Varennes.

cavalerie prussienne. On disait celles-ci suivies de colonnes d'infanterie et d'artillerie. Une troisième reconnaissance de cavalerie fut poussée sur Senuc [1]. A l'entrée de Senuc, nos cavaliers se trouvèrent face à face avec de la cavalerie prussienne qui débouchait par le côté opposé du village.

Force fut à notre reconnaissance de battre en retraite, et aux différents postes d'observation de se replier en hâte, vers Grand-Pré. Mais en arrivant en vue de Grand-Pré, l'ennemi aperçut la colonne Bordas, qui débouchait par la route de Vouziers, et battit en retraite à son tour, croyant sans doute, en voyant de l'artillerie (le général Bordas avait amené 6 pièces), à la présence de tout un corps d'armée.

De son côté, le général Bordas, ne se sentant pas en force, se garda d'inquiéter la colonne ennemie, et il se porta sur Grand-Pré. Quelques instants auparavant, il avait fait savoir au commandant du 7e corps, qu'on disait les villages avoisinant Grand-Pré occupés par des troupes de cavalerie et d'infanterie prussiennes. En voyant l'ennemi à Senuc, le général Bordas se crut coupé de Vouziers, et dans son premier mouvement d'anxiété, il eut la pensée de rallier, à Bu-

[1] Petit village au sud et à 5 kilomètres de Grand-Pré.

zancy, le second régiment de sa brigade. D'où ce billet au général Douay :

« J'ai devant moi des forces supérieures; je » suis forcé de me retirer sur Buzancy. »

Il fallait, à tout prix, empêcher un pareil mouvement; non-seulement il laissait la route de Vouziers ouverte à l'ennemi, mais en outre il isolait la brigade du corps d'armée et pouvait la perdre. Faire partir immédiatement pour Grand-Pré deux escadrons de lanciers qui devront rapporter des nouvelles du général Bordas et du 4e hussards, envoyer en même temps, par deux voies différentes, au colonel du 72e, à Buzancy, l'ordre de rallier Vouziers, par la Croix-aux-Bois; enfin, prévenir le maréchal de ce qui se passe, telles sont les dispositions qui sont prises sur l'heure.

L'orage montait, nous le sentions venir; et, nous trouvant en première ligne pour le recevoir, il fallait nous mettre en état de lui tenir tête assez longtemps pour permettre au reste de l'armée de venir nous appuyer.

En cas d'attaque, notre grand convoi de vivres, la colonne des bagages et le parc du génie ne devant être qu'un gros embarras, on leur fit prendre la direction de Terron. Dès lors, toute

l'attention du commandement se porta vers le camp.

Au dire des paysans, les Prussiens se concentraient à Sainte-Menehould, au nombre de 60,000 environ, et ils avaient poussé leurs éclaireurs jusqu'à Monthois et Liry [1]. Le 4e hussards, qui rentra de Grand-Pré vers quatre heures du soir, vint confirmer une partie de ces renseignements. L'approche de l'ennemi aussi bien que la distance à laquelle le 7e corps se trouvait du reste de l'armée, nous commandant de prendre avant la nuit des positions de combat, quitte à les rectifier le lendemain, dès l'aube, on s'établit sur une ligne située un peu en arrière de Longwé, à l'endroit où la route se bifurque vers Buzancy et Grand-Pré. Notre gauche s'appuya au village de Chestres; notre droite au village de Falaise. La brigade de la division Liébert, placée sur la rive gauche de l'Aisne, resta dans son poste d'observation. Une partie de l'artillerie de réserve fut établie sur la ligne de bataille; des épaulements et des abris furent élevés. Notre cavalerie fut placée en arrière. Ainsi disposé, le 7e corps pouvait recevoir l'ennemi, soit qu'il vînt du côté de Sainte-Menehould, soit du côté de Grand-Pré, soit des deux côtés à la fois.

[1] Ce dernier village n'est situé qu'à 14 kilomètres de Vouziers.

Il était près de sept heures du soir quand un cavalier, envoyé par le général Bordas, vint annoncer que le général était resté à Grand-Pré, ne jugeant pas pouvoir revenir en arrière. Il croyait la route de Vouziers coupée par l'ennemi. Elle ne l'était pas; mais, les Prussiens pouvant s'y porter d'un moment à l'autre, le général Dumont fut envoyé immédiatement avec la brigade qui lui restait sous la main, pour rejoindre et ramener la colonne Bordas.

Pendant que ces ordres s'exécutaient, la nuit était venue. Chacun était à son poste: notre général et son état-major au milieu de ses troupes, attendant impatiemment dans un champ tout près de la route, autour d'un feu de bivouac, le retour du général Dumont. Les émotions et les travaux de la journée nous avaient quelque peu brisés; cependant nous passâmes la nuit l'oreille au guet, courant vers la route au moindre bruit, le pas d'un homme ou le sabot d'un cheval.

Entre une et deux heures du matin, un billet du général Dumont nous tira d'inquiétude. Le général « avait rejoint la colonne Bordas, et il » rentrait avec toute sa division. »

A trois heures du matin il arrivait à Vouziers, ramenant quelques hussards faits prisonniers la veille, et rapportant des renseignements con-

formes en tous points à ceux qui étaient parvenus jusqu'alors à notre quartier général.

La nuit se passa sans incident nouveau. Dès le matin, le général en chef, son chef d'état-major et les généraux du génie et d'artillerie montèrent à cheval et visitèrent les positions situées sur le front de notre corps d'armée, dans le but d'apporter, aux dispositions arrêtées la veille contre une surprise, les modifications qui seraient jugées nécessaires.

En ce moment, — il était environ cinq heures et demie du matin, — un officier d'état-major remit au général Douay une lettre du maréchal.

Le commandant en chef de l'armée écrivait d'Attigny, trois heures du matin, qu'il arrêtait le mouvement en avant de l'armée, qu'il appuyait de notre côté pour nous soutenir en cas de besoin, et que, de sa personne, il se rendait au Chesne.

Le général commandant le 7e corps envoie aussitôt au maréchal son aide de camp, le commandant Seigland, pour lui expliquer en détail tout ce qui s'est passé depuis la veille et lui confirmer les renseignements qu'il lui a déjà transmis. Cet officier supérieur dit au maréchal que, d'après les dernières nouvelles, le prince royal de Prusse serait à Sainte-Menehould et qu'une autre armée que la sienne monterait par

Varennes. « S'il en est ainsi, — répond le maréchal, — la position n'est pas bonne. » Il télégraphie au général Douay pour lui demander de lui transmettre sans retard les renseignements qu'il pourra obtenir des prisonniers, puis il lui écrit une lettre qu'il remet au commandant Seigland. Le maréchal y renouvelle ses recommandations : il fait savoir au général qu'il met la division de cuirassiers à sa disposition; que le 1er corps (Ducrot) se porte sur Terron, pour être prêt à marcher au canon, et le 5e (de Failly) sur Buzancy. Le maréchal devait passer la journée au Chesne.

L'aide de camp du général Douay repart au galop; sur la route il rencontre une division du 1er corps. Elle prenait position à Quatre-Champs, pendant que, derrière elle, venait la division L'Hériller et que les deux autres, sous les ordres directs du général Ducrot, arrivaient à Terron.

Entre temps, on avait interrogé les prisonniers et on avait appris d'eux que les forces établies du côté de Grand-Pré étaient l'avant-garde d'une armée, mais on n'avait rien pu en tirer de plus. De leur côté, les gens de la campagne, arrivés pendant la nuit au quartier général, et qui avaient constaté la marche de l'ennemi dans la direction de Vouziers, évaluaient à près de 100,000 hommes les troupes qu'ils avaient vues.

Ainsi, bien que nous ne sachions pas exacte-

ment l'effectif des masses ennemies qui s'avancent vers nous de deux côtés, et que nous ignorions encore, le 27, que les têtes de colonnes rencontrées par nos reconnaissances au delà de l'Argonne appartiennent à la IVe armée, commandée par le prince royal de Saxe, nous ne pouvons pas mettre en doute la marche, vers nous, de deux colonnes distinctes.

Le général transmet au maréchal ces nouveaux renseignements; le commandant Loizillon, qu'il lui envoie, arrive au Chesne à trois heures et demie. Il trouve le maréchal en conférence avec son chef d'état-major général, le commandant du 12e corps et un colonel d'artillerie. Là, il expose la situation dans tous ses détails. A peine a-t-il fini que le maréchal, qui écoutait attentif et soucieux, est mandé auprès de l'Empereur.

Sa Majesté venait de recevoir la nouvelle que le prince royal de Prusse, suspendant sa marche sur Paris, s'avançait vers nous. Après un long entretien avec l'Empereur, le maréchal revient, congédie les officiers présents, à l'exception des deux généraux, et arrête ses dispositions pour le lendemain. Il est *urgent* de prendre de promptes mesures; on ne peut plus rien pour le maréchal Bazaine, qu'on a déjà trop attendu dans l'Argonne.

A six heures, le commandant Loizillon reçoit

les instructions concernant le 7e corps et prend congé du maréchal.

A sept heures, il est de retour à notre camp, rapportant l'ordre de retraite pour le lendemain.

Le 7e corps devait marcher sur Chagny par le Chesne; le 5e, sur Poix; le 12e et le 1er, sur Vendresse, couverts ainsi par le canal des Ardennes.

Voici le moment de laisser l'armée française tout à ses préoccupations et à ses dispositions de retraite, et de rejoindre l'armée prussienne dont nous avons à étudier les opérations depuis Metz. Dès que nous l'aurons suivie dans ses différentes marches et que nous aurons fixé sa position exacte, par rapport à l'armée française, nous nous astreindrons à raconter, jour par jour, ses étapes, ses efforts pour nous atteindre, en même temps que nos hésitations, puis nos tentatives — tardives, hélas! — pour échapper au sort qui devait nous frapper!

Le lendemain de la bataille de Saint-Privat, 18 août, le maréchal Bazaine avait donné à son armée l'ordre de se replier et de s'établir dans le camp retranché de Metz, et l'ennemi en avait profité pour mener à bonne fin son œuvre d'in-

vestissement. Alors, le Roi de Prusse, laissant pour bloquer Metz la Ire armée (55,000 hommes), placée sous les ordres du général Steinmetz, et la IIe armée (143,000 hommes), commandée par le prince Frédéric-Charles, pensa qu'il pouvait s'avancer sur Paris avec la IIIe armée, commandée par le prince royal de Prusse. On avait formé en même temps, à la hâte, la IVe armée, dite : *de la Meuse,* destinée à opérer de concert avec les troupes du prince royal de Prusse contre Mac-Mahon et Paris.

C'est le prince royal de Saxe qui reçut le commandement de la IVe armée.

Le 21 août, la IVe armée (corps de la garde prussienne, IVe corps, XIIe corps, ve et vie divisions de cavalerie), à l'exception du IVe, qui était déjà en marche avec l'armée du prince royal de Prusse, commença son mouvement vers la Meuse.

Le prince royal de Saxe devait chercher à surprendre la forteresse de Verdun qui se trouvait sur sa route, mais, en cas d'échec, il avait ordre de passer outre et de rallier sans retard la IIIe armée.

Le 24, en effet, il se présenta devant Verdun. Tandis que la xxiiie division marchait sur la chaussée d'Estain, la xxie sur la route de Fresne, et que l'avant-garde de la xxiiie division occupait le faubourg Pavé, l'artillerie se posta sur les

collines de Belrupt et canonna la place; après quoi, on la somma de se rendre. Sur son refus, les Allemands poursuivirent leur marche. Le 25, le XII[e] corps reçut l'ordre de s'avancer par la grande route sur Clermont, et la garde de contourner l'Argonne par le sud pour se porter à Triaucourt. Le IV[e] corps se rendait le même jour des environs de Bar-le-Duc à Laheycourt[1].

Pendant ce temps, la III[e] armée (I[er] et II[e] Bavarois, V[e], VI[e] et XI[e] corps, division wurtembergeoise, II[e] et IV[e] divisions de cavalerie) atteignait la rive droite de l'Ornain et y campait le 25 au soir, sur un front de 22 kilomètres environ, face au nord-ouest.

Le VI[e] corps seul et la II[e] division de cavalerie conservaient leur direction vers l'ouest.

Vitry fut occupé le 23 au matin, et le Roi de Prusse, qui avait pris son quartier général à Commercy le 23, dans le but de suivre plus aisément les opérations des III[e] et IV[e] armées, se rapprocha le 24 de Châlons, et s'établit le 25 à Bar-le-Duc.

C'est dans cette ville, le 25 au soir seulement, c'est-à-dire trois jours après l'évacuation de Reims par les troupes françaises, qu'il apprit que le maréchal Mac-Mahon, après avoir d'abord

[1] *Campagne de 1870-1871. Opérations des armées allemandes*, par le colonel A. Borbstaedt, rédacteur du *Militair-Wochenblatt.*

évacué le camp de Châlons pour se concentrer à Reims, était parti de cette ville, à la date du 23, avec toute son armée, dans la direction du nord-est.

Ainsi nous avions, à la date du 25, près de trois jours d'avance sur l'ennemi.

Le général de Moltke prit, sans hésiter, le parti de se jeter à la poursuite du maréchal, et de tâcher d'empêcher sa jonction avec l'armée de Metz.

Le prince royal de Prusse et le prince royal de Saxe durent, l'un et l'autre, effectuer un changement de front sur leur aile droite, le premier appuyé à Givry; le second, à Jouy.

Mais c'est au prince royal de Saxe, le plus rapproché de l'armée française, que fut confié le soin de se jeter sur notre flanc droit, d'occuper les passages de la Meuse, de nous refouler vers le nord, de nous arrêter par des démonstrations de cavalerie, de harceler sans relâche notre arrière-garde, de ralentir enfin notre marche par tous les moyens en son pouvoir, jusqu'à ce que la IIIe armée, parvenue à sa hauteur, pût combiner avec lui un effort commun.

Cette manœuvre ne devait que trop bien réussir! Tous les ordres furent donnés, toutes les dispositions prises dans les IIIe et IVe armées allemandes, dans la nuit même du 25 au 26.

Le Roi de Prusse, le général de Moltke et leurs

états-majors allèrent prendre position à Clermont en Argonne, afin de se trouver au centre des opérations.

Les Prussiens apportèrent dans l'exécution du plan du général de Moltke une ardeur extrême. Dès le 26, les têtes de colonnes allemandes apparaissaient sur les deux versants de l'Argonne et montaient jusqu'à Grand-Pré et Senuc, où elles venaient se heurter contre la colonne Bordas et le 4e hussards.

L'ennemi mettait également à profit la journée du 27 que nous laissions s'écouler dans une vaine attente, et par des prodiges de marche que nous ne le supposions pas capable d'accomplir, il arrivait rapidement sur nous.

Le XIIe corps (IVe armée) gagnait Dun, notre objectif de passage, et la cavalerie saxonne occupait Buzancy. Aussi, en arrivant le 27 devant cette ville, le général de Failly y trouva-t-il l'ennemi [1].

Au moment de faire reconnaître Bar par le 12e chasseurs, le général reçut « l'ordre de rétrograder sur Châtillon et Brieulles [2] ». Toutefois, la reconnaissance eut lieu : les chasseurs se rencontrèrent dans la plaine avec les escadrons saxons, qu'ils chargèrent, malgré le désavantage du ter-

[1] *Opérations et marches du 5e corps,* par le général DE FAILLY.

[2] Voir la carte n° 1.

rain, avec une vigueur extrême; mais ils durent presque aussitôt se replier devant de nouveaux escadrons et le feu d'une batterie établie sur le mont Sivry.

Cette reconnaissance n'avait d'autre but que de forcer l'ennemi à se montrer, mais elle lui profita plus qu'à nous, car il apprit par les prisonniers restés entre ses mains, que l'armée française était entre Vouziers et le Chesne. Le 27 au soir, le 5ᵉ corps ayant opéré sa retraite sans être inquiété, prit ses campements à Châtillon et à Brieulles.

Comment ne pas songer au temps perdu? Comment ne pas regretter que, le 25, on n'eût pas assigné au 7ᵉ corps Grand-Pré [1] comme objectif, plutôt que Vouziers? Notre étape n'aurait jamais été que de vingt-quatre ou vingt-cinq kilomètres, et combien notre situation militaire y eût gagné!

Si on avait également fait doubler la marche du 1ᵉʳ corps; si les 5ᵉ et 12ᵉ corps, détournés, le 24, de leur vraie direction, n'avaient pas fait séjour à Rethel le 25; si on avait pu se mettre en mesure de réunir par avance aux gîtes d'étape les vivres nécessaires aux troupes, il n'y aurait eu ni perte de temps ni cause d'arrêts, et tout per-

[1] Grand-Pré est à 17 kilomètres de Vouziers, et nous n'avions fait que 7 kilomètres pour nous porter de Contreuve à Vouziers.

met de supposer qu'on serait arrivé à la Meuse le 27 dans la matinée, peut-être le 26 au soir.

Si, dès le 26, la cavalerie du général Margueritte, au lieu d'être envoyée vers la gauche, eût été employée sur notre flanc droit, à inquiéter sinon à arrêter le mouvement ascensionnel des Saxons, nous pouvions les précéder à Stenay[1] ou à Dun, assurer le passage de l'armée avant la concentration des armées allemandes, faire sauter les ponts derrière nous et marcher droit au but, vers Montmédy. Toutefois, il ne faut pas conclure que si le commandement eût opéré avec cette rapidité, nous eussions infailliblement réussi à rejoindre l'armée de Metz. Non, assurément. Ce serait perdre de vue la composition de notre armée et son état moral; ce serait faire trop bon marché de l'ennemi, que nous étions assurés de rencontrer au delà de la Meuse.

Du moins, le commandement, en exécutant sans hésitation comme sans lenteur le plan du gouvernement de Paris, aurait mis sa conduite à l'abri de toute attaque, et si une catastrophe était survenue, ceux-là en auraient porté la responsabilité, qui avaient impérieusement réclamé la marche vers Metz.

Peut-être aussi est-il regrettable que l'armée,

[1] Stenay est à 13 kilomètres au nord de Dun.

au lieu d'appuyer seulement à droite et de se tenir prête à secourir le 7ᵉ corps, n'ait pas opéré, en toute hâte, sa concentration sur lui, pour tomber successivement sur les têtes de colonnes du prince royal de Saxe et du prince royal de Prusse, encore isolés. Il est incontestable que nous devions vaincre alors, ou jamais; et que si nous parvenions à écraser la IVᵉ armée, nous pouvions nous rabattre sur la IIIᵉ, avec des chances de succès. Une victoire changeait la face des choses; une défaite nous donnait la mesure de ce que nous pouvions entreprendre.

Nous l'avons dit, le maréchal Mac-Mahon préféra la retraite immédiate sur Paris, et il affirma aussitôt sa résolution par les deux dépêches suivantes, l'une au maréchal Bazaine, l'autre au Ministre de la guerre, à Paris.

« Le Chesne, 27 août 1870, 3 heures 25 soir.

» Maréchal Mac-Mahon prévient maréchal
» Bazaine que l'arrivée du prince royal à Châ-
» lons, le force à opérer, le 28, sa retraite sur
» Mézières, et de là à l'ouest, s'il n'apprend pas
» que le mouvement de retraite du maréchal
» Bazaine soit commencé [1]. »

[1] Documents authentiques annotés.

« Le Chesne, 27 août 1870, 8 heures 30 soir.

» *Maréchal Mac-Mahon à guerre. Paris.*

» Les Ire et IIe armées, plus de 200,000 hommes » bloquent Metz, principalement sur la rive » gauche; une force évaluée à 50,000 hommes » serait établie sur la rive droite de la Meuse, pour » gêner ma marche sur Metz. Des renseignements » annoncent que l'armée du prince royal de Prusse » se dirige aujourd'hui sur les Ardennes avec » 50,000 hommes; elle serait déjà à Ardeuil. Je » suis au Chesne avec un peu plus de 100,000 » hommes. Depuis le 9, je n'ai aucune nouvelle » de Bazaine; si je me porte à sa rencontre, je » serai attaqué de front par une partie des Ire et » IIe armées, qui, à la faveur des bois, peuvent » dérober une force supérieure à la mienne; en » même temps, attaqué par l'armée du prince » royal de Prusse, me coupant toute ligne de » retraite. Je me rapproche demain de Mézières » d'où je continuerai ma retraite, selon les évé- » nements, vers l'ouest [1]. »

Pourquoi cette résolution devait-elle encore changer, au souffle mal inspiré du gouvernement de Paris!

[1] Documents authentiques annotés.

Lorsque les ordres du maréchal arrivèrent au camp, le 7ᵉ corps était en proie à cette agitation fiévreuse, toujours inséparable des moments qui précèdent un événement grave.

Une seule et même pensée nous animait tous : sortir à tout prix de ce *statu quo* plein de périls; prendre sans plus tarder un parti. Les soldats, réunis par groupes, interrogeaient du regard leurs officiers; les généraux entouraient leur commandant en chef; tous attendaient.....

Aussi avec quelle promptitude les ordres furent-ils exécutés! Dès neuf heures du soir, le parc du génie, les bagages et le lourd convoi d'administration s'ébranlaient pour gagner Chagny, sous la direction du lieutenant-colonel Davenet, sous-chef de l'état-major général. Il nous importait d'avoir évacué la vaste position à l'est de Vouziers, dès la première heure du jour, et d'avoir atteint la tête de défilé qui s'étend de Vouziers au Chesne-Populeux, avant d'être attaqués. Débarrassés de nos *impedimenta*, nous pouvions librement manœuvrer ou combattre.

La cavalerie partit à deux heures et demie du matin, avec la mission de s'arrêter à Ballay et à Quatre-Champs pour observer les débouchés de Boult-aux-Bois et de la Croix-aux-Bois. L'infanterie et l'artillerie suivirent : leur mouvement s'opéra, le 28 au point du jour, dans le plus grand

silence. L'arrière-garde prenait position à Chestres, pour couvrir le mouvement de retraite. Chacun marchait d'un pas plus ferme; on semblait avoir oublié le froid, la pluie, l'anxiété des jours précédents. On sentait dans l'air comme des bouffées d'espoir, car la pensée de reprendre bientôt une revanche sous Paris, venait tout à coup d'éclairer notre horizon.

Sans doute l'ennemi se lancerait à notre poursuite, mais, outre que son attention était actuellement concentrée vers la Meuse, dont il voulait nous barrer le passage, les efforts qu'il tentait pour nous atteindre depuis le moment où il avait retrouvé notre trace, devaient l'avoir fatigué; la retraite sur Paris, bien que tardive, semblait donc encore possible.

Il était environ cinq heures et demie du matin, nous allions atteindre le village de Quatre-Champs, quand un aide de camp du maréchal vint nous annoncer que la direction de Paris était de nouveau abandonnée pour celle de Montmédy.

Que s'était-il donc passé au Chesne, qui avait pu modifier subitement la résolution dictée, la veille, au maréchal par la menace d'un danger imminent et par le pressentiment d'un désastre? Avait-on appris quelque victoire de l'armée de Metz? Pouvait-on compter sur une très-prochaine jonction avec elle?

Non; il était arrivé au Chesne deux dépêches du Ministre de la guerre, l'une pour l'Empereur, l'autre pour le maréchal Mac-Mahon.

Voici ces dépêches :

« Paris, 27 août, 11 heures soir.

» *Guerre à Empereur. — Quartier impérial.*

» Si vous abandonnez Bazaine, la révolution est » dans Paris et vous serez attaqué vous-même par » toutes les forces de l'ennemi. Contre le dehors, » Paris se gardera. Les fortifications sont termi- » nées. Il me paraît urgent que vous puissiez par- » venir rapidement jusqu'à Bazaine. Ce n'est pas » le prince royal de Prusse qui est à Châlons, » mais un des princes, frère du roi de Prusse, » avec une avant-garde et des forces considé- » rables de cavalerie. Je vous ai télégraphié ce » matin deux renseignements qui indiquent que le » prince royal de Prusse, sentant le danger auquel » votre marche tournante expose et son armée et » l'armée qui bloque Bazaine, aurait changé de » direction et marcherait vers le nord. Vous avez » au moins trente-six heures d'avance sur lui, » peut-être quarante-huit heures. Vous n'avez » devant vous qu'une partie des forces qui blo- » quent Metz et qui, vous voyant vous retirer de » Châlons à Reims, s'étaient étendues vers l'Ar- » gonne. Votre mouvement sur Reims les avait

» trompées. Comme le prince royal de Prusse, » ici tout le monde a senti la nécessité de dégager » Bazaine, et l'anxiété avec laquelle on vous suit » est extrême [1]. »

« Paris, 28 août 1870, 1 heure 30 soir.

» *Guerre à maréchal Mac-Mahon. — Au quartier général.*

» (Urgent. — Faire suivre.)

» Au nom du Conseil des ministres et du Conseil » privé, je vous demande de porter secours à » Bazaine, en profitant des trente heures d'avance » que vous avez sur le prince royal de Prusse. Je » fais porter le corps Vinoy sur Reims [2]. »

On le voit, ici comme à Châlons, la crainte d'une révolution à Paris faisait sacrifier une armée de 100,000 hommes.

Mais depuis Châlons, les événements n'avaient-ils pas marché au rebours de toute espérance? L'armée n'était-elle pas déjà, à cette heure, fortement ébranlée? N'y avait-il pas assez d'anxiété dans la dépêche du maréchal, datée du 27 août :

« Si je me porte à la rencontre de Bazaine, je » serai attaqué de front par une partie des Ire et » IIe armées;..... en même temps, attaqué par

[1] Documents authentiques annotés.

[2] *Idem.*

» l'armée du prince royal de Prusse me coupant » toute ligne de retraite. »

On se croyait, à Paris, parfaitement renseigné sur les opérations des armées allemandes et on ne semblait pas regarder une collision comme imminente. On était dans une grave erreur; — et quand le Ministre écrivait, à la date du 27 août au soir : « Vous avez au moins trente-six » heures d'avance sur l'ennemi [1] », il ignorait très-certainement qu'à cette date les têtes de colonnes de la IV[e] armée nous avaient précédés à Dun et à Buzancy. Quant aux troupes du prince royal de Prusse, le gros de ses forces n'était pas à plus de douze heures de marche de nous, et son avant-garde allait nous remplacer à Vouziers dès le 28 au matin.

Enfin, le sort en est jeté; le sacrifice est ordonné : on s'y résigne!.....

Nous tournons le dos à la Meuse; nous lui ferons face de nouveau!

Mais on ne fait pas mouvoir une armée de 100,000 hommes, dans les conditions où se trouvait la nôtre, comme des soldats de plomb sur un échiquier d'enfant.

[1] A cette date, le XII[e] corps (IV[e] armée) occupait Dun et Stenay. (*Campagne de* 1870-1871, par le colonel A. Borbstaedt, rédacteur militaire du *Wochenblatt*.)

Qu'on se figure un corps d'armée, c'est-à-dire 25 à 30,000 hommes d'infanterie, 2 à 3,000 chevaux de cavalerie, 90 bouches à feu, ce qui représente environ 300 voitures et 1,800 chevaux d'attelage; enfin un convoi de vivres, des ambulances, des *impedimenta* de toute sorte, formant un ensemble de plusieurs centaines de voitures et de chevaux; qu'on se figure ce flot humain ondoyant à travers des routes difficiles, des défilés étroits, sur une étendue de 15 à 20 kilomètres, se pressant pour échapper à un désastre, et on pourra se faire une idée de la perturbation profonde que doit jeter dans une masse mouvante de plus de 100,000 hommes l'ordre de changer tout à coup de direction, et de se reporter en avant!

Et quel temps perdu pour les opérations, temps précieux, irréparable! Pour les soldats, quelle fatigue physique et morale! Enfin, pour le commandement, quel coup porté à son autorité par ces marques répétées d'irrésolution! Elles tuent la confiance la plus ferme, elles finissent par engendrer fatalement l'indiscipline et la désorganisation. De là aux propos injurieux contre les chefs, il n'y a qu'un pas; et ce jour est proche où quelques malheureux qui n'ont pas brûlé une cartouche ou qui ont jeté leurs fusils crieront à la trahison!

JOURNÉE DU 28.

Voici les ordres nouveaux, transmis aux quatre corps de l'armée du maréchal Mac-Mahon, pour la journée du 28 [1] :

Le 7ᵉ corps ira camper à Nouart; le 5ᵉ se dirigera sur Beauclair et prendra ainsi la droite de l'armée; le 1ᵉʳ corps, qui marche à notre gauche, remplacera, au Chesne, le 12ᵉ; et le 12ᵉ corps, qui forme l'aile gauche, se rendra à la Besace; la division de cavalerie Bonnemain prendra la route des Grandes-Armoises, et la division Margueritte, celle de Mouzon.

Le changement de front commença; mais, avant de nous engager dans la direction nouvelle, il fallait savoir ce qu'était devenu notre convoi et prendre toutes les mesures possibles pour lui permettre de nous rallier. Nous fîmes donc une grande halte sur le plateau de Quatre-Champs, que balayaient, en ce moment, une pluie et un vent furieux. Là, nous apprîmes par un billet du lieutenant-colonel Davenet, qu'il était arrivé à Chagny, mais qu'en traversant le Chesne pendant la nuit, son convoi avait été

[1] Voir la carte nº 1.

coupé par celui du 12e corps. Un autre incident que nous apprîmes au même moment, c'est qu'une partie du convoi s'était trompée de direction et était allée à Terron. — La rappeler à nous, en lui faisant suivre un chemin direct reliant Terron à Quatre-Champs, eût été facile, car on nous donnait ce chemin comme très-praticable [1]; mais il n'était plus en notre pouvoir de disposer de son sort : un adjudant du train, nous ayant rencontrés sur la route de Quatre-Champs, avait pris sur lui d'en donner avis au chef de ce convoi, en lui conseillant de revenir sur Vouziers, pour prendre la route sur laquelle nous étions engagés. Or, Vouziers, à cette heure, était incontestablement occupé par l'ennemi dont on entendait au loin la fusillade, et si la petite colonne de Terron était revenue sur Vouziers, elle était certainement tombée au pouvoir de l'ennemi, et avec elle, toutes nos forges d'artillerie ! Nous eûmes un moment d'angoisse. Heureusement, prévenu à temps par des paysans, le convoi s'était engagé dans le chemin de traverse conduisant à Quatre-Champs, et nous eûmes la grande joie de le voir tout à coup déboucher. Alors il fut décidé que cette partie de notre convoi resterait à Quatre-Champs, sous la protection de la 1re division, qui attendrait pour se

[1] Voir la carte n° 1.

remettre en route l'arrivée du lieutenant-colonel Davenet. On envoya aussitôt à celui-ci l'ordre de se rabattre sur Quatre-Champs par le Chesne.

Ces dispositions arrêtées, nous prîmes la direction de Boult-aux-Bois avec la cavalerie et les autres divisions. La 3e fut laissée à Belleville, au haut de la côte, pour conserver notre communication avec Quatre-Champs, et nous prîmes position avec la cavalerie et la 2e division à Boult-aux-Bois[1], observant le débouché de la Croix-aux-Bois.

Ce jour-là, le convoi de vivres faisant défaut, l'intendance remplaça le pain par des pommes de terre achetées sur place; mais les chevaux n'eurent pas leur ration d'avoine.

Pendant ce temps, le 5e corps, dont l'avant-garde (engagée depuis le matin, sur la route du Chesne) se hâtait de revenir, quittait Brieulles et Châtillon et reprenait la direction de Buzancy. Mais, arrivée près de cette ville, la cavalerie ayant signalé un corps allemand, le général de Failly eut la pensée d'un mouvement combiné

[1] M. Boulaire nous servait de guide. Habitant de ce village, connaissant admirablement le pays, M. Boulaire était venu mettre au service de l'armée son activité et son intelligent patriotisme. Il ne nous a quittés qu'à Sedan, après la catastrophe. Nous n'oublierons jamais l'abnégation de cet homme, dont la maison fut pillée après notre départ, qui fut presque ruiné, et qu'on n'entendit jamais se plaindre.

avec le 7e corps, et il envoya demander à notre général s'il pouvait l'appuyer. La chose étant, comme on vient de le voir, absolument impossible, le général de Failly préféra ne point engager seul un combat qui l'eût contraint à ralentir sa marche, et eût pu compromettre son arrivée, en temps utile, à Stenay. Il obliqua donc sur la gauche, se dirigeant d'Harricourt, par Vaux-en-Dieulet, sur Belval et sur Bois-des-Dames.

La brigade Nicolas (2e de la division Goze), « restée avec deux batteries et le 4e chasseurs à pied » en position à Harricourt, eut pour mission de » masquer et de couvrir ce mouvement. A cet » effet, elle entretint, jusque vers dix heures du » soir, des feux dont l'étendue pût faire croire à la » présence, sur ce point, de tout le 5e corps; puis » se dérobant en silence, et dans une nuit sombre, » elle suivit les traces du corps d'armée, et à mi- » nuit elle arriva à Belval[1]. »

La 3e division était campée sur la position de Bois-des-Dames, sa droite appuyée à la ferme de Bellevue. Le quartier général était établi à la ferme d'Harbeaumont.

De son côté, le 1er corps (Ducrot) manœuvrait, non sans peine, pour conserver son équilibre compromis par les instructions de la dernière heure.

[1] Rapport du général baron Nicolas, commandant la 2e brigade de la 1re division du 5e corps.

En exécution des ordres du grand quartier général, ses quatre divisions furent portées sur le Chesne par deux routes parallèles. Ses bagages, qui avaient fait inutilement plusieurs lieues, furent arrêtés à Mazerny et rabattus vers le Chesne par la route de Mézières et celle de Tourteron.

La division de cavalerie Bonnemain, déjà arrivée à la hauteur d'Amagne [1], recevait l'ordre d'aller camper entre Tannay et les Grandes-Armoises, et s'engageait également sur la route de Tourteron. Le 12e corps, en marche dans la direction de Mézières (le mouvement de sa cavalerie avait commencé à deux heures du matin), changeait de direction et se portait sur Stenay par les Grandes-Armoises et Stonne. A sept heures et demie du soir, ses dernières troupes prenaient position à la Besace.

En définitive, c'est une mauvaise journée pour notre armée, que celle du 28 août. Elle n'a point livré de combat, pas éprouvé de pertes, et cependant un grand malaise plane sur elle; chacun a le cœur serré, l'âme remplie d'appréhensions. On a comme le pressentiment que l'ennemi aura mis à profit nos incertitudes et tout le temps perdu!

D'ailleurs, la présence à Buzancy de ces troupes prêtes à en disputer l'entrée au 5e corps, n'est-elle

[1] Village à 11 kilomètres de Rethel.

pas la preuve non équivoque que les Allemands ont pris la résolution de nous barrer la Meuse? Ne savent-ils pas que notre aile droite a pour objectif Stenay, et tous leurs efforts n'ont-ils pas dû tendre à occuper, avant nous, ce point de passage du fleuve?

Le maréchal en a jugé ainsi, car les ordres de marche pour la journée du lendemain 29 août, qu'un officier du grand quartier général nous apporte à deux heures du matin, ne nous permettent plus de douter de l'avance que l'ennemi a sur nous : la direction de Stenay est abandonnée pour celle de Mouzon. C'est à Mouzon que le maréchal compte effectuer le passage de la Meuse.

JOURNÉE DU 29.

Les instructions du maréchal, datées du 28 au soir, portaient que le 7e corps devait prendre position, le 29, à la Besace; le 5e, à Beaumont; le 1er, à Raucourt; le 12e, à Mouzon; la division de cavalerie Bonnemain, à Raucourt, et la division de cavalerie Margueritte, à Mouzon.

Cependant, le lieutenant-colonel Davenet avait été forcé de s'arrêter la veille au Chesne, pour laisser reposer ses attelages exténués. Le maréchal lui ayant envoyé l'ordre de nous rejoindre

par Brieulles, et le général Douay ayant prescrit à la 1re division, restée à Quatre-Champs, de remonter également sur Brieulles, pour y effectuer sa jonction avec le lieutenant-colonel Davenet, puis de nous rallier à Saint-Pierremont, nous ne quittâmes Boult-aux-Bois qu'assurés que cette division était engagée sur le chemin de Brieulles, et que la 3e, descendue de Belleville, avait pris la tête de colonne.

Comme les forestiers du pays venaient de nous affirmer la présence d'un corps allemand à Buzancy, et d'un grand nombre de pièces d'artillerie dans la forêt de Dieulet, située entre Stenay et Bois-des-Dames; que, d'autre part, nos escadrons envoyés en reconnaissance vers trois heures du matin, dans la direction de la Croix-aux-Bois et de Briquenay, s'étaient sabrés avec des escadrons prussiens, on redoubla de précautions, et on apporta, dans l'organisation et l'ordre de marche de l'arrière-garde, un soin minutieux.

C'est en effet là qu'est le danger; il suffit, pour en être convaincu, de porter ses regards dans la direction du sud : pendant que nos troupes défilent, les vedettes prussiennes, postées sur les hauteurs, observent de loin notre marche. Point d'attaques d'ailleurs; mais on ne saurait se méprendre sur la cause de cette apparente réserve : si l'ennemi ne nous aborde pas, c'est qu'il ne peut

encore disposer que de cavalerie. Mais avec quelle habileté il s'en sert pour nous envelopper à distance, comme dans un réseau qui devient à chaque instant plus étroit, et lui permet de ne pas perdre de vue nos mouvements, d'agir sur le moral déjà ébranlé de notre soldat, et d'entraver notre marche par des démonstrations faites à propos!

Ainsi, entre Germont et Authe, l'apparition subite d'une masse de cavalerie détermine le général Liébert à s'arrêter et à prendre position. On finit bien par s'apercevoir que cette démonstration n'a rien de sérieux, et on reprend la marche; mais l'ennemi a atteint son but, il nous a fait perdre plus de deux heures.

En arrivant à Saint-Pierremont, notre avant-garde aperçoit un escadron prussien qui débouche par le chemin de Fontenoy et monte vers elle : une décharge fait faire demi-tour à cette reconnaissance, qui se perd bientôt derrière les mouvements de terrain.

A partir de Saint-Pierremont, la route qui conduit à la Besace tourne à gauche et se prolonge dans la direction du sud au nord; elle devient plus accidentée, plus resserrée, et les pluies en ont rendu le parcours des plus pénibles. Aussi la colonne s'allonge, la marche se ralentit, et il est déjà près de cinq heures quand la tête du 7e corps

atteint Oches. La 1re division et le convoi du lieutenant-colonel Davenet ne tardent pas non plus à paraître, guidés par un officier qui leur a été envoyé pour les conduire directement à Oches, sans passer par Saint-Pierremont.

Enfin, après bien des péripéties, le 7e corps se trouve réuni de nouveau. C'est un résultat important; cependant notre tâche n'est point terminée : il faudrait, pour remplir nos instructions, atteindre, le jour même, la Besace, ou tout au moins parvenir en haut de la montée de Stonne. Mais d'Oches à Stonne, ce n'est qu'un long défilé dans lequel le 7e corps tout entier doit s'engager; les troupes, en marche depuis le matin, sont très-fatiguées, les attelages du convoi semblent hors d'état d'aller plus loin. Le général craint, en exigeant d'eux un nouvel effort, d'être surpris par la nuit au milieu du défilé, d'être forcé de marquer le pas en attendant le jour, de voir le désordre se mettre dans ce convoi qui occupe sur la route une longueur de douze à quinze kilomètres, et il se décide à camper à Oches, pour laisser reposer hommes et chevaux. Il espère, en partant le lendemain de très-bonne heure, regagner le temps perdu. Malgré ses appréhensions, fondées assurément, nous n'oserions affirmer que notre chef de corps n'ait pas regretté depuis de n'avoir pas tenté ce qui pa-

raissait impossible. — Si la position d'Oches est peu favorable pour camper, du moins toutes les précautions sont prises contre une attaque.

Le convoi est parqué dans les prairies qui bordent la route de Brieulles; la 1re division s'y établit; la 2e prend position sur le plateau de l'église; une brigade de la 3e, devant former l'arrière-garde le lendemain, campe sur une crête boisée qui sépare Oches de Saint-Pierremont et d'où l'on découvre la plaine; l'autre brigade tourne le village et s'établit, avec les réserves d'artillerie, sur les coteaux en arrière.

Quoi qu'il en soit, notre position est moins précaire que celle du 5e corps. On se souvient que, le 28, le général de Failly avait laissé Buzancy sur sa droite et était allé camper à Bois-des-Dames.

Pendant ce temps, le maréchal, persuadé qu'il était devancé à Stenay par l'ennemi, et dès lors résolu à se porter sur Beaumont et à franchir la Meuse à Mouzon, avait envoyé un officier d'état-major au général de Failly pour lui faire connaître la nouvelle direction à prendre. Cet officier, le même qui, dans la nuit du 28 au 29, avait apporté au 7e corps, vers deux heures du matin, les ordres du maréchal, et qui, de là, devait se rendre auprès du général de Failly, fut fort embarrassé sur la route à suivre, ne sachant où trouver le

général. Au 7e corps, il fut impossible de le renseigner exactement; ce qu'on lui apprit, c'est que, dans la soirée, on avait vu des feux de bivouac à Bar. Il était possible que le 5e corps y fût encore.

L'officier se dirigea sur ce point et tomba au pouvoir de l'ennemi.

Il s'ensuivit que, ne recevant pas les instructions qui lui étaient destinées, le général de Failly s'en référa aux anciennes, et prit ses dispositions pour continuer sa marche sur Stenay par Beaufort et Beauclair. — Journée malheureuse, pendant laquelle le 5e corps allait s'épuiser en luttes et en fatigues inutiles!

En raison de l'arrivée, à minuit, des dernières troupes et de leur extrême fatigue, le général commandant le 5e corps ne leva son camp, le 29, qu'à dix heures du matin.

Ses deux premières divisions venaient de se mettre en marche lorsque, vers midi, l'ennemi, posté sur les hauteurs près de Nouart, ouvrit, sur l'arrière-garde du 5e corps, un feu des plus vifs. Les divisions s'arrêtèrent, se déployèrent, et tinrent tête à cette violente canonnade jusqu'à quatre heures du soir.

A ce moment, le général de Failly recevait du lieutenant-colonel Broye les ordres du maréchal, lui prescrivant de remonter vers Beaumont et

Mouzon. Profitant alors d'un moment de répit laissé par l'ennemi, le général fit prendre à son corps d'armée la route de Beaumont, confiant à une de ses divisions le soin de couvrir ce mouvement. En même temps, il dépêchait un de ses officiers au commandant du 7e corps, pour l'avertir qu'il allait opérer, pendant la nuit, le mouvement prescrit par le maréchal, et pour lui demander de protéger son passage à Sommauthe [1], village qu'il comptait traverser. Mais, à l'heure de la soirée où ces nouvelles nous parvenaient, le général de Failly avait déjà atteint Sommauthe.

Ce ne fut que tard dans la nuit que la tête de colonne du 5e corps arriva à Beaumont; l'arrière-garde ne rallia que le lendemain, 30 août, vers cinq heures du matin. Toutes ces troupes étaient réduites à un état de fatigue excessif par les combats des jours précédents, les marches forcées et l'absence de distributions régulières.

Pendant ce temps, le 1er corps atteignait Raucourt, et le 12e, passant la Meuse à Mouzon, s'établissait sur la rive droite du fleuve, à cheval sur la route de Carignan.

N'est-il pas manifeste que la situation s'est aggravée depuis deux jours? Le 28, devant Buzancy, les Prussiens n'ont encore à opposer au 5e corps

[1] Village à 4,500 mètres d'Oches.

que de la cavalerie et quelques pièces d'artillerie; mais, dès le 29, à Bois-des-Dames, ils mettent déjà en ligne de l'infanterie et une artillerie nombreuse; c'est l'avant-garde d'une armée, qui tient en échec le 5e corps, de midi à sept heures du soir.

Quels enseignements faut-il tirer de ces faits? — C'est que, tandis qu'une partie des forces allemandes nous contraint à lui faire face et à combattre, l'autre partie emploie ces heures de lutte pour marcher et nous devancer; — c'est que nous sommes à la veille d'une solution qu'un effort prochain de l'ennemi va dégager de l'inconnu.

En effet, les armées allemandes ont mis à profit les journées des 27, 28 et 29 août [1].

Pendant la journée du 27, la IVe armée a envoyé en reconnaissance :

Sur Grand-Pré, la ve division de cavalerie;
Sur Vouziers, la vie division;
Sur Nouart et sur Buzancy, — où elle s'est sabrée avec la cavalerie du 5e corps français, — la cavalerie saxonne.
Le XIIe corps, qui a mission de barrer le passage de la Meuse à l'armée française, a pris position à Dun et à Stenay;

[1] Rüstow, *la Guerre sur la frontière du Rhin*, 1870-1871, et Borbstaedt, *Campagne de 1870-1871*.

La garde à Montfaucon;
Le IVe corps à Fromeréville.

L'aile gauche de la IIIe armée a accentué son mouvement dans la direction de Vouziers; ses troupes se sont avancées :

La IIe division de cavalerie sur Châlons;
La IVe division de cavalerie sur Laval;
Le Ier bavarois sur Nixéville;
Le IIe bavarois sur Dombasle;
Le Ve corps et la division wurtembergeoise sur Daucourt (avec postes avancés à Sainte-Menehould);
Le VIe corps sur Possesse;
Le XIe corps sur la Neuville-aux-Bois.

Le 28, les corps de la IVe armée ont bivouaqué :

La cavalerie saxonne, à Nouart;
La division de cavalerie de la garde, entre Remonville et Buzancy;
La garde, à Bantheville;
Le IVe corps, à Montfaucon;
Le XIIe corps, derrière la Meuse.

Dans la IIIe armée :

La IIe division de cavalerie, qui a fait, comme la veille, 50 kilomètres, est arrivée à Suippes;

La IVe division à Laval;

La Ve et la VIe (mises à la disposition de la IIIe armée, par le prince royal de Saxe) ont atteint :

La Ve, Grand-Pré;

La VIe, Vouziers, où elle a remplacé, dès le matin, le 7e corps (Douay).

Le XIe corps s'est rendu à Courtemont;

Le Ve corps et la division wurtembergeoise se sont portés à Berzieux et à Ville-sur-Tourbe;

Le IIe bavarois, à Vienne-le-Château;

Le Ier bavarois, à Varennes;

Le VIe corps, à Sainte-Menehould.

Enfin, le quartier général du prince royal de Prusse s'est établi à Cernay;

Celui du Roi, à Clermont.

Le 29, le prince royal de Saxe (IVe armée), qui a reçu l'ordre de se concentrer sur la rive gauche de la Meuse, dans le but de donner à la IIIe armée le temps de combiner avec lui un mouvement en avant, pour la journée du 30, fait passer la Meuse au XIIe corps.

Après son combat à Bois-des-Dames contre le général de Failly,

Le XIIe corps bivouaque près de Nouart et à Beauclair;

La garde, à Buzancy;

Le IVe corps, à Remonville.
La cavalerie bat le pays autour des 5e et 7e corps français.

Le prince royal de Prusse (IIIe armée) opère, à la même date, le mouvement suivant :

La IIe division de cavalerie se porte sur Maure;
La IVe, sur Vouziers;
La Ve, sur Attigny;
La VIe, sur Quatre-Champs.
Le Ier bavarois gagne Sommerance;
Le IIe bavarois, Saint-Juvin;
Le Ve corps, Grand-Pré;
Le XIe corps, Monthois;
Le VIe corps, Varennes.
Le quartier général du prince royal de Prusse est établi à Senuc;
Celui du Roi, à Grand-Pré.

Cette journée est pour les armées allemandes d'une importance capitale, puisque les Ier et IIe corps bavarois (IIIe armée) viennent de faire leur jonction avec la IVe armée. Les princes de Prusse et de Saxe vont, désormais, pouvoir combiner tous leurs mouvements [1].

[1] Voir la carte n° 1.

SEDAN

JOURNÉE DU 30 AOUT.

COMBAT DE BEAUMONT.

NUIT DU 30 AU 31 AOUT : PASSAGE DE LA MEUSE.

La Meuse, on le sait, est l'objectif de l'armée française ; les points de passage indiqués sont :

Rémilly pour le 1er corps ;

Mouzon pour les 5e et 7e.

Le 12e corps et la cavalerie du général Margueritte attendent depuis la veille, sur la rive droite du fleuve, le passage du reste de l'armée.

Les armées allemandes ont également reçu leurs ordres de marche pour la journée du 30 août. D'après ces ordres :

Le XIIe corps (saxon) se portera de Beauclair, par Laneuville, sur Beaumont ;

Le IVe corps sur Beaumont, par la forêt de Dieulet ;

Le corps de la garde prussienne s'avancera le

long de la Meuse et servira de réserve aux XIIe et IVe ;

Le Ier corps (bavarois) marchera par Buzancy sur Beaumont;

Le IIe (bavarois) le suivra ;

Le Ve corps s'avancera par Briquenay et Authe vers Saint-Pierremont et Oches ;

La IIe division de cavalerie occupera Buzancy;

La division wurtembergeoise gagnera le Chesne par Longwé, Boult-aux-Bois et Châtillon;

Le XIe corps marchera également sur le Chesne par Vouziers et Quatre-Champs ;

Il sera suivi jusqu'à ce village, par la IVe division de cavalerie, qui, de là, se dirigera par Châtillon, sur Oches ;

La VIe division de cavalerie se rendra à Semuy et poussera son avant-garde jusqu'à Bouvellemont, pour observer la route de Mézières ;

La Ve division de cavalerie s'avancera jusqu'à Tourteron et surveillera la route du Chesne-Populeux;

Le VIe corps ira s'établir au sud et au sud-est de Vouziers, sur des positions dominant les routes du camp de Châlons et de Reims.

Le roi de Prusse établira son quartier général à Buzancy.

Le 30, dès trois heures et demie du matin, le

7e corps est sous les armes. A quatre heures notre long convoi commence le mouvement, et s'engage sur la route de Stonne. La 1re brigade de la 1re division (Conseil-Dumesnil) prend la tête de la colonne, la 2e brigade escorte le convoi. Les voitures d'ambulance et les voitures du train, qui sont bien attelées, marchent les premières et avancent rapidement; mais on est obligé de doubler les attelages des voitures de réquisition, pour leur faire franchir une petite côte qu'on rencontre à la sortie de la Berlière et dont la pente a été rendue des plus glissantes par les pluies des jours précédents. Nous perdons là un temps précieux.

Nous allions quitter Oches avec la 2e division (la 3e formant l'arrière-garde), quand le maréchal Mac-Mahon, très-préoccupé de notre retard, arriva ; il était près de huit heures du matin.

Le maréchal dit qu'il fallait passer la Meuse « coûte que coûte », le soir même, et nous débarrasser, en y arrivant, du lourd convoi qui entravait notre marche.

Il indiqua trois points de passage du fleuve :

L'un, à Mouzon, sur un pont de pierre où le 12e corps avait déjà passé et qui devait servir au 5e ;

Le second, à Villers devant Mouzon, où le génie terminait un pont de bateaux ;

Le troisième, à Rémilly; ce dernier destiné au 1er corps et à la réserve de cavalerie.

On discuta alors le point de savoir s'il était préférable de diriger le 7e corps sur Mouzon ou sur Villers. Or, comme, en ce moment, la tête de notre convoi devait être déjà engagée sur le chemin de la Besace, il parut préférable, — pour ne pas retarder la marche du corps d'armée, — de le diriger avec la 1re division sur Mouzon, par Yoncq, et de faire prendre aux deux autres divisions et à l'artillerie la route de Raucourt et d'Autrecourt, qui aboutit à Villers devant Mouzon. On considéra le convoi et la division Conseil comme suffisamment protégés dans leur mouvement par le 5e corps, qui était encore à Beaumont et qui allait marcher à leur droite.

Ces dispositions arrêtées, le maréchal nous quitta, insistant, de nouveau, sur la nécessité qu'il y avait de se hâter de passer la Meuse « coûte que coûte », le soir même.

Il fallait avertir, en toute hâte, le général Conseil et activer sa marche sur Mouzon. On lui dépêcha, à cet effet, le lieutenant-colonel Davenet et le capitaine Danès. Ces officiers devaient guider le convoi par le chemin convenu et surveiller son passage à Mouzon.

« Vous aurez 60,000 hommes sur les bras, ce

» soir, si vous n'êtes pas au delà de la Meuse », nous avait dit le maréchal. Il nous avait quittés depuis peu de temps, que le canon retentissait derrière nous. C'était l'ennemi qui avait établi plusieurs pièces sur la crête séparant Oches de Saint-Pierremont, et qui, malgré la grande distance, tirait sur notre arrière-garde.

Déjà, le général Dumont avait mis en batterie et ripostait, quand le général Douay survint, fit cesser le feu et reprendre la marche. En effet, répondre, c'était perdre un temps précieux, c'était se prêter aux manœuvres de l'ennemi dont le but était de retarder notre marche à tout prix, tandis que notre intérêt était d'avancer quand même.

L'arrière-garde se remit donc en marche, tout en surveillant l'ennemi.

Jusqu'à l'entrée du défilé de Stonne, où notre cavalerie nous avait précédés dès le matin, aucun incident nouveau ne survint; mais là, nous entendîmes le grondement sourd du canon, qui s'accentua à mesure que nous approchâmes de Stonne; la canonnade avait lieu du côté de Beaumont.

C'était, en effet, le corps du général de Failly qui était aux prises avec l'ennemi.

Arrivé à la lisière des bois de Dieulet et de Beaumont avec le IV[e] corps, le général d'Alvens-

leben avait pu embrasser du regard le camp du général de Failly, sans que sa présence y fût soupçonnée.

Les trois divisions du 5e corps occupaient, à cheval sur la route de Beaumont, une ligne demi-circulaire.

Onze heures venaient de sonner, les corvées envoyées à Beaumont rentraient à peine au camp; on allait y faire les distributions; les chevaux de la cavalerie étaient encore au piquet; ceux de l'artillerie n'étaient pas rentrés de l'abreuvoir; les feux étaient allumés, les marmites prêtes à recevoir la viande qu'on était allé chercher au village; les soldats et les officiers qui n'étaient pas de service, reposaient exténués de fatigue sous les tentes encore debout; enfin, rien ne trahissait la moindre appréhension d'une attaque.

Tout à coup de rapides éclairs illuminent la lisière du bois; le canon tonne, les obus allemands sillonnent le camp du 5e corps et y portent le trouble et la mort. Les grand'gardes placées en deçà des bois, et à mille mètres au plus du camp, n'avaient pas eu le temps de signaler la présence de l'ennemi!

C'est donc sous le feu, que les troupes du général de Failly courent aux armes. Quel réveil! Quelle confusion! Les officiers font des prodiges

de vigueur pour arrêter leurs troupes au milieu de ce désordre et les empêcher de se débander.

Plusieurs régiments se forment et tiennent tête à l'attaque, entre autres les 17e et 68e de la division Guyot de Lespart.

Mais, à leur tour, ils sont forcés de céder sous le nombre et les coups multipliés de l'ennemi; le 68e seul laisse sur le terrain trente-six officiers.

Les colonnes allemandes deviennent, à chaque instant, plus nombreuses et gagnent du terrain. La XXIIIe division du XIIe corps et l'artillerie saxonne tournent l'aile droite du 5e corps et entrent en ligne, pendant que le Ier bavarois, s'avançant par Yoncq et Pourron, tourne son aile gauche. En cet instant, la route que suivent les troupes du général de Failly rencontre tout à coup un bois accidenté et rempli d'épais taillis : le bois Givodeau. C'est pour elles une cause nouvelle de confusion; elles se divisent : une partie, avec l'artillerie, suit la route de Mouzon, mais plusieurs pièces voulant couper au plus court, tombent dans une fondrière; l'autre partie longe la droite du bois.

Au delà, on trouve la plaine de Mouzon; au milieu s'élève un plateau.

Après s'être ralliés sur une première position impossible à tenir à cause de l'artillerie qui la balaye, quelques régiments du 5e corps s'établis-

sent sur ce plateau et en font un nouveau foyer de résistance.

Les 27e et 30e de ligne s'y défendent avec acharnement; l'ennemi, débouchant en masses profondes de tous les bois qui entourent la plaine de Mouzon, aborde deux fois la position. Deux fois il est repoussé avec des pertes considérables [1]; enfin, une dernière attaque, appuyée par un violent feu d'artillerie, la met en son pouvoir.

Les deux braves régiments français, forcés de se retirer, se dirigent vers la Meuse; mais, à deux kilomètres environ de Mouzon, vers trois heures, ils trouvent la brigade Villeneuve (division Grandchamp) du 12e corps « en position à cheval sur la route de Beaumont », prête à entrer en action. En entendant le bruit du canon dans la direction de Beaumont, le général Lebrun avait donné l'ordre [2] au général Grandchamp et

[1] Le IVe corps a eu 3,000 hommes tués ou blessés pendant le combat de Beaumont.

[2] « Vers midi, écrit le général Lebrun, j'entendis distincte-
» ment le canon dans la direction de Beaumont. Il était dès
» lors évident pour moi, qu'il y avait de ce côté un engage-
» ment sérieux entre les troupes prussiennes et le 5e corps (de
» Failly) que je savais en marche pour venir se réunir, à Mou-
» zon, au 12e corps. Je crus devoir, dans cette circonstance,
» prendre des mesures pour faire repasser la Meuse à une par-
» tie de mes forces, et l'envoyer au-devant du général de
» Failly, afin de faciliter son mouvement.

» Le général Grandchamp marcha, d'après mes ordres, avec

à la division de cavalerie de son corps (général Fénelon), de repasser la Meuse et de se porter au

» sa 2e brigade (général Villeneuve) et trois batteries de l'ar-
» tillerie de réserve. Ses instructions portaient que, suivant les
» circonstances, il s'avancerait pour aller donner la main au
» général de Failly, ou bien si le général de Failly était déjà
» trop rapproché de Mouzon, il prendrait position à cheval sur
» la route de Beaumont, en profitant pour cela des premières
» hauteurs qui se trouvent environ à deux kilomètres de la
» Meuse. Le général Grandchamp crut devoir prendre ce der-
» nier parti.

» Au moment où sa tête de colonne traversait Mouzon, il
» me sembla que le 5e corps ralentissait sa marche et que, la
» canonnade devenant plus vive, la position du général de
» Failly pouvait, d'un instant à l'autre, être très-difficile.

» J'ordonnai alors à la brigade Cambriels (division Grand-
» champ) de suivre le mouvement de la 2e brigade (Ville-
» neuve) et je prescrivis à toute la cavalerie du corps d'armée
» (général Fénelon), d'aller sur-le-champ passer la Meuse à
» gué en aval de Mouzon, afin de protéger le mouvement de
» l'infanterie.

» C'est à ce moment que le maréchal commandant en chef
» arriva à Mouzon et que, sur son ordre, la brigade Cambriels
» reprit sa position sur les hauteurs.

» Un peu plus tard, vers trois heures, la brigade Villeneuve,
» au moment où les troupes du général de Failly arrivaient à
» sa hauteur, engagea le feu avec l'ennemi. Ce feu devint ra-
» pidement assez vif pour que le maréchal jugeât nécessaire
» de reporter sur la rive gauche de la Meuse, non-seulement
» la brigade Cambriels, mais une brigade de la division Vas-
» soignes.

» Ce combat dura jusqu'à la nuit tombante et permit au con-
» voi et aux troupes du 5e corps de passer la Meuse à Mouzon

secours du général de Failly; mais le maréchal commandant en chef, étant arrivé en ce moment à Mouzon, avait fait reprendre à la brigade Cambriels sa position sur les hauteurs. Cependant, vers trois heures, le feu devenant extrêmement vif, le maréchal avait fait reporter sur la rive gauche de la Meuse, non-seulement la 1re brigade de la division Grandchamp, mais encore une brigade de la division Vassoignes.

Pendant que ces troupes opéraient ce mouvement, le 5e corps atteignait le pont de Mouzon; la brigade Villeneuve couvrait leur retraite, et le 5e cuirassiers, rangé en bataille en avant du pont de Mouzon, s'ébranlait et chargeait l'ennemi dans l'espoir d'arrêter son élan; charge héroïque, mais vaine, comme toutes celles que peut effectuer, en rase campagne, la cavalerie, contre de l'infanterie en ordre de bataille et armée de fusils à tir rapide. En effet, les cuirassiers sont décimés et forcés de rebrousser chemin avant d'avoir atteint l'ennemi. Ils repassent le pont avec deux bataillons du 30e de ligne, arrière-garde du 5e corps, conduite par deux vigoureux officiers, les commandants Lamy et de Lamarcodié.

» et de gagner, vers ma gauche, le point que ce corps devait
» occuper sur les hauteurs. »

(Rapport du général Lebrun, inséré dans l'ouvrage du général de Wimpffen intitulé : *Sedan.*)

Quelques batteries du 12e corps, placées sur la rive droite de la Meuse par ordre du général Lebrun, avaient fait subir à l'ennemi des pertes sensibles et avaient empêché la cavalerie saxonne, établie à Pouilly, de s'avancer le long de la rive droite du fleuve.

Il est près de six heures; le combat de Mouzon a cessé; mais l'artillerie continue son feu jusqu'à la nuit. Les troupes du 5e corps, ralliées au delà de la Meuse, vont occuper, à la gauche du 12e, les positions qui leur ont été assignées, et reprendre haleine, en attendant qu'elles sachent dans quelle direction l'armée va être portée. A huit heures, les troupes du 12e corps, restées en observation sur la rive gauche de la Meuse, repassent sur la rive droite.

Tel fut ce combat dont les premiers déchirements nous étaient parvenus à Stonne, et nous avaient remués jusqu'au fond du cœur. Il faut être soldat, s'être trouvé au milieu des angoisses d'une pareille situation, pour comprendre tout ce qu'il y a de poignant à entendre l'écho d'une lutte dans laquelle le drapeau est engagé, sans qu'on puisse lui porter secours!

Au premier moment, il n'y eut, au 7e corps, qu'une même pensée : marcher au canon! mais dès que nous fûmes montés sur un mamelon,

situé près de la route de Stonne, nous pûmes constater, au moyen d'une longue-vue, que cela était impossible. Au loin, à droite, se dessinait une ligne de feux demi-circulaire avançant dans la direction de Beaumont : là était l'ennemi ; à gauche, on voyait la fumée des coups de canon tirés à intervalles par des troupes en retraite sur Mouzon : ces troupes étaient celles du 5e corps.

Pour nous porter au secours du 5e corps, il aurait fallu faire halte, réunir en toute hâte les troupes, forcément très-espacées dans ce défilé, se frayer, avec une peine extrême, un chemin à travers la colonne Conseil-Dumesnil qui encombrait encore la route de Beaumont, franchir en bon ordre les dix kilomètres qui nous séparaient de cette ville, et arriver compactes sur le lieu de la lutte ! Cette manœuvre, très-périlleuse en face de l'ennemi qui nous suivait dans le défilé en nous canonnant, et cherchait à nous prendre en défaut, n'eût pas exigé moins de trois à quatre heures. Or, comme il était midi, et que déjà les troupes du général de Failly étaient en retraite, il était évident que nous étions menacés de n'arriver sur le champ de bataille que pour constater un désastre, et offrir aux Prussiens l'occasion d'écraser en détail nos deux divisions ! Voilà quant aux chances de réussite.

Restait le devoir de ne pas compromettre le

but stratégique du maréchal : « le passage de la Meuse le soir même », par un mouvement qui était en dehors de ses ordres formels. D'ailleurs, le maréchal venait de nous quitter, et il n'était pas si loin qu'il ne pût envoyer ses instructions au 7ᵉ corps, dans le cas où il combinerait une attaque avec le 12ᵉ et le 1ᵉʳ corps qu'il avait sous la main. Il n'ignorait pas que le corps de Failly était exténué par les marches, les contre-marches, les combats et les privations des trois jours précédents ; il avait donc certainement pris les mesures nécessaires pour assurer le passage de ces troupes à Mouzon et tenir tête à une attaque, sinon certaine, du moins vraisemblable. S'il ne faisait rien dire, c'est que la Meuse était toujours l'objectif important. Nous n'avions qu'à nous conformer à ses ordres ; — marcher, nous hâter vers la Meuse.

Le 7ᵉ corps reprit donc sa marche sur Raucourt. Le passage du défilé s'opéra en bon ordre ; le général Bittars des Portes, chargé du commandement de l'extrême arrière-garde, parvint à tenir assez longtemps en respect la 2ᵉ brigade de cavalerie de la garde et le Vᵉ corps allemand qui épiaient le moment favorable pour nous attaquer ; puis, aussitôt qu'il eut donné à nos colonnes le temps de gagner Raucourt, à travers ce défilé qui, pour surcroît de danger, allait en se rétrécissant,

il descendit rapidement la pente conduisant de Stonne à Raucourt et alla prendre position dans les bois au milieu desquels passe la route.

Là nous attendaient de nouvelles émotions.

D'abord, ce fut le bruit de sourdes détonations qui frappèrent de nouveau nos oreilles; cette fois elles nous paraissaient venir de Mouzon : la lutte en effet s'était déplacée, l'ennemi victorieux poussait devant lui les troupes du général de Failly; puis nous vîmes tout à coup déboucher, sur le chemin qui conduit de Yoncq à Raucourt, des voitures du train arrivant bride abattue, des officiers et des soldats blessés, d'autres se traînant à peine, surtout une grande quantité de fuyards appartenant principalement à la 1re brigade de la division Conseil-Dumesnil.

Comment notre 1re division s'était-elle trouvée englobée dans le mouvement des Bavarois contre le 5e corps? Nous avons dit que le convoi et les bagages du 7e corps, sous la garde de la 1re division (Conseil-Dumesnil), avaient été dirigés dès le matin sur la Besace; qu'après le départ du maréchal Mac-Mahon, le lieutenant-colonel Davenet avait été envoyé au général Conseil-Dumesnil, pour lui transmettre l'ordre d'accélérer le mouvement de sa colonne, de la diriger sur Yoncq, et de là sur Mouzon. Or, le général Conseil, rencontré par le maréchal qui allait à Beaumont,

avait déjà reçu de lui cet ordre. N'ayant pas encore pris, à ce moment, le chemin de la Besace, il avait préféré laisser ce village sur sa gauche, et poursuivre sa marche sur la route de Beaumont jusqu'à Warniforêt [1]. Là, il avait tourné à gauche et s'était engagé avec sa 2e brigade et une partie de son convoi sur la route de Yoncq à Villers.

Par fatalité, le jalonneur, laissé par la 2e brigade au changement de direction, ayant disparu, la tête de colonne de la 1re brigade continua sur Beaumont.

Elle avait dépassé Warniforêt de quelques centaines de mètres, lorsque le colonel Davenet arriva. S'apercevant de l'erreur, il courut à la tête de la colonne pour l'arrêter. Il venait de l'atteindre quand éclata sur sa droite une terrible fusillade.

C'était la Ire division du Ier Bavarois qui débouchait des bois sur la route de Warniforêt à Beaumont.

Surpris pendant cette marche de flanc, le 3e et le 21e de ligne avaient fait tête à l'attaque pour donner à la queue du convoi le temps d'échapper; mais nos régiments, trop faibles en face d'un en-

[1] Village situé à la lisière des bois qui bordent la route de Stonne à Beaumont, et à cinq kilomètres de cette dernière localité.

nemi supérieur, à découvert contre un ennemi abrité par les bois, furent refoulés et finirent par se débander malgré la mâle énergie des généraux de Bretteville et Morand, tous deux blessés, ce dernier mortellement.

Sur la demande instante du lieutenant-colonel Davenet, une batterie d'artillerie (batterie Léon) avait été envoyée pour soutenir notre 1re brigade; elle s'était battue avec une grande bravoure, mais, arrivée trop tard, elle avait été accablée et avait perdu deux pièces; un grand nombre de nos soldats furent faits prisonniers; ceux qui avaient échappé accouraient en ce moment sur la route de Yoncq à Raucourt.

Parmi ceux-ci comme parmi ceux-là, quelques-uns s'étaient mal battus ou ne s'étaient pas battus : c'étaient les soldats des bataillons de marche, versés dans nos régiments avant notre départ de Reims.

Quant au général Conseil-Dumesnil, il avait continué son mouvement sur Villers et avait pu y franchir la Meuse, vers deux heures et demie, sans être inquiété.

Navrant spectacle que celui de ce pêle-mêle d'hommes, de chevaux, de voitures courant à travers champs, comme affolés ! A la vue de la débandade de ces régiments, le général Douay a un moment d'hésitation : ira-t-il, comme il en a

reçu l'ordre, passer la Meuse au pont de Villers devant Mouzon? Le pont ne sera-t-il pas envahi et le passage obstrué, avant l'arrivée du 7e corps, par les troupes du 5e qui n'auront pas pu passer à Mouzon? Il y a encore huit kilomètres jusqu'à Villers, et il est déjà quatre heures et demie! L'ennemi victorieux n'y aura-t-il pas précédé, en forces, ses deux divisions harassées? Ne fera-t-il pas nuit quand elles y arriveront? Et alors, dans l'une comme dans l'autre de ces hypothèses, n'est-ce pas courir au-devant d'un désastre que de continuer sur Villers?....

Notre cavalerie est déjà engagée sur la route de Villers, quand elle reçoit l'ordre de revenir sur ses pas et de marcher vers Rémilly. C'est à ce dernier parti que le général vient de s'arrêter; et son inspiration est heureuse, car à quatre heures du soir, le pont de Villers était détruit. Encore deux heures, et la rive gauche de la Meuse va être au pouvoir de l'ennemi!

Le 7e corps continue donc sa marche à travers l'étroit défilé d'Haraucourt.

Mais quelle animation subite parmi nos troupes! Nos fantassins paraissent ne plus sentir le poids de leur sac, tant ils ont le jarret tendu, et les chevaux eux-mêmes, gagnés par l'impatience de leurs cavaliers, relèvent la tête, dressent l'oreille et allongent l'allure.

A voir cette colonne dont l'aspect est tout autre qu'il y a une heure, nul ne pourrait croire qu'elle est éprouvée par plusieurs jours de fatigue et de privations, et qu'elle marche depuis douze heures sans s'être arrêtée.

C'est qu'en ce moment, un sentiment domine tous les autres; il engourdit la fatigue, il réveille les forces épuisées, il donne, comme on dit, *des jambes* à ceux qui n'en ont plus; c'est le sentiment du danger auquel nous sommes exposés au cas d'une attaque pendant le passage de ce long et étroit défilé, sur un terrain où tout déploiement de troupes est impossible, dans un moment où la moindre perte de temps peut être fatale. C'est à ce sentiment que nos soldats obéissent!

Mais l'ennemi a le même intérêt à nous atteindre, que nous avons à lui échapper; il connaît notre marche, il en a pesé toutes les difficultés, et la preuve, la voici : on entend de nouveau son canon, et ses obus viennent tomber au milieu de notre arrière-garde.

Il se produisait au même moment, en tête de colonne, un temps d'arrêt qui, en se propageant jusqu'à l'arrière-garde, pouvait, dans la situation d'esprit et de corps où étaient nos troupes, avoir les plus terribles conséquences.

Dix minutes, qui parurent des heures, s'écoulèrent à marquer le pas et à subir la canonnade

ennemie. Une impatience fébrile courait déjà dans les rangs et gagnait jusqu'à certains officiers.

Un officier supérieur d'artillerie de l'arrière-garde, après avoir envoyé, deux fois, un de ses officiers pour exposer la situation et demander pourquoi on ne marchait pas, arriva au galop de son cheval, pressant chacun de se porter en avant. Nous n'avons jamais mieux compris qu'en cet instant, combien il devait falloir peu de chose pour déterminer une panique. Une attitude moins ferme chez nos officiers, un cri de défaillance échappant tout à coup à un homme égaré par une terreur subite, et nous avions un désastre!

Enfin, le temps d'arrêt cessa, et la colonne se hâta vers Rémilly.

Bientôt l'arrière-garde arriva à un coude où le défilé longe les bois, et elle se trouva à l'abri des projectiles ennemis. Ceux-ci continuèrent, pendant quelque temps encore, à sillonner l'espace, et à fouiller les bois dans la direction nouvelle, puis tout rentra dans le silence.

Notre tête de colonne était arrivée à un kilomètre, environ, du village de Rémilly lorsqu'elle fut contrainte de s'arrêter; elle avait trouvé la route encombrée par la division de cuirassiers Bonnemain. C'est là ce qui avait occasionné l'à-coup, qui s'était propagé jusqu'à la queue de la colonne, et auquel un prompt remède avait été

apporté, par l'ordre de faire dégager sur l'heure la sortie du défilé, et de masser les troupes, à mesure qu'elles arriveraient, dans les champs qui bordent la route de chaque côté.

Ces dispositions prises, on s'était porté au pont de Rémilly. Là, nouvelle déception : outre que le village était rempli de troupes, le pont et ses abords étaient encombrés; la division l'Hériller, du 1er corps, n'avait pas entièrement effectué son passage, et derrière elle se pressaient toute une colonne de bagages et la division de cuirassiers!

Que faire? Se résigner et attendre, quoiqu'il en coutât de voir échouer au port les efforts de cette pénible journée.

Il est sept heures un quart, voici la nuit; il faut compter, au moins, sur deux heures d'immobilité forcée. Les troupes du 7e corps reçoivent l'ordre de former les faisceaux sur l'emplacement même qu'elles occupent et d'attendre. Des grand'gardes sont établies sur les faces ouest, sud et sud-est, et l'artillerie de réserve, réunie sur un vaste emplacement situé à la droite de la route, fait face en arrière en bataille, pour voir et battre au besoin le débouché du défilé.

Cependant, en dépit de la fatigue, nos soldats ne sont pas aussi pressés que de coutume de se livrer au repos; ils s'arrêtent à regret, l'air inquiet et le regard tourné vers Haraucourt, comme s'ils

redoutaient une nouvelle attaque. — C'est en hésitant que les cavaliers et les conducteurs descendent de cheval, et les fantassins débouclant lentement leur sac, ne se séparent de leur fusil qu'après s'être assurés que la cartouche est bien à sa place.

Les plus prévoyants trouvent encore, au fond de leur sac, un morceau de biscuit, mais la grande majorité a épuisé ses provisions. Point de rires ce soir-là, point de tapage; l'aspect général du camp est grave; il est le reflet de la situation.

Au bout d'une heure, la fatigue l'ayant emporté sur les préoccupations, le camp se trouve plongé dans le silence du sommeil. Nos grand'-gardes veillent. Un homme veille aussi, au milieu de ces ombres endormies : c'est le général Douay.

Il songe, avec anxiété, au temps qui s'écoule; il compte le nombre d'heures qui le séparent de l'aube; car il ne se dissimule pas qu'avec le jour, les Prussiens arriveront à la Meuse, et il sent qu'il faut, à trois heures du matin, n'avoir plus un homme en deçà du fleuve.

Ses inquiétudes ne sont que trop fondées. Dès le matin, le génie avait établi, à l'aide de quelques bateaux, sur la Meuse, près de Rémilly, une passerelle en bois, étroit passage réservé à l'infanterie, et où deux hommes, seulement, pouvaient s'engager de front; à côté de la passerelle, il avait

également construit un pont destiné à l'artillerie et à la cavalerie. Ce dernier n'avait guère plus de deux mètres de large. Or, sous le poids des voitures, les terres avaient fini par céder, les bacs qui supportaient le tablier du pont avaient été en partie submergés, le pont s'était affaissé, et il se trouvait à quatre ou cinq centimètres au-dessous du niveau des eaux. Ce qui avait encore contribué à cet état de choses, c'est la fermeture du barrage destiné à inonder les abords de Sedan, laquelle avait amené une crue subite de la Meuse.

Le passage d'un fleuve, sur un pont jeté, est toujours une opération délicate; quand il faut l'exécuter dans de pareilles conditions, et au milieu d'une obscurité qui fait du moindre émoi une cause de désordre, toute difficulté devient danger.

De quart d'heure en quart d'heure, les officiers laissés au pont de Rémilly viennent rendre compte de la situation. Elle s'est peu modifiée, l'encombrement est considérable; le passage est toujours lent.

Il est déjà neuf heures et demie. Impatient de juger de la situation par lui-même, et de voir sur place s'il est absolument impossible de donner à ces masses d'hommes, de chevaux et d'artillerie, un écoulement plus rapide, le commandant du 7e corps monte à cheval avec son état-major pour se rendre au pont de Rémilly. Le pont n'est qu'à

un kilomètre du village, mais quel travail que de se frayer un passage au milieu de cet enchevêtrement d'hommes, de canons, de voitures et de chevaux ! Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle vingt fois nous sommes sur le point de renoncer à avancer, nous atteignons enfin le pont.

Il est dix heures. La division de cavalerie Bonnemain est engagée sur le pont. Les chevaux, effrayés de ne pouvoir distinguer ce plancher mouvant caché sous les eaux et qui se dérobe sous leurs pieds à chacun de leurs pas, n'avancent qu'avec répugnance, le cou tendu, les oreilles dressées. Droits sur leurs étriers, enveloppés dans leurs grands manteaux blancs, les cuirassiers passent silencieux; ils semblent portés par les eaux. Deux feux allumés sur chacune des rives, aux deux extrémités du pont, éclairent seuls, de leur lumière blafarde, hommes et chevaux; leurs flammes se reflètent, d'une façon étrange, dans les casques brillants des cavaliers, et donnent à ce spectacle quelque chose de fantastique.

A dix heures un quart, le 7e corps commence son mouvement; notre artillerie divisionnaire s'avance sur le pont. Les chevaux hésitent; ils se cabrent sous l'éperon du conducteur.

Ici, c'est un caisson qui se renverse et qu'il faut précipiter dans la Meuse; là, c'est un cheval qui se prend la jambe entre deux madriers, tombe,

cherche en vain à se relever, et qu'on laisse aller au courant, pour déblayer la voie. Cependant, on s'engage, on se presse, on passe; on finit, après mille efforts et mille déboires, sous l'étreinte d'une angoisse indicible, par atteindre la rive opposée.

A une heure et demie de la nuit, le général Douay retourne à Rémilly, il s'assure que chacun est à son poste et que les officiers ont leurs hommes sous la main; puis il revient au pont pour hâter encore le passage, car le temps presse ; il est déjà deux heures du matin et nous n'avons encore pu jeter que deux régiments et trois batteries sur la rive droite de la Meuse!

C'est à ce moment que le commandant de Bastard, attaché à l'état-major du maréchal Mac-Mahon, nous apprend que l'armée entière se porte sur Sedan.

A cette nouvelle, le commandant du 7ᵉ corps, qui a sous la main les adjudants-majors, fait transmettre par ceux-ci, aux chefs de corps, l'ordre de se porter immédiatement sur Sedan, chacun pour leur compte et par la manœuvre la plus rapide. S'adressant ensuite au général du génie Doutrelaine, il lui confie le soin de veiller à ce que toutes les troupes, en train d'effectuer leur mouvement, l'aient terminé avant le jour, et il lui recommande de ne se remettre en marche qu'après avoir fait détruire le pont. Puis, avec son état-major, sa

2e division d'infanterie (Liébert) et son artillerie de réserve, il se dirige sur Sedan, en suivant la rive gauche de la Meuse.

A cinq heures, nous arrivons à Sedan, suivis, de près, par les troupes qui avaient marché le long de la rive droite, et par la division Conseil-Dumesnil qui, la veille, avait effectué son passage à Villers.

Le commandant de la place de Sedan, sommé d'ouvrir ses portes, laissa pénétrer dans la ville les troupes du 7e corps. — Hommes et chevaux étaient brisés par la fatigue, la faim, le froid, et les émotions qu'ils subissaient sans relâche depuis vingt-quatre heures. Les chevaux faisaient pitié, ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient. Quant aux hommes, la lassitude était arrivée à ce point, qu'à peine assis, les plus énergiques succombaient au sommeil. Mais ce n'était là que la préface de la sanglante histoire du 1er septembre, de cette lutte à outrance, digne, à coup sûr, d'un moins triste lendemain!

Par suite du combat de Beaumont et des nouveaux ordres du grand quartier général, les armées allemandes se trouvaient bivouaquées, le 30 au soir, dans les positions suivantes :

IIIe ARMÉE.

Le XIe corps à Stonne, avec la IVe division de cavalerie;
Le Ve, au sud, à la Berlière;
La division wurtembergeoise, à Verrières;
Le Ier Bavarois, à Raucourt et Pourron;
Le IIe Bavarois, à Sommauthe.
La IIe division de cavalerie avait gagné Oches;
La Ve, Tourteron.
La VIe se portait de Semuy vers Bouvellemont.
Le VIe corps s'était cantonné autour de Vouziers.
Le quartier général du prince royal de Prusse était à Saint-Pierremont;
Celui du Roi, à Buzancy.

IVe ARMÉE.

Le XIIe corps bivouaquait à Létanne; sa cavalerie à Pouilly;
Le IVe corps, à Beaumont; son avant-garde dans le bois Givodeau.
La garde, à Beaumont, derrière le IVe corps [1].

Pendant que ces événements s'accomplissaient, le 1er corps se portait de Raucourt à Carignan. Le 30, dès neuf heures et demie, ses têtes de co

[1] Voir la carte n° 1.

lonnes débouchaient au milieu des riantes prairies qui bordent la rive droite de la Meuse, en face de Rémilly. — Le soleil était radieux, la nature enveloppée d'un calme profond : les habitants de Bazeilles, — ce joli village[1] qui dormira après-demain sous les cendres et qui, aujourd'hui, est resplendissant de vie et de gaieté, — arrivaient joyeux au-devant de nos troupes.

Mais le canon de Beaumont changea bientôt en inquiétudes cette joyeuse sérénité, éclose sous le charme d'un temps magnifique et d'une nature verdoyante.

Le général Ducrot, qui avait passé le Chiers à Tétaigne, avec deux de ses divisions, tandis que les deux autres étaient allées effectuer le passage de cette rivière à Douzy, envoya un de ses aides de camp au maréchal, pour prendre ses ordres, et il gagna Carignan, qui lui était assigné comme gîte d'étape.

C'est là que le capitaine Bossan le rejoignit, lui apportant l'ordre du maréchal de protéger sa retraite, soit par Douzy, soit par Carignan. « Je » ne peux, lui écrivait le maréchal, savoir en- » core ce que je ferai. Dans tous les cas, que » l'Empereur parte au plus vite pour Sedan[2]. »

L'Empereur résista d'abord aux sollicitations

[1] C'est à Bazeilles que s'est écoulée l'enfance de Turenne.

[2] *La Journée de Sedan,* par le général Ducrot.

du général Ducrot : il était navré et ne pouvait ajouter foi à la défaite de Beaumont, tant les positions de l'armée française, sur la rive droite de la Meuse, étaient belles!

Il n'y a qu'un instant, il croyait à un engagement insignifiant, et télégraphiait à l'Impératrice :

« 30 août, 5 heures 30.

» Il y a encore eu un petit engagement aujour-
» d'hui, sans grande importance, et je suis resté
» à cheval assez longtemps. »

Toutefois, l'Empereur se ravisa, et dans la soirée il partit en chemin de fer pour Sedan : la crainte d'entraver les mouvements du général Ducrot lui fit prendre cette détermination. Il arriva à Sedan à onze heures. « On proposa alors
» à Sa Majesté de continuer sa route jusqu'à
» Mézières, où sa personne eût été hors des
» atteintes de l'ennemi, et d'où, à la tête du
» 13e corps aux ordres du général Vinoy, il pou-
» vait rétrograder sur Paris. Mais il s'y refusa; il
» n'avait pas voulu gêner les plans des généraux
» en chef; il ne voulait pas non plus porter le
» découragement dans l'armée par son départ à
» l'heure suprême de la lutte; il entendait parta-
» ger les dangers et le sort de l'armée [1]. »

[1] *Relation de la bataille de Sedan*, par le général Pajol.

Après avoir envoyé ses ordres au commandant en chef du 1er corps, le maréchal écrivit au général Margueritte, lui recommandant « de couvrir » la retraite de l'armée, et laissant à son expé- » rience l'exécution de cette opération délicate ». Chargé d'observer, pendant le combat de Beaumont, une division de cavalerie ennemie qui s'était montrée sur la rive droite de la Meuse entre Pouilly et Moulins, le général s'était porté avec sa cavalerie vers Margut.

Le soir venu, il s'était replié, et il avait pris son bivouac en face de Blagny. C'est là qu'il reçut la lettre du maréchal.

Mais, pendant la nuit, le commandant du 1er corps, jugeant le général Margueritte un peu *en l'air*, lui écrivit en lui conseillant de repasser sur la rive droite du Chiers, et de venir de l'autre côté de Carignan, « pour marcher le lendemain » sur Sedan, parallèlement à lui. » Ainsi fit le général Margueritte.

Le lendemain, 31 août, le commandant du 1er corps, n'ayant reçu aucun ordre du grand quartier général, écrivit à huit heures du matin, au maréchal, qu'il se mettait en route, pour aller camper sur le plateau d'Illy.

Le général Ducrot pouvait croire que le maréchal s'était résolu à battre en retraite sur Mézières.

Cependant, il ne devait pas en être ainsi : le

maréchal, parti de Mouzon pendant la nuit, avec les 5[e] et 12[e] corps, avait donné directement l'ordre aux deux divisions du 1[er] corps, établies en face du pont de Douzy, de se porter sur Sedan, et il était arrivé de sa personne, dans cette place, vers six heures du matin.

Les troupes qui le suivaient avançaient péniblement; arrêtées par mille obstacles, plus lasses de marquer le pas que de marcher, ayant hâte de voir finir cette nuit lugubre, et de sortir d'une situation grosse de périls!

Le 31 août, au lever du soleil, nos têtes de colonnes apparaissaient sur les hauteurs qui entourent Sedan. Les 5[e] et 12[e] corps avaient suivi la route de Mouzon par Amblimont, Mairy, Douzy; la division Margueritte et le 1[er] corps, celle de Osnes, Messincourt, Escombres.

C'était la dernière étape du douloureux calvaire que l'armée de Châlons gravissait depuis le 28 août.

JOURNÉE DU 31.

Le maréchal Mac-Mahon et le général Douay se croisèrent dans Sedan. Le maréchal, qui n'avait sans doute pas dormi depuis plusieurs nuits,

paraissait très-fatigué. Il s'entretint, pendant quelque temps, avec le commandant du 7e corps, de l'état des troupes et de la situation générale, mais il ne parut pas croire à l'imminence d'une attaque. Le maréchal n'évaluait pas la masse des forces ennemies qu'il avait devant lui, à plus de 60 à 70,000 hommes [1].

Les abords de Sedan, du côté du village de Floing, ayant été assignés pour campement aux divisions de son corps d'armée, le général Douay monta sur le *plateau de l'Algérie*. Là, il visita d'abord les positions de ses troupes; puis il parcourut ce plateau, de trois à quatre kilomètres de long, qui, sur la gauche, en face de Floing, va en s'abaissant vers la Meuse, et dont la droite se relie, par les bois de la Garenne, à la route de Sedan à Givonne. Il remarqua, en face de lui, deux points particulièrement menaçants : à gauche, un mamelon situé au-dessus de Floing; à droite, le calvaire d'Illy, clef de la position, situé au nord des bois de la Garenne.

L'effectif de ses troupes mettait le général dans l'impossibilité de s'étendre jusque sur ces deux

[1] Le maréchal, dans un entretien que j'avais eu avec lui à Stonne, croyait pouvoir porter de 60 à 70,000 hommes la masse totale des forces ennemies « qui pouvaient lui être » opposées de ce côté de la Meuse ». (Rapport du général Lebrun.)

positions. Convaincu que le moment d'une lutte sérieuse était proche, il revint à Sedan, avec le général Renson, son chef d'état-major, pour rendre compte au maréchal de ses observations.

Bien que préoccupé de la situation, le maréchal ne parut pas cependant partager les appréhensions du général à un aussi haut degré que lui : « Je ne veux pas m'enfermer dans des lignes, » lui dit-il, je veux être libre de manœuvrer. — » Monsieur le maréchal, lui répondit le comman- » dant du 7e corps, demain l'ennemi ne vous en » laissera pas le temps. »

Le général remonta à l'*Algérie*. Pendant ce temps, les armées allemandes manœuvraient pour refouler l'armée française entre la Meuse et la frontière belge : à droite, le prince royal de Saxe faisait avancer sur Messincourt et Pouru, le corps de la garde qui avait passé le Chiers à Carignan; sur Douzy, le XIIe corps qui avait passé la Meuse à Mouzon ; le long de la rive gauche de la Meuse, le IVe corps ; tandis qu'à gauche, le prince royal de Prusse lançait, sur Bazeilles, le Ier Bavarois suivi de près par le IIe, et se portait, de sa personne, sur Donchery avec le XIe corps. Le Ve corps lui servait de réserve; le VIe, avec les ve et vie divisions de cavalerie, couvrait son flanc gauche.

L'ennemi avait su mettre le temps à profit et

se servir du pont de Blagny[1] et du pont de Carignan, ce dernier demeuré intact après le passage de nos troupes, faute de poudre pour le faire sauter. Il en fut de même de celui de Douzy, que le XIIe corps put franchir sans difficultés vers midi, à la suite des troupes du général Ducrot.

En cet instant, un combat des plus vifs avait lieu entre le 12e corps (Lebrun) et l'avant-garde du Ier Bavarois. Le général de Tann s'était avancé jusqu'à Rémilly, et avait établi ses batteries sur la rive gauche de la Meuse. Apercevant de là les colonnes du 12e corps en marche vers Bazeilles et les hauteurs de la Moncelle, il avait ouvert sur elles le feu de son artillerie et s'était hâté d'arriver au pont du chemin de fer de Bazeilles. Comme on ne l'avait pas fait sauter, il donna l'ordre à son infanterie de l'aborder, et il tenta d'enlever Bazeilles, que le général Lebrun avait fait occuper, dès le début, par la brigade Cambriels (division Grandchamp), et qu'il fit appuyer, bientôt après, par la brigade Martin des Pallières (division Vassoignes). Cette brigade repoussa brillamment l'attaque des Bavarois et les empêcha d'entrer dans Bazeilles. Toutefois, l'ennemi resta maître du pont du chemin de fer, et s'y retrancha solide-

[1] Le pont de Blagny est situé à 2 kilomètres en amont de Carignan.

ment, en attendant que le prince royal de Saxe pût entrer sérieusement en ligne.

Pendant ce temps, le général Ducrot, dont quelques batteries avaient pris part à la lutte de cette journée, était arrivé à Francheval et gagnait lentement Illy, en marchant en colonnes par échelons. Mais, vers cinq heures, près du village de Givonne, il fut rappelé par un ordre du maréchal qui lui prescrivait de venir prendre position entre Balan et Bazeilles, et d'envoyer son chef d'état-major recevoir des instructions.

A cinq heures et demie, se trouvaient réunis dans le cabinet du maréchal, le général de Wimpffen, arrivé de Paris la veille, et qui avait remplacé, le matin, le général de Failly dans le commandement du 5ᵉ corps ; le général Lebrun ; le général Robert, chef d'état-major du 1ᵉʳ corps, et le chef d'escadrons d'état-major Seigland, aide de camp du général Douay.

Après que chacun des officiers généraux présents eut fait connaître au maréchal les incidents de la journée et les positions sur lesquelles leurs troupes se trouvaient établies, que celui-ci eut assigné au 1ᵉʳ corps les hauteurs de Givonne et de Daigny, le commandant Seigland rendit compte de sa mission. Il donna quelques détails sur les faits signalés par le général Douay, au maréchal, dans un billet apporté, peu auparavant, par le ca-

pitaine de Fayet. Vers quatre heures, un ancien militaire, habitant du pays, était venu informer le général Douay que l'ennemi se préparait à passer la Meuse à Donchery, et « qu'il y avait là toute une armée ». Nous avions, en effet, distingué au loin, sur la rive gauche de la Meuse, les colonnes prussiennes se dirigeant sur ce point. Alors, le général s'était décidé à faire lever son camp établi sur le plateau de l'*Algérie*, pour le transporter en face de Floing et d'Illy, sur des positions qu'il pressentait devoir être attaquées le lendemain, et il se hâtait de prévenir le maréchal de ses nouvelles dispositions. Toutefois, il faisait observer au commandant en chef de l'armée, que sa 1re division étant fort réduite (par suite de la participation qu'elle avait eue à la journée du 30, et de la fausse direction suivie, depuis, par deux de ses bataillons), le 7e corps allait avoir à occuper une bien grande étendue de terrain pour se relier au reste de l'armée.

Le maréchal répondit qu'il ne pouvait pas envoyer de troupes au 7e corps, et que le général Douay devait prendre ses mesures pour occuper tout le plateau, y compris les bois situés au nord-est. Au surplus, il laissait au général toute liberté de se retrancher dans ses positions. « Telle est » l'intention du général, dit l'aide de camp, et s'il » n'a pas fait commencer plus tôt les travaux né-

» cessaires, c'est que ses troupes sont arrivées le » matin, exténuées par les marches incessantes » des jours précédents et de cette nuit. »

Le maréchal réfléchit alors pendant un instant, puis, s'adressant au général de Wimpffen dont le corps devait être tenu en réserve sous les murs de Sedan, il lui demanda s'il ne pouvait pas disposer de quelques troupes.

Sur la réponse affirmative du général, il fut décidé que la 1re brigade de la division l'Abadie serait envoyée le lendemain matin, pour relier solidement la droite du 7e corps à la gauche du 1er.

On levait la séance quand arriva un colonel d'infanterie de marine. Son régiment occupait Bazeilles, et il venait demander s'il fallait faire sauter le pont.

« Certainement, et tout de suite », s'écria le maréchal. Alors fut soulevée la question de savoir si les fourneaux de mine avaient ou non été chargés. Le colonel crut pouvoir assurer qu'ils ne l'étaient pas. Le maréchal dit qu'il en avait donné l'ordre formel et qu'on lui avait rendu compte que tout était prêt. Le général Lebrun affirma qu'on lui avait rapporté le contraire.

Bref, le maréchal congédia le colonel en lui répétant qu'il fallait, absolument, faire sauter le pont.

Soit que les fourneaux de mine ne fussent pas

chargés, soit que les chasseurs bavarois eussent rendu impossible l'exécution de cet ordre, le pont de Bazeilles ne fut pas détruit.

Voici quelles étaient, autour de Sedan, les positions sur lesquelles l'armée française et l'armée prussienne étaient établies le 31 au soir :

ARMÉE FRANÇAISE.

Le 12ᵉ corps (Lebrun) occupait Bazeilles, où il venait de se retrancher solidement, et les hauteurs de la Moncelle jusqu'au fond de Givonne;

Le 5ᵉ corps (de Wimpffen), — très-éprouvé, comme on le sait, — avait été placé en réserve dans le camp retranché qui est adossé aux fortifications de la place;

Le 1ᵉʳ corps (Ducrot), — dont les dernières troupes n'arrivèrent au camp que vers onze heures et demie du soir, — avait pris position au-dessus de Daigny et de Givonne, se reliant ainsi avec le 12ᵉ;

Le 7ᵉ corps (Douay) avait ses trois divisions campées sur le plateau qui s'étend de Floing au Calvaire d'Illy. La division Liébert (2ᵉ) occupait le plateau qui domine le village de Floing, sa gauche en potence, face aux prairies qui bordent la Meuse, de ce côté; sa droite s'appuyant à la

gauche de notre 3e division (Dumont). — La 3e division, établie sur les positions en avant du bois de la Garenne, s'étendait, à droite, jusqu'au pied des hauteurs sur lesquelles s'élève le Calvaire d'Illy.

La 1re division (Conseil-Dumesnil) était en seconde ligne. Enfin, la brigade du 5e corps, qui a ordre de venir, le lendemain matin, se mettre à la disposition du commandant du 7e corps, et qui devra relier la droite du 7e avec la gauche du 1er, occupera un plateau intérieur situé en arrière du bois de la Garenne. De ce plateau elle pourra se porter, à volonté, sur le bois de Givonne, ou au secours du 12e corps.

Sur les emplacements de son corps d'armée, le général Douay avait fait élever des épaulements pour ses batteries et commencer des tranchées-abris pour l'infanterie.

ARMÉES ALLEMANDES.

1°. — L'armée du prince royal de Saxe (armée de la Meuse) occupait les positions suivantes [1].

Le corps de la garde était près de Carignan, sur la rive droite du Chiers; ses grand'gardes s'avançaient jusqu'à Pouru-aux-Bois.

[1] D'après le Rapport allemand. — Voir la carte n° 2.

Le XIIe corps était à Mairy; ses grand'gardes à Pouru-Saint-Remy; ses patrouilles s'avançaient jusqu'à Francheval.

Le IVe corps était sur la rive gauche de la Meuse, à trois kilomètres environ de Rémilly.

Le quartier général du prince de Saxe était établi à Carignan.

2°. — L'armée du prince royal de Prusse (IIIe armée) se trouvait établie :

Le 1er Bavarois à Rémilly; sa tête de colonne au pont de Bazeilles;

Le IIe Bavarois, à Raucourt;

Le Ve corps, à Chehéry;

Le XIe corps, à Donchery, où, dans la journée, il a jeté deux ponts et commencé son passage sur la rive droite;

La division wurtembergeoise, à Boutancourt; puis, dans la nuit, près de Dom-le-Mesnil, où elle jeta un pont.

Le VIe corps bivouaquait à Semuy et à Attigny, prêt à se porter rapidement vers l'ouest, dans le cas où l'armée française tenterait de battre en retraite pendant la nuit. La cavalerie était échelonnée de Vouziers à Bouvellemont.

Le prince royal de Prusse s'était transporté à Chémery.

Chaque commandant en chef avait reçu des indications précises du Roi, et avait donné ses ordres pour l'attaque du lendemain.

Dans l'armée française, les instructions se bornaient à ce texte :

Défendre le mieux possible les positions sur lesquelles on se trouvait. La ligne de retraite, en prévision d'un insuccès, n'était pas indiquée. Il paraît évident que le maréchal voulait, avant de prendre un parti, voir se dessiner les mouvements de l'ennemi. Mais demain, il sera trop tard [1] !

Acculée à une place sans défense et sans munitions, cernée par plus de 200,000 hommes, une artillerie plus nombreuse que la sienne et bien supérieure, notre armée, exténuée et démorali-

[1] C'était la conviction profonde du général Douay. C'était aussi l'avis du général du génie Doutrelaine et du colonel Bezia, son chef d'état-major. Mandés tous deux à la ferme de l'Algérie par le commandant en chef du 7e corps le 31, à dix heures du soir : « Eh bien, que pensez-vous de la situation ? » demanda le général Douay au général Doutrelaine. « Je pense, mon général, répondit celui-ci, que nous sommes perdus ! » Et il s'expliqua.

Après avoir écouté attentivement le général Doutrelaine : « C'est aussi mon opinion, » lui dit le commandant du 7e corps ; et il ajouta : « Il ne nous reste donc plus, mon cher Doutrelaine, qu'à faire de notre mieux avant de succomber..... »

sée, était fatalement condamnée à un désastre, si elle attendait le 1er septembre dans les positions occupées par elle le 31 août.

Voilà pourtant où nous avaient conduits les dépêches arrivées de Paris au Chesne pendant la nuit du 27 au 28.

Arrêter l'armée dans sa retraite, le 28 au matin, pour lui faire reprendre la route de Montmédy, avec l'ennemi sur les talons, c'était l'exposer : ou à être écrasée entre les armées qu'elle allait chercher sous Metz et celles qui la suivaient, ou à être rejetée sur la frontière de Belgique avant d'avoir atteint Montmédy

Aussi, à partir du 28, l'armée française peut-elle être considérée comme en perdition. Dès lors, chaque jour aggrave sa situation; Beaumont lui porte un tel coup, qu'elle est forcée de se jeter vers l'ouest, et la voici autour de Sedan. On a dit que l'armée du maréchal Mac-Mahon n'avait d'autre parti à prendre, pour échapper à une capitulation, que de se jeter en Belgique. Quitter le sol français sans avoir combattu? Cela était inadmissible. Mais n'aurait-on pu tenter, pendant la nuit, une retraite sur Mézières, après avoir donné aux troupes quelques heures de repos? Les chefs de corps, prévenus dès le soir, auraient pris leurs dispositions pour laisser derrière eux tout ce qui pouvait entraver leur marche, et pour

lever le camp à une heure du matin : le 7e corps, qui était le plus près de la route de Sedan à Mézières, aurait pris la tête de la colonne; le 12e, qui en était le plus éloigné, aurait formé l'arrière-garde; le général Vinoy, commandant le 13e corps d'armée, qui était arrivé dans la nuit du 30 au 31 à Mézières, et avait envoyé son aide de camp à Sedan, le 31 au matin, pour faire connaître au maréchal Mac-Mahon, et « au besoin à l'Empe» reur, l'arrivée sur le théâtre des opérations, de » la tête de colonne du 13e corps, ainsi que les » dispositions prises par son chef, et pour rece» voir leurs instructions et leurs ordres [1] », aurait

[1] Dans son livre sur *les Opérations du 13e corps et de la 3e armée*, le général Vinoy donne des détails intéressants sur la mission de son aide de camp le capitaine de Sesmaisons.

Celui-ci partit de Mézières à huit heures du matin, par un train spécial, avec un détachement de zouaves destiné au 3e régiment. Entre Donchery et Sedan, « des pièces mises en » batterie sur un mamelon situé entre Frénois et Donchery » tirèrent sur le train..... Personne ne fut atteint..... En pénè» trant dans la place par la porte et le faubourg de Torcy, le » capitaine de Sesmaisons vit très-distinctement sur les hau» teurs voisines de Wadelincourt une forte colonne prussienne » composée de cavalerie, d'artillerie et surtout d'infanterie, » qui paraissait venir du Chesne et se diriger sur Mézières ou » sur Donchery. Il était alors neuf heures et demie du matin..... » Le capitaine de Sesmaisons fut aussitôt admis devant l'Em» pereur. Napoléon III s'enquit d'abord des causes de la canon» nade qu'il avait entendue peu auparavant dans la direction » de Donchery. Le capitaine, après avoir répondu sur ce point,

pu recevoir la mission de s'établir entre Mézières et Sedan dans une forte position, et de protéger la retraite le plus énergiquement possible.

» fit connaître à l'Empereur l'arrivée de la tête de colonne du » 13e corps, ainsi que les dispositions prises par son comman- » dant en chef. Il était évident que l'ennemi s'étant montré » aussi près de Mézières, les détachements dirigés sur Poix, » Rimogne et Flize (par ordre du général Vinoy), allaient se » trouver très-compromis. Le capitaine de Sesmaisons pria » donc l'Empereur de vouloir bien faire parvenir immédiate- » ment au général Vinoy tous les renseignements que le quar- » tier général pouvait avoir sur la situation et de l'avertir qu'il » eût à ramener toutes ses troupes autour de Mézières. L'Em- » pereur lui remit aussitôt la dépêche suivante :

« Sedan, 10 heures matin.

» Les Prussiens s'avancent en force : concentrez toutes vos » troupes dans Mézières.

» NAPOLÉON. »

» Toutefois, il fit observer au capitaine de Sesmaisons qu'il » ne donnait cet avis qu'à cause de l'urgence et de la difficulté » qu'il allait éprouver à rencontrer le maréchal Mac-Mahon, » qui, ayant seul le commandement en chef, devrait, dans » tous les cas, ratifier et approuver les dispositions prescrites, » pour qu'elles devinssent définitives. L'Empereur s'inquiéta » ensuite de la route que prendrait le capitaine de Sesmaisons » pour rejoindre Mézières, car il fallait renoncer à la voie » ferrée, à cause du feu trop rapproché de l'ennemi. L'Empe- » reur lui fit donner un des chevaux de l'état-major général, » et lui indiqua, en la traçant lui-même au crayon sur la carte, » la route que l'armée devait suivre le lendemain.

» C'était un chemin de grande communication récemment

Nous ne saurions prétendre que cette manœuvre fût sans périls, ni qu'elle dût assurer un succès

» ouvert entre Sedan et Vrigne-aux-Bois, sur la rive droite de » la Meuse. L'Empereur ne doutait pas que ce chemin, qui ne » figurait pas encore sur la carte, ne fût inconnu de l'ennemi, » et il supposait par conséquent qu'il devait être resté libre. Le » capitaine conclut, du reste, de cet entretien, que l'Empereur » semblait admettre pour le lendemain, comme bien décidée » ce jour-là même, la marche de l'armée sur Mézières, et cela » dans la persuasion où il était que la rive droite de la Meuse » ne pouvait être inquiétée.

» Cependant le capitaine de Sesmaisons parvint à rencontrer » le maréchal de Mac-Mahon au moment où il visitait la cita- » delle. Le maréchal approuva les dispositions prescrites par » l'Empereur : il voulut bien ensuite faire connaître à l'aide de » camp du général Vinoy ses vues et ses impressions person- » nelles..... La résolution du maréchal semblait définitivement » arrêtée pour une marche de l'armée sur Mézières : il ne » redoutait pas un mouvement des Prussiens sur ses derrières, » persuadé qu'il était que, dans le cas où ce mouvement serait » tenté, ses troupes pourraient écraser à temps le corps ennemi » forcément peu nombreux qui cherchait à s'opposer à sa marche. » Il pensait donc que ses communications demeureraient libres » par la rive droite de la Meuse.

» Vers onze heures, le général Douay vint trouver le maré- » chal..... C'est à ce moment que le maréchal parut songer à » une détermination différente : renonçant provisoirement à » l'opinion qui avait d'abord prévalu dans son esprit et dans » ses conseils, d'une retraite, alors encore possible, sur » Mézières, il sembla préférer attendre l'ennemi et accepter la » bataille.

» Le maréchal, après avoir demandé au capitaine à quel » moment le 13e corps serait prêt à agir et lui avoir promis

complet, mais pouvait-on faire mieux? — Nous ne le pensons pas.

En tout cas, si on renonçait à la retraite, il n'y avait plus qu'un parti à prendre : c'était d'abandonner en toute hâte les positions qu'on occupait, pour aller s'établir sur celles qui dominent Saint-Menges, Fleigneux, Illy, d'où les Prussiens allaient nous écraser de leurs feux. Dans ces positions du moins, nous eussions combattu avec des chances incomparablement supérieures, et, après une grande bataille où le sang français eût largement payé sa dette, on eût pu songer à porter sur un territoire neutre ses armes et ses drapeaux.

BATAILLE DE SEDAN [1].

Le 1er septembre se lève triste et brumeux sur le pays de la Meuse; il semble que le jour paraisse comme à regret. A peine une vague lueur

» d'envoyer, au moment voulu, des ordres nouveaux, partit » pour aller passer l'inspection de ses divers corps de troupes.
» Il était alors près de midi.....
» Enfin, vers une heure, le capitaine de Sesmaisons parvenait » à sortir de Sedan.....
» Vers deux heures et demie, le capitaine arrivait à Mézières » et rendait compte de sa mission au général commandant le » 13e corps. »

[1] Voir la carte n° 3.

a-t-elle blanchi l'horizon que, du côté de Bazeilles, le canon se fait entendre. Ce sont les Bavarois qui, à la faveur de la brume, ont passé le pont du chemin de fer et qui cherchent à s'emparer du village de Bazeilles. Le général Reboul [1] les attendait. La lutte commence, elle est acharnée de part et d'autre : mais l'artillerie ennemie établie sur les hauteurs de la Marfée et de Wadelincourt prête aux Bavarois un appui considérable. Elle n'ose pas tirer sur Bazeilles, de crainte de frapper Allemands aussi bien que Français, au milieu d'une mêlée qui a pour théâtre les rues, les enclos et les maisons; mais elle distingue nettement les réserves du 12e corps, et c'est là que ses coups portent.

Le IVe corps, qui a quitté Rémilly, s'avance également au secours des Ier et IIe bavarois. Pendant cette attaque sur Bazeilles, le XIIe corps (Saxon) arrivait en face des positions de la Moncelle et de Daigny, et le corps de la garde prussienne, poursuivant sa marche par Francheval et Villers-Cernay, se dirigeait sur Givonne. Le soleil commençait à percer la brume et à laisser apercevoir

[1] Le commandement supérieur des troupes dans Bazeilles et autour de Bazeilles lui avait été confié par le général marquis de Vassoignes, chargé lui-même, dans la journée du 31 août, par le commandant en chef du 12e corps, « de la direction de la défense du village ».

les différents mouvements des colonnes ennemies. Vers sept heures, les Saxons débouchaient du Bois-Chevalier et abordaient la brigade de la division Lartigue, du 1er corps, placée en avant de Daigny, face à ce bois. D'abord repoussés, les Saxons revinrent en forces; et après deux heures de combat, ils parvinrent à s'établir dans une forte position.

Presque à la même heure (sept heures et demie), le 7e corps en venait aux mains, du côté de Saint-Menges, avec le XIe corps prussien. Celui-ci s'était mis en marche, de grand matin, par la route de Vrigne-aux-Bois, tandis que la division wurtembergeoise s'avançait derrière lui jusqu'à Vivier, où elle s'arrêtait provisoirement. Elle quittera ce point pour retourner à Donchery vers dix heures et demie, c'est-à-dire quand il sera avéré pour l'ennemi que la route de Mézières est libre.

A sept heures et demie, le XIe corps contournait la boucle que forme la Meuse à la hauteur de Saint-Menges et il ouvrait son feu contre notre 2e division (Liébert), établie à la gauche de notre ligne de bataille.

Ainsi donc, à sept heures et demie du matin, le combat était engagé de toutes parts autour de Sedan, excepté devant Fleigneux, Illy et Givonne.

Le général Douay venait à peine de donner ses

dernières instructions au général l'Abadie qui lui avait amené l'unique brigade de sa division [1], que le canon l'avertit de l'attaque dirigée contre la division Liébert.

Nous avons déjà signalé les deux points faibles qui se trouvaient sur le front de nos positions : l'un en avant de notre droite, le Calvaire d'Illy; l'autre sur notre gauche, le mamelon boisé qui couronne le mouvement de terrain situé entre Floing et Saint-Menges. Ni l'un ni l'autre de ces points n'avait pu être occupé par nos troupes, vu la réduction de leur effectif. Cependant, deux bataillons de la division Liébert (2e) avaient bivouaqué sur cette dernière position pendant la nuit du 31 au 1er. Mais le 1er au matin, le général Douay, jugeant ces bataillons trop éloignés du corps principal (quinze cents mètres environ), les fit replier, contrairement à l'avis du général Liébert. En attachant une grande importance à l'occupation de ce mamelon, le commandant de la 2e division croyait que l'ennemi passerait au gué situé près du village d'Iges. Or, il en fut autrement. Ainsi que le constate le rapport allemand, l'armée du prince royal de Prusse passa la Meuse à Donchery et se dirigea directement sur Saint-

[1] La 1re brigade (Lapasset) de la division l'Abadie, occupant Sarreguemines au commencement de la retraite du 5e corps sur Châlons, ne put rallier celui-ci, et se retira sous Metz.

Menges par Briancourt et Vrigne-aux-Bois. On doit donc supposer que si les deux bataillons de la 2e division étaient restés sur le mamelon, ils en auraient été balayés par l'artillerie du XIe corps prussien qui se déployait près de Saint-Menges, hors de la portée de leurs fusils. Un peu plus tard, ils eussent été pris à revers et d'écharpe par les batteries de la presqu'île d'Iges. — Pour conserver ce mamelon, il aurait fallu porter toute la ligne de bataille de Saint-Menges à Illy, et le commandant du 7e corps n'avait pas qualité pour cela. Cependant, perdue pour nous, cette position ne pouvait manquer d'être utilisée par les Prussiens. Ils s'y établirent en effet, et engagèrent contre la batterie de mitrailleuses et une batterie de 4 [1] de la division Liébert (2e) un feu des plus vifs.

Entre sept et huit heures, le général Douay reçoit du général Ducrot un billet écrit au crayon, qui lui apprend que le maréchal Mac-Mahon, blessé dès le matin du côté de Bazeilles, a désigné le commandant du 1er corps pour lui succéder.

Devenu commandant en chef, le général Ducrot revient à son plan de la veille, qui est de concentrer l'armée sur le plateau d'Illy et de ten-

[1] La seconde batterie de 4 de la 2e division avait pris, la veille, une fausse direction. — Elle ne parut pas de la journée.

ter une retraite sur Mézières. Il envoie aussitôt communiquer ses ordres au général Lebrun; et, vers neuf heures, il se porte rapidement au 12ᵉ corps, pour s'assurer que le mouvement est commencé.

Le commandant du 12ᵉ corps lui fait remarquer la ferme attitude de ses troupes; il lui exprime ses craintes sur l'effet démoralisant que l'ordre de retraite peut produire sur elles, dans de pareilles circonstances, et il attire son attention sur les difficultés que son artillerie ne peut manquer de rencontrer, dans sa marche à travers le bois de la Garenne. — Mais le général Ducrot insiste sur les périls auxquels nous expose le mouvement tournant des armées allemandes, sur l'importance du plateau d'Illy, — que le général Douay a déjà signalée, la veille, à l'attention du maréchal, — et il finit par donner, au commandant du 12ᵉ corps, l'ordre de commencer sa retraite.

Le général Lebrun obéit. Il vient à peine de dessiner son mouvement de retraite en échelons, par brigade; le général Ducrot, de donner ses ordres au 1ᵉʳ corps; les divisions Pellé et l'Hériller, non encore engagées, de se mettre en marche, quand un billet du général de Wimpffen fait connaître au général Ducrot que le commandant du 5ᵉ corps prend le commandement de

l'armée, en vertu d'une lettre de service du Ministre de la guerre. Dans ce même billet, il exprime « la pensée qu'il ne doit pas être question en ce moment de mouvement de retraite,... et il donne l'ordre au général Ducrot de soutenir vigoureusement Lebrun tout en surveillant la ligne qu'il était chargé de garder[1] ». En même temps, le commandant du 7e corps apprenait que l'armée changeait de commandant en chef, par un billet signé « de Wimpffen », et le commandant du 12e corps recevait l'ordre de ne pas exécuter le plan du général Ducrot, et de reporter ses divisions en avant, sur leurs premières positions.

Il n'était que dix heures, et l'armée française avait déjà passé par trois commandements diffé-

[1] *La Journée de Sedan,* par le général DUCROT.

« *Le général de Wimpffen au général Ducrot.*

» L'ennemi est en retraite sur notre droite. J'envoie à Lebrun » la division Grandchamp. Je pense qu'il ne doit pas être ques- » tion, en ce moment, de mouvement de retraite.

» J'ai une lettre de commandement de l'armée du Ministre » de la guerre; mais nous en parlerons après la bataille. Vous » êtes plus près de l'ennemi que moi; usez de toute votre » énergie et de tout votre savoir pour remporter la victoire sur » un ennemi dans des conditions désavantageuses. En consé- » quence, soutenez vigoureusement Lebrun, tout en surveillant » la ligne que vous étiez chargé de garder. »

rents! — Autant de chefs, autant de plans. Le matin, elle combattait sur ses positions, autour de Sedan; — à neuf heures, elle recevait l'ordre de se concentrer sur le plateau d'Illy, pour tenter de se faire jour du côté du nord; — à dix heures, un contre-ordre la ramenait sur ses premières positions. — Enfin, bientôt elle sera de nouveau appelée vers le sud-est, cette fois pour tenter une trouée sur Montmédy!

Quelle est l'armée dont le moral eût pu résister à de pareilles fluctuations?

Cependant, la lutte grandissait de toutes parts, en même temps que le péril de notre situation augmentait. Les Allemands allant droit au but, commençaient à nous enserrer dans un cercle de fer et de feu qui ne devait pas tarder à se fermer et à nous écraser!

Pendant que ces événements se passaient au sud et à l'est, c'est-à-dire au 12e et au 1er corps, la position du 7e devenait des plus difficiles: le XIe corps prussien s'était solidement établi sur la position de Saint-Menges, et le Ve, marchant derrière lui, précédé par sa réserve d'artillerie, était venu se déployer sur le plateau de Fleigneux, à côté du XIe, et avait aussitôt ouvert son feu. En même temps, deux batteries de la division Bothmer (IIe Bavarois) et l'artillerie de réserve de ce corps avaient pénétré dans la pres-

qu'île d'Iges, qu'on n'était pas parvenu à inonder, et nous avaient pris d'écharpe.

Ainsi, nous nous trouvions en butte aux feux directs et aux feux de flanc d'une artillerie bien supérieure à la nôtre par le nombre, le calibre, la portée, et par la rapidité du tir!

Tout nous était contraire; jusqu'à nos projectiles (à fusées) qui, pour la plupart, éclataient en l'air avant d'atteindre le but, tandis que les obus prussiens (percutants), tirés avec une justesse extrême, n'éclataient qu'en rencontrant l'obstacle. Nos artilleurs combattaient cependant avec une énergie et une abnégation au-dessus de tout éloge et de toute admiration, et le général Liébert maintenait sa division ferme, sous cette pluie de fer.

Il était onze heures environ; le général Douay suivait, avec anxiété, les péripéties d'une lutte qu'il voyait devenir à chaque instant plus intense, quand parut le général de Wimpffen. Le nouveau commandant en chef s'enquit de notre situation. Notre général lui répondit que ses troupes tenaient bon, mais qu'il ne pouvait prévoir ce qui allait arriver, car les forces ennemies devenaient de plus en plus considérables devant nous, et leur artillerie nous faisait grand mal. Le général ajouta que, « malgré notre infériorité (notre 1re division » ne comptait plus que 4,500 hommes), il espé» rait pouvoir tenir, mais à la condition que le

» Calvaire d'Illy restât en notre possession [1]. » Le commandant en chef parcourut le champ de bataille du 7e corps, se convainquit de l'extrême importance du Calvaire d'Illy, et dit à notre général : « Je veillerai à ce que le 1er corps s'y porte » en forces; il y aura tout à l'heure, sur le pla- » teau, plus de monde qu'il n'en faudra. Allons, » bon courage; il nous faut une victoire. » Puis il s'éloigna dans la direction du 12e corps.

De ce côté, la division Lacretelle avait eu fort à faire pour se maintenir en face de la Moncelle, pendant que, sur l'ordre du général Ducrot, les divisions Vassoignes et Grandchamp avaient commencé leur retraite, et qu'après le contre-ordre du général de Wimpffen, elles étaient revenues sur leurs premières positions. Ce mouvement d'oscillation avait été fatal au 12e corps; les Bavarois avaient aussitôt accentué leur attaque, et après une lutte acharnée dans les rues, les jardins, les maisons, ils avaient enlevé, vers onze heures, le village de Bazeilles. Au moment où le général de Wimpffen arriva, le Ier, le IIe Bavarois et le IVe corps s'avançaient en masses profondes contre la ligne du général Lebrun. Le général en chef trouva critique la position du 12e corps. Ne voulant pas demander de troupes au général

[1] Rapport du général Douay sur la journée du 1er septembre.

Ducrot qu'il venait de rencontrer en quittant le 7ᵉ corps, au sud du bois de la Garenne, et auquel il avait donné l'ordre de porter le plus de monde possible au Calvaire d'Illy, pour défendre cette position contre les attaques dont nous menaçait le mouvement tournant de la garde prussienne, il écrivit au général Douay :

« Midi.

» La gauche du 12ᵉ corps est fort engagée.
» Portez-y toutes les troupes de renfort dont vous
» pourrez disposer.

» DE WIMPFFEN. »

Le général Douay venait de s'assurer, en inspectant son champ de bataille, que des troupes (du 1ᵉʳ corps, puisqu'on y distinguait des tirailleurs ou des zouaves) étaient établies sur le Calvaire d'Illy. Pensant que c'étaient là les troupes que le commandant en chef avait promis d'y faire porter, et se sentant couvert de ce côté, il n'hésita pas à envoyer au général Lebrun le général de l'Abadie, auquel il adjoignit la brigade Bittars des Portes. Puis, comme les demandes de renfort continuaient à arriver de ce côté, il envoya bientôt après, dans la même direction, le général Dumont avec sa

dernière brigade[1]. La division Conseil, placée en seconde ligne, le remplaça sur ses positions. Le commandant du 7ᵉ corps « se privait de toutes » les forces dont il pouvait disposer (bien que le » combat continuât avec violence sur le front de » ses positions), à cause de l'importance capitale » qu'il y avait, pour toute l'armée, à rester en » possession du bois de la Garenne et du plateau » d'Illy[2]. »

Cependant, nous touchions à la phase critique. En effet, le temps de se porter au galop jusqu'à la hauteur de la division Liébert, de s'assurer qu'elle continuait à occuper ses positions, de revenir de la gauche à la droite, le Calvaire d'Illy était abandonné!

Il est midi et demi. Ce plateau est la clef de notre position; s'il tombe au pouvoir de l'ennemi, nous sommes tournés, coupés de Sedan, car derrière nous le terrain est sillonné de ravins et de murs de clôture. Il faut donc, à tout prix, le réoccuper et le défendre avec énergie. Le général Douay se porte rapidement, dans la direction du Calvaire; il veut se rendre un compte exact de la situation. Pendant qu'il reconnaît le terrain, un grand mouvement se produit à sa droite: c'est la division Dumont qui revient en pleine désor-

[1] Rapport du général Douay.
[2] *Idem.*

ganisation; et sur ses pas, des fractions du 1er corps et plusieurs escadrons de cavalerie se précipitent en désordre!

Voici ce qui s'était passé à la droite des positions françaises. A dix heures du matin, pour obéir aux ordres du général de Wimpffen, le général Ducrot avait prescrit à ses divisions de reprendre les positions qu'il venait de leur faire quitter. De ce côté, comme à Bazeilles, l'ennemi avait profité du mouvement de retraite des troupes du 1er corps, puis de la confusion que le contre-ordre avait jetée parmi elles, pour gagner du terrain et resserrer encore le cercle qu'il traçait autour de nous. A dix heures, le XIIe corps saxon avait fini par écraser la brigade de la division Lartigue, qui, depuis le matin, résistait héroïquement à son attaque, en avant de Daigny, et s'était emparé de Daigny, puis de Haybes. Dès lors, la garde prussienne avait pu continuer son mouvement tournant par Givonne et Illy. Vers midi, conformément à un ordre nouveau du général en chef, que la situation de ses troupes du côté d'Illy préoccupait, le général Ducrot avait « donné l'ordre au général Forgeot d'amener sur le plateau faisant face à Fleigneux et à » Floing tout ce qui restait d'artillerie disponible, » et il avait commandé au colonel Robert (son chef » d'état-major) de faire remonter vers la crête les

» divisions Pellé et l'Hériller [1] » et de sa personne il s'était dirigé, avec la division de cavalerie Margueritte, vers la gauche, entre Illy et Floing.

Ce nouveau mouvement vers le nord, des troupes du 1er corps, avait été le signal d'un redoublement de feux de la part de l'ennemi. Le XIIe corps prussien avait couvert de ses pièces les hauteurs de Daigny, et la garde, maîtresse du plateau de Givonne, venait d'engager toute son artillerie sous la protection d'une partie de son infanterie, tandis que l'autre partie, précédée de sa cavalerie, avait poursuivi sa marche pour aller donner la main à la gauche du Ve corps (troisième armée allemande). L'artillerie de ce dernier corps, appuyée par une batterie de réserve, faisait rage depuis un moment contre le Calvaire d'Illy et en préparait l'attaque. Le feu des Allemands embrasait à cette heure, midi et demi, tout l'horizon des 7e et 1er corps.

Les troupes du 1er corps, assaillies par une grêle de projectiles, avaient évacué le Calvaire d'Illy. La division Dumont, arrêtée par la mitraille vomie des hauteurs de Daigny et de Givonne, au sortir du bois de la Garenne, y avait été rejetée pêle-mêle avec les troupes du général Ducrot, prises en flagrant délit de contre-marche.

Tels sont les événements qui avaient amené la

[1] *La Journée de Sedan*, par le général Ducrot.

situation en présence de laquelle nous nous trouvions, et qui nous mettait face à face de ce tourbillon d'hommes, dont la confusion se trouvait encore augmentée par l'irruption de régiments de cavalerie, cherchant, en vain, un abri contre les projectiles.

Arrêter ces masses en désordre, les rallier autour de lui, donner l'ordre à la cavalerie d'évacuer le terrain, envoyer chercher deux batteries de sa réserve, former une colonne avec ces soldats de tous corps et de toutes armes, se mettre à sa tête, l'enlever et la porter sur le Calvaire d'Illy, voilà ce que fit le général Douay. Ce n'était pas tout d'y arriver, il fallait y rester sous une grêle d'obus! Pendant quelque temps nos hommes tiennent bon; ils luttent visiblement contre l'effet produit par l'artillerie ennemie, qui bat le plateau de face, de flanc et à revers. Mais la position est dure à tenir : peu à peu l'émotion gagne notre infanterie;... tout à coup sa confiance s'évanouit;... la panique éclate!... Impossible d'arrêter les fuyards! Toutefois, on peut espérer de les rallier; et c'est vers ce but que, au milieu d'un effroyable désordre, tendent tous les efforts du commandement. Il faut absolument, et sans tarder, réoccuper la position d'Illy; notre salut en dépend. Aussi les généraux Renson, Doutrelaine, Liégeard et Dumont,

le commandant Chandezon du 72e de ligne, l'état-major du 7e corps se multiplient autour du général Douay. Celui-ci parcourt les groupes, fait appel à l'honneur du drapeau, au souvenir de la patrie, finit par reformer une colonne de deux à trois bataillons, la fait appuyer par la brigade de la division l'Abadie (5e corps), et entraîne de nouveau ces troupes vers Illy. Mais que de précautions pour ne pas perdre le fruit de notre labeur, pour donner un peu de confiance et de calme à nos hommes! Après les avoir guidés de manière à les dérober à la vue de l'ennemi, nous arrivons à une haie épaisse qui borde l'extrémité du mouvement de terrain conduisant au Calvaire d'Illy; nous la longeons jusqu'au bout, puis, tournant brusquement à droite, nous gravissons le plateau. Nous voilà de nouveau sur la crête! Le général Douay confie au général Doutrelaine le soin de tenir la position. Cet officier général domine de la tête la plupart de nos soldats; il se place à droite de la ligne, et, debout au milieu de la mitraille, il sert de jalonneur par sa taille, d'exemple par son admirable sang-froid. Les fantassins, couchés le long et en arrière de la crête, attendent fiévreusement l'arrivée de notre artillerie. La voici qui débouche au galop. Nos artilleurs sont superbes d'animation; on dirait, à les voir passer, qu'ils vont à une revue. S'arrêter sur

une position dominante, située en arrière et à gauche de la ligne occupée par notre infanterie, mettre en batterie, charger et faire feu; recharger et tirer de nouveau, c'est là pour nos servants l'affaire de quelques instants. Ils rechargent encore,... mais c'est le dernier effort! Non moins prompt à suivre nos mouvements, à deviner nos intentions, à profiter de notre infériorité, l'ennemi a fait converger son feu sur l'espace restreint que nos pièces occupent, et il le laboure en un moment de ses projectiles.

Les pièces mises en batterie sont démontées, nos servants tués ou blessés, nos caissons broyés [1]. Ce qui reste de ce matériel est ramené à grand'-peine, et le général Douay, jugeant inutile de sacrifier, sans profit, celles de nos pièces qui ne sont pas entrées en ligne, leur fait faire demi-tour. L'infanterie n'avait pas bougé. Vou-

[1] « Un très-violent combat d'artillerie s'engage sur toute la ligne et continue avec plus ou moins d'intensité pendant trois heures, les Prussiens le soutenant avec sang-froid; les Français, inférieurs sous le double rapport du nombre et de la portée des pièces, faisant preuve d'une admirable abnégation et d'un complet mépris du danger..... » « Au moment où elles prenaient position, deux batteries du 7e corps furent couvertes d'une telle pluie de projectiles, qu'elles durent se retirer immédiatement, en laissant sur le terrain une partie de leur matériel et de leurs servants. » (*Campagne de* 1870-1871, par le colonel Borbstaedt.)

lant alors profiter de son attitude pour chercher quelque nouveau débouché à ses troupes par la partie Est du bois de la Garenne, le général s'y engage avec son chef d'état-major et deux officiers. Après d'inutiles recherches, il sort du bois, donne un nouveau coup d'œil au Calvaire d'Illy, et, prévoyant la perte imminente de cette position, il se dirige vers la divison Liébert pour assurer son salut. C'est là, à deux heures de l'après-midi, qu'un officier d'ordonnance du commandant en chef remet au général commandant le 7e corps le billet suivant, écrit à une heure :

1 heure après-midi.

« *Général de Wimpffen au général Douay.*

» Je me décide à percer l'ennemi pour aller à
» Carignan prendre la direction de Montmédy.
» Je vous charge de couvrir la retraite. Ralliez à
» vous les troupes qui sont dans le bois.

» DE WIMPFFEN. »

Au même moment, des directions d'Illy et de Givonne, se précipitent vers la place des masses éperdues, balayées avec furie par la mitraille ennemie. C'est la déroute! Rien ne saurait plus

l'arrêter, mais tout l'excuse; oui, tout, car on ne peut demander, à des soldats, de demeurer pendant plusieurs heures immobiles et calmes sous le feu écrasant d'un adversaire invisible.

Or, nos malheureuses troupes subissaient, depuis le matin, le feu convergent de plus de cinq cents pièces à tir rapide et précis.

A deux heures, le Calvaire d'Illy est perdu *sans retour;* le flot de la déroute roule vers les fossés de Sedan, où vont s'engloutir les débris de notre pauvre armée; — il entraîne avec lui des fractions de tous corps et de toutes armes; — les obus arrivent de tous les points de l'horizon et prennent ces masses affolées de face, de flanc et à revers; — aux cris d'épouvante se mêlent les gémissements des blessés; — à notre droite, une ambulance prend feu et s'écroule sous les obus; — tout autour de nous, les caissons d'artillerie sautent [1] et augmentent par leurs éclats le nombre des victimes; — de toutes parts on voit errer, isolés ou par pelotons, des chevaux sans cavaliers, épaves sanglantes de l'héroïque charge de cavalerie qui vient d'être exécutée du côté de Floing!

Le soleil était dans toute sa puissance. Jamais lumière plus éclatante n'éclaira pour les uns plus

[1] Pendant la journée du 1er septembre, quarante coffres d'artillerie ont sauté sur le champ de bataille du 7e corps.

de joie et d'orgueil, plus de douleurs et d'humiliations pour les autres! Nous assistions impuissants, le cœur gonflé de rage et de larmes, à notre désastre..... Que faire? que répondre aux officiers qui viennent demander des ordres? Quel poste leur assigner? Quel espoir leur laisser? — Il est vrai que notre excellente 2e division (Liébert), quoique débordée sur sa gauche, extrêmement réduite, accablée sous le nombre, défend encore son terrain pied à pied; mais elle ne se bat plus que pour sauver l'honneur. Elle a vu charger, en avant d'elle, la division du général Margueritte; ses régiments aller se briser sur les lignes ennemies, et fondre sous la mitraille et les feux bien dirigés de l'infanterie prussienne; elle a vu ces charges, — admirables [1] autant qu'inutiles, — se répéter sous la conduite du général marquis de Galliffet; elle a vu tomber le regrettable général Margueritte, 750 hommes, 79 officiers de cette belle division de cavalerie, et presque tous les servants de l'intrépide batterie Hartung! — Rien n'a arrêté l'ennemi; il s'avance de toutes parts, il achève de nous enlacer. Ce n'est pas avec les troupes épuisées de la division Liébert qu'on peut songer à arrêter cette avalanche d'hommes et de bronze qui nous refoule vers la

[1] « Oh! les braves gens! » se serait écrié le roi Guillaume, qui, des hauteurs de Frénois, assistait à ce spectacle.

place, ni à couvrir la retraite du général de Wimpffen. Le général Douay répond donc au commandant en chef que, réduit à trois brigades, sans artillerie et sans munitions, tout ce qu'il peut faire est de se retirer du champ de bataille sans trop de désordre. Puis, se tournant vers le général Liébert, il lui donne l'ordre de se replier. — Il n'y a pas un moment à perdre. Tant que le Calvaire d'Illy, clef de notre position, est resté en notre pouvoir, la division Liébert a réussi, — non sans déployer une grande vigueur, — à se maintenir; elle n'avait du moins pas à craindre d'être tournée. Mais la perte du Calvaire changeait sa situation, et l'ennemi, maître de déboucher par le bois de la Garenne, pouvait lui couper toute retraite.

Le mouvement commença donc sans retard par les 37e et 89e de ligne, et la division se replia lentement sous la protection du 6e bataillon de chasseurs à pied, des 53e et 5e régiments. Vainement le commandant du 7e corps chercha-t-il, pendant ce temps, quelques positions sur lesquelles il pût prolonger la résistance; — elles étaient toutes aux mains de l'ennemi, qui nous dominait de toutes parts. Il dut se résigner à faire retirer la 2e division sous les murs de la place.

Il était trois heures; les IIIe et IVe armées alle-

mandes venaient d'opérer leur jonction à Illy [1]. Comme nous assistions au triste défilé des derniers défenseurs de cette partie du champ de bataille, une rumeur arriva jusqu'à nous. On avait, disait-on, arboré le drapeau blanc. Nous étions près des remparts, nous descendîmes dans les fossés, et là nous trouvâmes le commandant du 1er corps et plusieurs officiers généraux.

« Nous ne pouvons cependant pas nous laisser » prendre ainsi! — s'écria le général Ducrot. — « Pour ma part, — lui répondit le général Douay, » — je ne vois absolument rien à faire, à moins » d'aller nous battre en tirailleurs. Si vous avez » à me proposer quelque chose de mieux, je suis » prêt à vous suivre. »

Alors, l'un des généraux présents demanda qu'on se rendît auprès de l'Empereur. Cet avis fut accepté, et on se dirigea vers la poterne du bastion.

Les fossés de la place, la ville elle-même étaient bondés de troupes, de canons, d'affûts brisés, de matériel de toute sorte, au milieu desquels nous eûmes toutes les peines imaginables à nous frayer un passage. Après beaucoup de difficultés et de temps, nous arrivâmes à la sous-préfecture. L'Empereur s'y trouvait depuis onze heures et demie du matin. Après être resté

[1] D'après le Rapport allemand.

pendant cinq heures sur le champ de bataille[1], « au plus fort de l'action », il était rentré dans Sedan pour voir le maréchal blessé. Lorsque, ensuite, il avait voulu en ressortir, il en avait été empêché par l'encombrement indescriptible des rues de Sedan.

Là, nous apprîmes que, vers une heure et demie, le général de Wimpffen avait vainement tenté de « jeter les Bavarois à la Meuse », ainsi qu'il en avait exprimé[2] l'intention à l'Empereur

[1] « Le terrain occupé par l'Empereur et son état-major était labouré, à » chaque instant, par des obus venant de toutes les directions. Des troupes » se concentraient déjà dans les ravins qui entourent la ville, et les che- » mins qui y aboutissent étaient encombrés de voitures de train et d'artil- » lerie, de régiments de cavalerie : tout ce monde espérait se placer en » dehors des atteintes du feu, et au contraire, le plus grand nombre tombait sous ses ravages.

» ..... Pendant cinq heures, l'Empereur s'était trouvé au plus fort de » l'action sous le feu croisé de la mitraille; les projectiles éclataient autour » de sa personne et de son état-major; le général Courson et le capitaine » de Trecesson avaient été gravement blessés près de lui. En se retirant, » les troupes d'infanterie l'obligèrent à rétrograder, et il se trouva pour » ainsi dire acculé aux murs de la place. Lorsqu'à onze heures et demie il » les franchit, il y avait déjà plus de 30,000 hommes entassés dans les rues, » pêle-mêle, sans ordre; les obus tombaient au milieu d'eux comme sur le » champ de bataille, et y faisaient les mêmes ravages. Sur le pont, un obus » éclata à deux pas de l'Empereur et tua deux chevaux à côté de lui; il » est extraordinaire qu'il n'ait pas été tué là! » (Lettre de M. le général Pajol sur la bataille et la capitulation de Sedan.)

Le général Pajol, aide de camp de l'Empereur, était de jour auprès de Sa Majesté pendant la journée du 1er septembre.

[2] « Nous allons d'abord nous occuper de jeter les Bavarois à » la Meuse, puis, avec toutes nos troupes, nous ferons face à notre » nouvel ennemi. » (*Sedan*, par le général DE WIMPFFEN.)

tenté de « jeter les Bavarois à la Meuse », ainsi qu'il en avait exprimé [1] l'intention à l'Empereur deux heures auparavant, sur le champ de bataille, et qu'il avait, depuis, échoué dans son plan de gagner Carignan et Montmédy; qu'au moment d'effectuer son mouvement, il avait adressé une lettre à l'Empereur pour l'inviter [2] « à venir se mettre au milieu de ses troupes »; que l'Empereur, jugeant « la trouée du général en chef sur Carignan impraticable », n'avait pas répondu à son appel; que, vers deux heures et demie, les Bavarois, appuyés par le IV[e] corps et une formidable artillerie, s'étaient avancés jusqu'à Balan; que le général Lebrun continuait à défendre énergiquement ce village avec les troupes dont il pouvait encore disposer, en dépit des ravages faits dans leurs rangs par le feu ennemi, et des fatigues d'une lutte supportée pendant près de onze heures consécutives; que le drapeau parlementaire avait été effectivement hissé, puis abattu par ordre du général Faure, chef d'état-major général.

[1] « Nous allons d'abord nous occuper de jeter les Bavarois à » la Meuse, puis, avec toutes nos troupes, nous ferons face à » notre nouvel ennemi. » (*Sedan,* par le général de Wimpffen.)

[2] Le général de Wimpffen écrivait à l'Empereur : « Je me dé- » cide à forcer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun » et le général Ducrot, plutôt que d'être prisonnier dans la » place de Sedan. Que Votre Majesté vienne se mettre au » milieu de ses troupes; elles tiendront à honneur de lui » ouvrir un passage. — Une heure et quart, 1[er] septembre. »

Introduit auprès de l'Empereur, le général Douay lui rendit compte de la situation[1]. Pendant l'entretien, on vint annoncer à Sa Majesté que le bruit courait de l'arrivée du maréchal Bazaine; et, comme, suivant un vieil adage : « on croit aisément ce que l'on désire », il ne manqua pas d'officiers, de généraux même, pour ajouter foi à ce bruit. « Le feu de l'ennemi a cessé, « disait-on, il y a évidemment là quelque chose « d'insolite. » Pour nous qui revenions du champ de bataille, ce silence n'était que trop éloquent : l'ennemi avait cessé son feu parce qu'il n'avait plus personne devant lui et qu'il se portait en avant pour envelopper la place de plus près. Le général Douay exprima cette opinion à l'Empereur, puis il le quitta pour s'assurer, de nouveau, de l'exactitude de ce qu'il avançait.

Nous sortîmes de la place entre trois heures et demie et quatre heures, nous remontâmes à cheval et nous prîmes la direction du bois de la Garenne. Mais nous n'avions pas fait trois cents mètres que nous aperçûmes les tirailleurs prus-

[1] « Je sais le désastre, dit l'Empereur; je rends justice à l'armée, elle s'est sacrifiée, et c'est à mon tour à m'immoler. Je suis résolu à demander un armistice. »

(Déposition du général Félix Douay, devant la cour d'assises de la Seine, dans le procès de P. de Cassagnac. 12, 13, 15 février 1875.)

siens sur notre droite, à une demi-portée de fusil de nous. Le doute n'était plus permis; nous revînmes à Sedan.

Pendant cette reconnaissance du général Douay, Sa Majesté avait reçu les autres chefs de corps : le général Ducrot et le général Lebrun. Après les avoir consultés sur l'état des choses et s'être convaincu que toute résistance était désormais impossible, l'Empereur avait chargé le général Lebrun « d'aller trouver le général de Wimpffen et » de lui conseiller, puisque la lutte était désor- » mais inutile, de demander un armistice[1]. »

Parti pour remplir sa mission, le commandant du 12e corps rencontra, vers cinq heures, au centre du village de Balan, le général de Wimpffen, qui lui proposa de reprendre l'offensive. En voyant autour de lui 2 ou 3,000 hommes au plus, le général Lebrun exprima au commandant en chef l'opinion « qu'il sacrifierait ce monde sans résultat utile ». Néanmoins, il se tint prêt à marcher. Ils marchèrent, en effet, entraînant sur leurs pas une partie des soldats qui les entouraient et quelques bataillons de la division Liébert (7e corps) que ce général était parvenu à amener jusque-là. Mais à peine arrivé à la sortie du village de Balan, d'où la division bavaroise (Walther)

[1] Lettre de M. le général Pajol sur la bataille et la capitulation de Sedan.

fut repoussée, le général en chef ne se voyant plus suivi, reconnut que sa tentative était vaine, donna l'ordre au général Lebrun d'effectuer la retraite, et rentra dans Sedan.

Pendant qu'on tentait cet effort au sud, presque à la même heure, à l'ouest, le 2ᵉ escadron du 1ᵉʳ régiment de cuirassiers (division Bonnemain) s'illustrait par un brillant fait d'armes.

Vers deux heures et demie de l'après-midi, alors que la division Bonnemain, tenue jusque-là en réserve, manœuvrait pour se rapprocher de Sedan, le 2ᵉ escadron s'était trouvé brusquement séparé d'elle par des masses de troupes refoulées en ce moment vers la place. Le commandant d'Alincourt s'était mis à sa tête et l'avait dirigé jusqu'à la porte dite de Mézières. Trouvant cette porte fermée et après avoir attendu vainement qu'on l'ouvrît, le commandant proposa à ceux qui l'entouraient de tenter de se faire jour à travers l'ennemi. L'escadron en entier répondit à son appel, et quelques volontaires tinrent à honneur de se joindre aux cuirassiers.

Alors le commandant forma sa petite troupe en colonne par quatre, les officiers en tête, et s'avança, au pas, vers le faubourg de Cazal, dans l'ordre suivant :

Au premier rang, le commandant D'ALINCOURT,

et à côté de lui, M. La Fuente, lieutenant d'état-major.

Venaient ensuite par rang de quatre :

MM.	Haas, capitaine commandant.	1er régiment de cuirassiers, 2e escadron.
	Blanc, capitaine en second.	
	Thériboût, lieutenant en premier.	
	De la Lande, capitaine d'état-major.	
	Garnier, lieutenant en second.	
	De Montenon, sous-lieutenant.	
	Anyac, sous-lieutenant.	
	Seligman-Luy, sous-intendant militaire.	
MM.	Fuchey, capitaine.	3e régiment de cuirassiers.
	Diehl, sous-lieutenant.	

Voilà nos cavaliers dans le faubourg de Cazal; — ils prennent le galop; — bientôt ils s'élancent à la charge : ils ont aperçu les Prussiens. Les premiers qu'ils rencontrent sont surpris, sabrés, foulés aux pieds des chevaux; mais l'alarme est déjà donnée, déjà sur le chemin des cuirassiers les obstacles se dressent, et l'effort héroïque de la petite colonne française va se briser contre

des voitures placées en travers de la rue. L'ennemi, qui se tient derrière et qui occupe les maisons, concentre un feu des plus meurtriers sur cet amoncellement d'hommes et de chevaux. —

Il y a là un moment de lutte suprême; puis la lutte cesse : près des trois quarts des hommes étaient tués!

Parmi les officiers, deux avaient été frappés mortellement : le capitaine Mangon de la Laude et le lieutenant Thériboût; — trois avaient été blessés grièvement : le commandant d'Alincourt, les capitaines Haas et Strohl; — le lieutenant La Fuente, qui avait eu trois chevaux tués sous lui dans cette action, eut le genou démis. Ainsi, la tentative sur Balan et la charge d'Alincourt, tels sont les derniers épisodes de la journée du 1er septembre 1870, vouée à une si triste immortalité.

A cinq heures, la lutte est terminée; l'agonie commence. Exténués par une résistance de douze heures, décimés et affolés par les affreux ravages de l'artillerie allemande, les débris des 70,000 hommes de l'armée française qui ont pris part à la bataille se trouvent acculés aux murs de Sedan. Point de secours à attendre du dehors; aucune protection à espérer d'une place forte sans munitions, sans approvisionnements, ayant des vivres pour un jour seulement, et qui, domi-

née[1] de toutes parts. est elle-même à la merci du vainqueur.

Depuis un moment, en effet, Sedan est devenu le point de mire de l'artillerie ennemie; ses obus s'abattent, sans relâche, sur cette malheureuse place, éclatent au milieu des troupes amoncelées dans les fossés, portent la terreur et la mort dans les rues et les maisons de la ville, et mettent le feu sur plusieurs points

Ne voyant pas revenir le général Lebrun, d'autre part le nombre des blessés augmentant à chaque minute, l'Empereur se décide à arrêter l'effusion du sang; il fait hisser le drapeau parlementaire sur la citadelle, et envoie un de ses aides de camp au roi de Prusse. Le feu cesse. L'Empereur croyant sans doute rendre meilleure la situation de l'armée, moindres les exigences de la Prusse, en livrant sa personne, écrit au roi Guillaume[2]:

« MONSIEUR MON FRÈRE,

» N'ayant pas pu mourir au milieu de mes

[1] La construction de la place de Sedan remonte au temps de Vauban, alors que la portée *maxima* de l'artillerie ne dépassait pas sept cents mètres.

[2] *Campagne de* 1870. *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan.*

» troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée » entre les mains de Votre Majesté.

» Je suis de Votre Majesté,

» Le bon Frère,

» NAPOLÉON. »

Le Roi répondit :

« MONSIEUR MON FRÈRE,

» En regrettant les circonstances dans lesquelles » nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre » Majesté, et je la prie de vouloir bien nommer » un de vos officiers muni de vos pleins pouvoirs » pour traiter de la capitulation de l'armée qui » s'est si bravement battue sous vos ordres. De » mon côté, j'ai désigné le général de Moltke à » cet effet.

» Je suis, de Votre Majesté,

» Le bon Frère,

» GUILLAUME.

» Devant Sedan, le 1er septembre 1870. »

Or, quel officier charger de ces pleins pouvoirs? Le général de Wimpffen, rentré en ville vers six

heures, a envoyé sa démission [1]. Le général Ducrot s'est récusé en disant à Sa Majesté que le général de Wimpffen ayant eu l'honneur d'exercer le commandement pendant la bataille, devait le conserver pour négocier; et que, d'ailleurs, après le général de Wimpffen, le commandant du 7ᵉ corps était le plus ancien divisionnaire. L'Empereur manda près de lui le général Douay et le chargea de prendre des mesures promptes, — mesures devenues indispensables, — pour rétablir l'ordre dans l'armée. Le général se disposait à s'acquitter de la mission qu'il venait de recevoir, quand le général de Failly, le rencontrant au sortir de la sous-préfecture, lui fit observer qu'en acceptant de donner des ordres à l'armée, dans les conditions présentes, il se condamnait à mettre son nom au bas de l'acte de capitulation. — Le

1 « SIRE,

» Je n'oublierai jamais les marques de bienveillance que » vous m'avez accordées, et j'aurais été heureux, pour la » France et pour vous, d'avoir pu terminer la journée par un » glorieux succès. Je n'ai pu arriver à ce résultat, et je crois » bien faire en laissant à d'autres le soin de conduire nos armées.

» Je crois, en cette circonstance, devoir donner ma démis- » sion de commandant en chef et réclamer ma mise à la » retraite.

Je suis avec respect, Sire, votre très-dévoué serviteur,

» DE WIMPFFEN. »

général n'y avait pas songé, mais la perspective d'endosser la responsabilité d'une situation qu'il n'avait pas créée, le ramena auprès de l'Empereur. Il déclara à Sa Majesté n'avoir pas qualité pour exercer un commandement sur l'armée, du moment où le général de Wimpffen n'était ni tué ni blessé.

L'Empereur se voyant dans la nécessité de refuser la démission du général de Wimpffen, lui écrivit :

« GÉNÉRAL,

» Vous ne pouvez pas donner votre démission » lorsqu'il s'agit encore de sauver l'armée par » une honorable capitulation. Je n'accepte donc » pas votre démission. Vous avez fait votre devoir » toute la journée, faites-le encore. C'est un ser- » vice que vous rendrez au pays.

» Le Roi de Prusse a accepté l'armistice et j'at- » tends ses propositions.

» Croyez à mon amitié,

» NAPOLÉON. »

Le général s'inclina devant la volonté de l'Empereur; il arriva à la sous-préfecture vers huit heures, vit Sa Majesté, en reçut les pleins pou-

voirs [1] pour traiter avec l'ennemi des conditions de la capitulation, puis il se rendit au quartier général prussien, au château de Bellevue, près de Donchery.

Son entrevue avec le général de Moltke et le comte de Bismarck dura jusqu'à minuit. Vainement le général de Wimpffen se débattit contre l'inflexible résolution d'un ennemi qui connaissait aussi bien que nous l'état de l'armée française et de la place de Sedan; vainement aussi, le général Castelnau, faisant une communication de la part de l'Empereur, objecta-t-il que Sa Majesté ne s'était rendue au Roi que dans l'espoir d'obtenir, pour son armée, des conditions moins rigoureuses. « L'armée française tout entière sera prisonnière avec armes et bagages. » Telle demeura la volonté du vainqueur! Il accorda, pour réfléchir, jusqu'au lendemain matin neuf heures. Passé ce délai, le feu devait recommencer. La conférence terminée, le général de Wimpffen rentra à Sedan à une heure de la nuit.

Le 2 septembre, à sept heures du matin, un

[1] « L'Empereur Napoléon III ayant donné le commandement » en chef au général de Wimpffen, à cause de la blessure du » maréchal Mac-Mahon, qui l'empêchait de remplir son commandement, le général de Wimpffen a tous les pouvoirs pour » traiter des conditions à faire à l'armée, que le Roi reconnaît » avoir vaillamment combattu.

» NAPOLÉON. »

conseil de guerre, composé des commandants de corps et des généraux de division, fut réuni sous la présidence du général de Wimpffen, à l'effet de savoir si on pouvait ne pas capituler. Le conseil ayant déclaré, « qu'en présence » de l'impuissance matérielle de prolonger la lutte, » nous étions forcés d'accepter les conditions qui » nous étaient imposées, tout sursis pouvant nous » exposer à subir des conditions plus douloureuses » encore[1] », le général en chef repartit pour le château de Frénois, où le quartier général prussien était établi.

Il y arrivait entre dix heures et dix heures et demie, un peu avant l'Empereur.

Sa Majesté avait quitté Sedan à cinq heures du matin, dans l'espoir de voir le Roi de Prusse, et d'obtenir de lui des conditions plus favorables que celles accordées au général de Wimpffen. Mais, soit que le quartier du Roi, à Vendresse, fût un peu éloigné de la route, soit que le Roi et ses conseils eussent arrêté que l'entrevue des deux souverains aurait lieu seulement après la capitulation signée, l'Empereur arriva au château de Frénois, sans avoir encore vu le Roi, accompagné de M. le comte de Bismarck, qui s'était porté à sa rencontre.

A onze heures, c'est-à-dire peu d'instants après

[1] Procès-verbal de la séance du conseil de guerre tenu à Sedan le 2 septembre 1870.

l'arrivée de l'Empereur, le général de Wimpffen apposait son nom au bas du protocole, à côté de celui du général de Moltke.

Nous étions prisonniers.....

Pendant la journée de Sedan, le 7e corps a perdu 4,000 hommes, tués, blessés ou disparus. Cinq généraux ou chefs d'état-major ont été atteints· un mortellement :

Le colonel DE LINAGE [1], chef d'état-major de la 2e division [2].

Quatre grièvement :

Le général DUMONT;
Le général GUIOMAR;

[1] Le colonel comte de Linage, nommé colonel et chef d'état-major de la 2e division du 7e corps, au moment de la guerre, avait quitté Paris, pour rallier son poste, malgré un état de santé des plus inquiétants. Le sentiment du devoir qu'il avait au plus haut degré, lui donna la force de ne pas succomber aux fatigues morales et physiques de cette campagne. Le colonel de Linage a été mortellement frappé le 1er septembre dans la matinée; il expirait, le 4 septembre, à l'ambulance de Floing. Alphonse de Linages restera parmi ceux qui l'ont connu, comme un type de délicatesse et de bonté. Il a passé sa vie à faire le bien.

[2] Dans cette division, le chef d'escadrons d'état-major Parmentier, et le lieutenant-colonel Clauzet, commandant l'artillerie, sont également morts de leurs blessures.

Le général BITTARS DES PORTES;
Le colonel SUMPT, chef d'état-major de la 1re division.

Les pertes de l'armée du maréchal Mac-Mahon, pendant la bataille de Sedan, peuvent être évaluées à 14,000 hommes, tués, blessés ou disparus.

Le maréchal commandant en chef, et vingt généraux, ont payé de leur sang les valeureux efforts tentés pendant cette journée néfaste.

De son côté, l'ennemi avait eu près de 10,000 hommes tués, blessés ou disparus[1].

Ainsi, dans la journée du 1er septembre, 24,000 hommes, Allemands ou Français, étaient tombés sur le champ de bataille.

Cependant, ni cette hécatombe humaine, preuve trop éloquente de l'acharnement que la défense avait opposé à l'attaque; ni l'hommage rendu aux vaincus de Sedan par l'ennemi proclamant dans son rapport *la grande bravoure avec laquelle l'armée française s'était longtemps défendue*, ni, enfin, l'étendue du malheur qui frappait cette armée, ne purent contenir, en France, les sentiments qui firent explosion à la nouvelle du désastre de Sedan.

[1] Les pertes des Allemands à la bataille de Sedan furent les suivantes : tués, blessés ou disparus : 9,860 hommes. (*Campagne de* 1870-1871, par le colonel BORBSTAEDT.)

On accusa 70,000 hommes [1] qui avaient combattu contre 220,000, depuis l'aube jusqu'à la nuit, et qui avaient vu tomber 14,000 des leurs, « *d'avoir capitulé sans tenter même un effort.* »

[1] Une erreur très-généralement répandue, c'est de croire que les forces françaises présentes sur le champ de bataille de Sedan étaient de 100 ou 120,000 hommes. Nous empruntons au général de Wimpffen, qui a commandé en chef l'armée pendant la journée du 1er septembre, le passage suivant :

« Le rapport allemand commet de graves erreurs dans l'énon» ciation du nombre des prisonniers restés aux mains de nos » ennemis. Nous allons rectifier les erreurs commises à cet » égard :

» L'armée du maréchal Mac-Mahon s'élevait à Châlons à » environ 110,000 hommes. Pendant les marches ou les con» tre-marches de Reims à Sedan, plus de 6,000 restèrent en » arrière. La bataille de Beaumont lui coûta en tués, blessés, » prisonniers ou entrés en Belgique, près de 25,000 hommes, » dont une division de cavalerie et des portions de corps non » campées dans les lignes de Sedan.

» 3,000 hommes environ, d'après le rapport prussien, 6,000, » d'après d'autres renseignements, ne prirent point part à la » bataille et parvinrent à s'échapper soit en prenant la direc» tion de la Belgique, soit en se rendant à Paris. Total en » moins sur le champ de bataille de Sedan, une trentaine de » mille hommes.

» Il reste à ajouter à ce détail les non-valeurs, ordonnances, » employés de toute sorte, malades, restés dans Sedan, chiffre » que l'on peut porter sans exagération à une dizaine de mille » hommes. On voit donc que nous ne pûmes mettre en ligne » sur ce champ de bataille défectueux plus de 70,000 combat» tants réels, qui eurent près de 20,000 hommes, dont 20 géné» raux, mis hors de combat avant de cesser la lutte. »

Cette injustice avait sa source naturelle dans la douleur même que chacun ressentait du malheur commun, et elle put se donner carrière, car ceux qui auraient eu le droit de protester, — étaient ou morts ou prisonniers.

Quelques milliers d'hommes de l'armée de Sedan avaient eu le bonheur, — il est vrai, — d'échapper à la capitulation et de revenir sur Paris, mais ceux-là n'avaient pas autorité pour défendre leurs camarades, n'ayant pas pris part à la bataille. Les uns s'étaient trouvés séparés de leur corps à la suite du combat de Beaumont et du passage de la Meuse; et, croyant que l'armée battait en retraite sur Mézières, ils avaient continué à marcher dans cette direction; les autres, envoyés en reconnaissance le matin du 1er septembre vers la frontière belge (route de la Chapelle), s'étaient trouvés coupés du champ de bataille, et avaient dû prendre également la direction de l'ouest en longeant la frontière. Mais,

[1] Une compagnie de zouaves qui, au début de la bataille, — c'est-à-dire avant que les armées ennemies se fussent refermées sur nous, — s'était trop écartée de son bataillon, se trouva tout à coup face à face avec l'avant-garde d'une division allemande. Après un chaud combat elle parvint à gagner la frontière belge.

Mais les frères Déroulède, Paul, le célèbre auteur des *Chants du soldat* et de l'*Hetman*, et Louis, qui servaient tous

parce que des régiments de l'armée de Sedan ont passé pendant la matinée du 1er septembre par l'ouverture que les IIIe et IVe armées allemandes, marchant l'une vers l'autre, n'avaient pas encore fermée, il ne s'ensuit pas qu'aucun se soit frayé un chemin les armes à la main. Personne n'a percé pendant la bataille du 1er septembre.

Si rompre les lignes allemandes avait été possible, les vaillantes tentatives des généraux Margueritte et Galliffet à Floing, du commandant d'Alincourt à Cazal, l'eussent prouvé. Mais nous n'étions plus au temps des charges d'Iéna, de la Moskowa, de Waterloo; à cette époque où les fusils portaient au plus à cent mètres, les canons à huit cents; époque à laquelle on n'était pas forcé de parcourir trois ou quatre mille mètres sous une pluie de fer avant d'aborder l'ennemi!

Aurait-il été davantage possible de faire une sortie de nuit? — Nous n'hésitons pas à répondre : Non. Cette chance, d'échapper à la capitulation, a été sondée par bien des officiers, pendant cette lugubre soirée du 1er septembre; mais en face de

deux dans cette compagnie, en qualité de volontaires, furent faits prisonniers. — Louis étant tombé grièvement blessé, Paul ne voulut pas l'abandonner, et continua de combattre jusqu'à sa dernière cartouche auprès de son frère couché à terre!

Paul et Louis sont fils de madame Déroulède, sœur d'Émile Augier, et de feu Me Déroulède, l'avoué de la Cour d'appel de Paris le plus éminent comme le plus estimé, le plus vivement regretté, comme le plus digne de l'être.

l'effroyable désordre qui régnait dans Sedan et au sein de l'armée, tous y ont renoncé.

Et quand même nous aurions été en état de tenter une sortie, encore l'honneur aurait-il commandé de dénoncer l'armistice, c'est-à-dire de nous priver d'un élément indispensable de succès : le secret.

L'ennemi prévenu ne pouvait plus être surpris; et, maître comme il l'était de toutes les positions, de toutes les issues, il pouvait étouffer un mouvement, sur l'heure.

Le général de Moltke n'exagérait pas notre triste situation lorsque, répondant au général de Wimpfen, — qui pendant la conférence de nuit tenue à Bellevue, s'était écrié : « Nous recom- » mencerons la bataille! », — il lui disait :

« Je vous affirme de nouveau qu'une percée » ne pourra jamais réussir, quand même vos » troupes seraient dans les meilleures conditions » possibles; car, indépendamment de la grande » supériorité numérique de mes hommes et de » mon artillerie, j'occupe des positions d'où je » puis *brûler Sedan* [1] *dans quelques heures!* Ces » positions commandent toutes les issues par les- » quelles vous pouvez essayer de sortir du cercle

[1] Pendant la bataille, le feu avait pris sur plusieurs points de la ville.

» où vous êtes enfermés, et sont tellement fortes » qu'il est impossible de les enlever [1]. »

L'ennemi, qui avait reçu des renforts pendant la bataille, avait, en effet, « 240,000 hommes autour de nous et 500 bouches à feu dont 300 étaient déjà en position pour tirer sur Sedan. » Il savait qu'il n'y avait, dans la place, de vivres que pour un jour.

Dès que la capitulation fut signée, le général Douay alla visiter ses troupes réunies et campées, depuis la veille au soir, sur les remparts, au nord-ouest de la place. Il réunit successivement les corps d'officiers avec leurs généraux, et il leur expliqua les termes de la capitulation. Quand il en vint à parler du protocole qui « accordait le » droit de rentrer dans leurs foyers avec armes » et objets personnels, aux officiers engageant leur » parole d'honneur, par écrit, de ne pas porter les » armes contre l'Allemagne et de n'agir d'aucune » autre manière contre ses intérêts jusqu'à la fin » de la guerre actuelle », le général dit qu'il considérait comme une question de devoir et de dignité, pour les officiers, de ne pas séparer leur sort de celui de la troupe.

[1] Extrait d'une note remise par le capitaine d'Orcet, du 4e cuirassiers. *Journée de Sedan*, par le général Ducrot

Les officiers du 7ᵉ corps, presque sans exception, suivirent le conseil et l'exemple de leur général.

Après deux jours d'attente pénible sous une pluie incessante et au milieu d'un sol détrempé, le 7ᵉ corps quittait, le 4 septembre, de grand matin, les remparts de Sedan pour se rendre dans la presqu'île d'Iges. C'est dans cette prison sans murs, fermée par la Meuse et le canal de Glaires, que l'armée française était réunie.

Les heures y furent pénibles. On eut faim, car on n'avait aucune provision, et le quartier général allemand ne pouvait faire que des distributions restreintes; on eut froid, car on était sans couvertures, sans vêtements de rechange; la terre sur laquelle on était couché était humide, les nuits étaient glaciales; le bois qu'on était réduit à aller abattre au loin dans la presqu'île, était mouillé, et il ne donnait ni flamme ni chaleur. Cependant les souffrances physiques étaient peu de chose auprès des tortures causées par l'humiliation!

Le 4 septembre, un officier, à la tête de deux compagnies bavaroises en armes, vint à notre camp, et il y fit un recensement, nominatif pour les officiers, numérique pour la troupe. Cette opération fut répétée le lendemain par le colonel de Zacha, commandant le 32ᵉ d'infanterie.

Enfin, le 6 au matin, le 7ᵉ corps quittait le camp d'Iges, surnommé par nos soldats *le camp de la misère*, pour commencer les douloureuses étapes de la captivité.

Les états-majors et les officiers supérieurs eurent, seuls, le privilége de se rendre sur parole à Pont-à-Mousson, pour y prendre le chemin de fer qui devait les transporter en Allemagne. Les autres officiers furent séparés des soldats, mais, comme eux, ils furent conduits à pied, par détachements.

Grâce à une démarche énergique faite en commun par le général Douay et le général Faure, chef d'état-major de l'armée française, resté à Sedan pour veiller aux intérêts des prisonniers, on laissa aux officiers les armes qu'on avait parlé de leur retirer.

Le 6 septembre, nous prîmes le chemin de l'Allemagne. — Là nous attendaient six longs mois de captivité, mois de misère et d'angoisses, pendant lesquels nous dûmes subir l'affreux supplice de compter les tressaillements de la France agonisante, sans pouvoir courir à sa défense!

Et pourtant, que de tentatives pour obtenir notre échange, tentatives qu'il n'a certainement pas dépendu de M. le général de Wedell de faire réussir. Le général qui commandait, alors, la place de Coblentz, était parvenu à concilier les

exigences de ses fonctions délicates avec les égards qu'un gentilhomme doit au malheur. Non-seulement M. le général de Wedell s'est efforcé d'adoucir les amertumes de notre captivité, mais encore il a eu pour nos soldats une sollicitude que la rigueur extrême de l'hiver et des épidémies de toute sorte ont rendue doublement précieuse. C'était un devoir de ne pas l'oublier; c'est un devoir de le dire.

Cependant, au milieu de tant de catastrophes et de deuils, deux journées lumineuses, — Coulmiers et Champigny, rayonnent jusqu'à nous et nous font concevoir une immense espérance. Mais ce ne sont que les éclairs d'une résistance qui s'éteint, et qui meurt le 28 janvier 1871, après une dernière convulsion de la capitale.

Ce livre est terminé. En le fermant, qu'un vœu nous soit permis : Puissent tant de douloureux souvenirs n'être pas stériles pour la France; puisse-t-elle méditer les enseignements de ce lugubre passé; puisse-t-elle, après tant de malheurs, tant de sacrifices, reconquérir la place qu'elle a si glorieusement occupée dans le monde!

NOTES.

BATAILLE DE SEDAN, LE 1er SEPTEMBRE.

Rapport allemand.

« Au point du jour, le Roi se transporta de Vendresse à Frénois, à l'ouest de Sedan, et choisit, pour point de station, la hauteur au sud de ce village, immédiatement à l'est de la chaussée.

» Déjà, depuis six heures du matin, on pouvait entendre tonner le canon dans la direction de l'est vers Bazeilles.

» Le Ier corps bavarois avait commencé de bonne heure le combat contre l'ennemi, qui tenait ferme.

» Le XIe corps, à l'extrémité de l'aile gauche, était à ce moment à Vrigne-aux-Bois, et n'avait pas encore heurté l'ennemi.

» Cela prouvait déjà clairement que l'ennemi avait pris la résolution de renoncer à une marche sur Mézières, et d'accepter la bataille près de

Sedan. D'ailleurs cette marche, à cette heure, ne semblait plus être à redouter.

» Il était peut-être encore possible pour lui de s'échapper par la frontière de Belgique. Le chef de l'armée française prit cependant l'honorable détermination de ne point recourir à cette extrême ressource, mais de livrer la bataille.

» En raison de la supériorité numérique des deux armées allemandes, et de la direction de marche qui avait été assignée aux corps séparés, cette dernière issue devait être aussi fermée dans l'espace de peu d'heures, et une catastrophe inouïe était imminente.

» Voyons un peu comment elle se produisit.

» Près de Bazeilles, le Ier corps bavarois rencontra une très-vive résistance. La division Walther, du IIe corps, fut envoyée pour soutenir son aile gauche, sur la rive droite de la Meuse, et après un combat opiniâtre soutenu des deux côtés avec une bravoure extrême, l'ennemi fut, dans le courant de la journée, rejeté de Bazeilles et de Balan vers Sedan.

» Pendant ce temps, vers six heures et demie du matin, déjà le prince royal de Saxe était entré en action avec sa tête de colonne près de Lamécourt et de la Moncelle. Il avait en face de lui le 1er corps français, occupant fortement Monvillers, la Moncelle, Daigny, aussi bien que les hauteurs

à l'est de ces points. Tout d'abord, la IVe division réussit à repousser l'ennemi assez loin pour qu'il devînt possible de se déployer entre la Moncelle et Daigny.

» Sur son aile gauche, cette division s'était bientôt rejointe au Ier corps bavarois; là, le 1er corps français prit l'offensive contre elle. Ce choc fut accompagné d'un violent feu de mitrailleuses et de canons. Toutes ces vives attaques furent repoussées, de telle façon qu'après neuf heures et demie, elles ne se reproduisirent plus lorsque la XXIIIe division arriva et enleva la Moncelle à l'ennemi.

» Le corps de la garde qui avait le plus long chemin à parcourir, arriva à huit heures à Villers-Cernay, trouva le XIIe corps déjà dans une position de combat favorable, et reçut en conséquence, du commandant de l'armée, l'ordre de remonter la vallée vers Fleigneux, dès que la portion de Givonne à Daigny serait enlevée. Le XIIe corps devait suivre ce mouvement, à la gauche.

» Déjà vers neuf heures, des batteries séparées, de l'aile gauche, ouvraient leur feu près de la garde vers Villers-Cernay, pendant que sur son aile droite l'artillerie de réserve soutenait la marche en avant de la Ire division de la garde sur Givonne, et plus tard, par les fonds, sur Illy.

» La IIe division de la garde se tourna, vers

onze heures, contre Daigny et Haybes. Daigny même fut enlevé vers midi par le XIIe corps.

» La XXIIIe division de ce même corps s'avança alors en remontant la vallée et chassa l'ennemi de ses fortes positions, pendant que la garde, en marche sur Illy, tournait de plus en plus son flanc. L'intervalle, devenant trop grand jusqu'au corps bavarois, fut alors rempli par la VIIIe division.

» Toutes les batteries disponibles furent amenées sur les hauteurs enlevées. Environ 100 pièces furent là mises en action, à l'aile droite.

» A trois heures, la garde donna la main au Ve corps à Illy.

» Revenons maintenant au corps de l'aile gauche des armées alliées. Nous avions vu le XIe corps près de Briancourt, suivi du Ve corps et de la IVe division de cavalerie.

» Son Altesse Royale le prince royal de Prusse avait prescrit de se diriger sur Saint-Menges. A huit heures et trois quarts, l'avant-garde du XIe corps vint se heurter contre l'ennemi qui avait pris position au sud-ouest, sur la rive gauche du ruisseau qui passe près de Saint-Menges. Il se livra un combat court, mais très-opiniâtre, lequel se termina par l'évacuation de Saint-Menges par l'ennemi. Celui-ci se retira sur de fortes positions dominantes entre Floing et Illy.

» Notre adversaire s'était formé là sur un épe-

ron se prolongeant bien à l'ouest, pour se protéger contre les attaques qui étaient déjà dirigées du nord vers ses derrières.

» A ce point de vue spécial, la position était forte, mais déjà en ce moment il devenait palpable pour l'ennemi qu'il était complétement cerné, car il recevait des batteries bavaroises placées sur la rive gauche de la Meuse, au nord et à l'est de Frénois, des projectiles dans son flanc et sur ses derrières. En outre, l'artillerie du XIe corps, employée d'une manière excellente pour préparer l'enlèvement de ces hauteurs, prit ensuite avec deux batteries de la tête de colonne une position au nord de Floing, des deux côtés d'un jardin clos de murs, et fut alors soutenue par le Ve corps. Celui-ci avait pris son artillerie de réserve en tête, et passa, pendant ce temps, avec elle, le ruisseau près de Fleigneux. C'est au sud de ce village que les batteries prirent leur première position pour battre la position ennemie. Vers onze heures s'était ouvert, sur toute la ligne de cette aile, un violent feu d'artillerie qui dura plusieurs heures sans interruption.

» Vers une heure environ, s'avancèrent l'infanterie du XIe corps et la XXIe brigade de l'aile droite du Ve corps, pour attaquer dans la direction de Floing.

» L'ennemi se défendit avec le courage du dés-

espoir. Mais, malgré ses efforts, l'infanterie, soutenue très-fortement par ses batteries, réussit à occuper la portion de terrain située devant Floing.

» Plusieurs retours offensifs, surtout faits par la cavalerie, et dont la vivacité donnait à supposer l'intention de faire une trouée, vinrent échouer devant le calme inébranlable des bataillons du XIe corps et des fractions du Ve corps qui les appuyaient. Les attaques furent reçues : partie en carré, partie en ligne, et furent toutes repoussées par un feu calme, bien ajusté, qui coucha à terre la plus grande partie des assaillants et rejeta le reste dans Sedan.

» Le combat des deux corps fut, après la grave blessure du commandant par intérim du XIe corps, conduit par le général lieutenant de Kirchbach.

» Après la fuite de la cavalerie, l'infanterie française ne tint plus.

» A trois heures de l'après-midi, l'ennemi était déjà, sur divers points, en pleine retraite sur la forteresse.

» Le Ve corps avait, pendant ce temps, efficacement préparé par son artillerie de réserve l'attaque générale contre Illy et la position dominante qui y touche. Elle était parfaitement secondée par une troisième batterie de réserve du IIIe corps qui avait pris position à l'est de Floing.

» Un violent combat embrasa les hauteurs au

sud d'Illy et les parcelles de bois qui s'y trouvent. A trois heures il s'éteignit. L'ennemi se trouvait, là aussi, en retraite, à travers le bois de la Garenne, sur la forteresse.

» Ainsi, à ce moment de l'après-midi, on avait achevé de cerner complétement l'armée française en rase campagne.

» Successivement les colonnes prussiennes, se précipitant de tous les côtés, firent rétrograder sur Sedan toutes les fractions ennemies qui tenaient encore; beaucoup d'entre elles, déjà coupées, durent déposer les armes et se rendre, car il ne leur restait aucune issue.

» L'armée du prince royal de Saxe fit, pendant la bataille, onze mille prisonniers. Il avait, en outre, entre les mains : sept mitrailleuses, vingt-cinq canons, deux fanions et une aigle; les Ve et XIe corps livrèrent plus de dix mille hommes.

» Si on compte, en outre, les prisonniers faits par les troupes bavaroises, le chiffre total s'élève à environ vingt-cinq mille hommes qui, pendant la bataille seulement, tombèrent dans nos mains.

» La première position ennemie faisait front vers l'est. Déjà le matin, de bonne heure, le maréchal de Mac-Mahon avait été grièvement blessé par un des premiers obus. Le général qui prit sa place avait formé le projet de s'ouvrir une trouée vers l'ouest. Vers midi, le général de Wimpffen

prit le commandement et tenta encore une fois de se frayer un passage dans la direction opposée, où les Bavarois eurent encore à soutenir une lutte très-vive, mais parvinrent cependant à repousser victorieusement leurs adversaires.

» Les pertes de l'ennemi, particulièrement causées par notre artillerie, furent très-considérables; les nôtres, au contraire, surtout en comparaison avec les batailles livrées précédemment, furent très-faibles.

» En dernier lieu, le feu de quatre à cinq cents bouches à feu avait été concentré contre l'armée ennemie, qui se défendit longtemps avec une grande bravoure, mais qui, à la fin, fut rejetée dans une déroute complète sur Sedan.

» L'Empereur se tint de sa personne, pendant le combat, près de l'armée; dans le commencement de l'après-midi, il rentra à Sedan, dans l'enceinte fortifiée, et de là envoya par écrit au Roi, par l'intermédiaire du général Reille, qui apporta la lettre, l'offre de rendre son épée. Cette offre fut acceptée.

» Successivement le combat d'artillerie s'éteint sur toute la ligne. Toutes les hauteurs qui environnent Sedan étaient en la possession des troupes allemandes.

» Complétement cernée par des troupes deux fois suoérieures en nombre, sans possibilité de

s'ouvrir une issue ou d'opposer une plus longue résistance, l'armée française n'avait plus qu'à parlementer pour une capitulation.

» Les négociations eurent lieu dans le courant de la nuit, à Donchery, et les conditions furent stipulées par les Prussiens. Si elles n'avaient point été acceptées, les hostilités auraient recommencé le lendemain matin.

» Après que l'Empereur Napoléon se fut présenté le 2, de bonne heure, aux avant-postes qui étaient de ce côté, les conditions de la capitulation furent, vers midi, signées au château de Bellevue, près Frénois, par le général de Moltke et le commandant en chef de l'armée française. Aux termes de cette convention, l'armée ennemie était prisonnière de guerre, et en même temps la forteresse de Sedan ouvrait ses portes. Les détails furent réglés avec tous les égards que le vainqueur pouvait observer envers une armée brave et malheureuse.

» En dehors des vingt-cinq mille hommes, environ, pris le jour de la bataille, quatre-vingt-trois mille hommes furent faits prisonniers de guerre par suite de la capitulation. Quatorze mille blessés français furent retrouvés dans Sedan, ou aux alentours.

» Plus de quatre cents pièces de canon (y compris soixante-dix mitrailleuses), cent quatre-vingt-

quatre pièces de rempart, et un immense matériel de guerre, furent remis entre les mains du vainqueur.

» Environ trois mille hommes réussirent à s'échapper en Belgique.

» Si l'on ajoute les pertes de la bataille de Beaumont du 30 août, l'effectif total de l'armée de Mac-Mahon s'élève à près de cent cinquante mille hommes.

» Dans l'espace de trois jours, cette armée avait cessé d'exister. »

BATAILLE DE SEDAN.

Rapport du général Douay (7ᵉ *corps*).

« Le 7ᵉ corps, après n'avoir pu qu'en partie, dans la nuit du 30 au 31 août, passer à *Remilly-Villers* et au pont de *Bazeilles* sur la rive droite de la Meuse, se dirigea par les deux rives de ce fleuve sur Sedan, où il arriva successivement dans la matinée du 31.

» Les abords de Sedan, du côté du village de *Floing*, lui firent assignés pour ses campements.

» Dans l'après-midi, je reconnus la position et rectifiai en conséquence l'emplacement des troupes, que dans la persuasion où j'étais d'une lutte

très-prochaine et très-vive, je disposai à leurs postes mêmes de combat.

» La position occupée par le 7e corps était un plateau peu profond, de 3 à 4 kilomètres d'étendue, se reliant par la droite aux bois de *Givonne* et s'abaissant sur la gauche vers la *Meuse*, qu'il domine, mais à longue portée. Les abords en sont découverts et favorables à la défense. Toutefois, cette position avait sur son front deux points faibles : l'un, en avant de la gauche, où s'élève un gros mamelon dominant, couronné de bois, à 1,500 ou 1,800 mètres, et que, *vu l'exiguïté de mes forces*, son éloignement m'empêchait d'occuper; l'autre, sur ma droite, la dominant également et la débordant, bien plus dangereux, est le plateau d'*Illy*, se reliant aux bois et à la route de *Givonne*.

» Je fis occuper, dans la journée même, la gauche de ma ligne par la division Liébert (2e), et la droite par la division Dumont (3e), la 1re division (Conseil-Dumesnil) incomplétement réorganisée depuis l'affaire de Frœschwiller et diminuée encore par le combat de Beaumont, où elle s'était portée au secours du 5e corps en seconde ligne.

» Je reconnus, avec le général Liégeard, pour nos batteries, un emplacement où des épaulements furent préparés; et, de son côté, le général

Doutrelaine, commandant le génie du corps, fit commencer des tranchées-abris pour notre infanterie.

» La cavalerie et la réserve d'artillerie du corps, ainsi que les ambulances, étaient en arrière, défilées et à portée des points où on pouvait avoir à agir.

» Tout était ainsi disposé dès le 31 au soir.

» *Cette position, outre les inconvénients signalés, en présentait d'autres non moins graves.* Ses derrières étaient coupés par des ravins, des chemins creux descendant vers la place, des bois, des habitations, des clôtures dont la disposition était telle, qu'il était impossible d'y constituer et d'y prendre une seconde ligne de défense.

» Mais ce qui me préoccupait le plus, c'était ma droite, clef de la position générale de l'armée, dont le seul point d'appui était fermé par le plateau d'*Illy* et par les bois profonds qui, dans la direction de *Givonne,* se relient sans interruption avec la forêt des *Ardennes*, dont ils sont un appendice. Il était indispensable que ce plateau et ces bois fussent fortement occupés, car ce plateau et ces bois une fois au pouvoir de l'ennemi, non-seulement j'étais dominé, débordé, coupé, sans résistance possible, mais les trois autres corps de l'armée étaient dans la même position que moi.

» Je me rendis chez le maréchal commandant en chef pour lui signaler, entre autres considérations, cet état de choses, et *je l'informai en même temps que des masses nombreuses préparaient et allaient effectuer leur passage sur la rive droite près de* DONCHERY. Le maréchal me dit qu'il m'enverrait, le lendemain matin, le général *de l'Abadie* avec une brigade de sa division pour relier solidement ma droite avec le 1er corps.

» Le lendemain 1er septembre, M. le général *de l'Abadie* étant en effet arrivé, je lui fis prendre position sur un plateau intérieur, d'où il pouvait à la fois se porter, soit sur ma droite, vers les bois de *Givonne*, soit au soutien du 12e corps, dont nous entendions le canon, et qui était déjà fortement engagé dans la direction de Bazeilles. Je complétai ce dispositif en faisant garnir de ce côté la lisière des bois par la brigade Bittars des Portes, de la division Dumont.

» A peine ces mesures étaient-elles prises, que le canon m'avertit que le général Liébert et le général Dumont étaient, à leur tour, attaqués sur le front de nos positions. Je m'y portai aussitôt, et je reconnus que, malgré la vivacité de son attaque, nous maintenions facilement l'ennemi à distance.

» En ce moment je fus prévenu que le maréchal *de Mac-Mahon*, blessé, avait dû se retirer du

champ de bataille, et que le général Ducrot avait pris le commandement de l'armée.

» L'ennemi, cependant, garnissait d'une artillerie toujours croissante, d'un calibre et d'une portée supérieurs à ceux de la nôtre, une position favorable, située à 1,800 ou 2,500 mètres environ de nos lignes; son feu puissant et convergent nous faisait éprouver des pertes sérieuses en personnel et en matériel; mais notre artillerie, redoublant de bravoure et de dévouement, faisait si bonne contenance, que nous pouvions encore soutenir ce combat inégal qui durait depuis plus de quatre heures.

» A ce moment arriva le général *de Wimpffen,* qui m'apprit qu'il était investi du commandement en chef.

» Il examina notre situation. Je lui fis observer que, malgré notre infériorité, j'espérais pouvoir tenir; mais qu'il fallait absolument que le plateau d'*Illy* restât en notre possession.

» Il m'affirma que le 1er corps l'occupait en force, et qu'il veillerait à ce qu'il s'y maintînt.

» Dans ces conditions, je crus pouvoir, ainsi que le demandait le général *de Wimpffen,* me dégarnir pour soutenir le général *Lebrun,* et m'étant porté sur le plateau où se trouvait le général *de l'Abadie,* j'envoyai cet officier général, en lui adjoignant la brigade Bittars

des Portes, pour renforcer le 12ᵉ corps (général Lebrun).

» Des demandes incessantes de renforts m'arrivant de ce côté, et ayant vu le plateau d'*Illy* toujours occupé par le 1ᵉʳ corps, j'envoyai, dans la même direction, le général Dumont avec sa dernière brigade, le faisant remplacer, dans sa position, par une partie de la division Liébert et ce qui me restait de la 1ʳᵉ division.

» Le combat continuait toujours avec violence sur le front du 7ᵉ corps; néanmoins je me privais de tout ce dont je pouvais disposer, à cause de l'importance capitale qu'il y avait, pour toute l'armée, à rester en possession du bois de la *Garenne* et du plateau d'*Illy*. De ce côté, en effet, l'ennemi venait de mettre en position une artillerie formidable, et nous enserrait dans un cercle de feu qui nous prenait de front, de droite, de gauche et de revers.

» La situation devenait difficile; je cherchais à m'en rendre uu compte bien net, lorsque je m'aperçus tout à coup (midi et demi) que le plateau d'*Illy* venait d'être évacué par le 1ᵉʳ corps.

» Il n'y avait pas un moment à perdre : l'ennemi, concentrant de plus en plus le feu de son artillerie, avait démonté la majeure partie de nos batteries. L'infanterie, l'artillerie et la cavalerie d'un nouveau corps d'armée passé sur la rive

droite, montraient déjà leurs têtes de colonnes. Si l'ennemi arrivait sur le plateau d'*Illy*, notre position devenait intenable.

» Je me portai aussitôt sur la route de *Givonne*. J'y trouvai le général Dumont qui, avec sa 1re brigade et d'autres troupes de la gauche du 1er corps, venait d'être vigoureusement repoussé. Je fis réoccuper par cette brigade et la portion de la 1re division que j'avais sous la main, le plateau d'*Illy*, et je les fis soutenir par une partie de la brigade Fontanges (5e corps), arrivée peu après sur les lieux. Deux batteries de la réserve, appelées par le général Liégeard, essayèrent de soutenir cette infanterie; mais, à peine en position, elles furent désemparées, des caissons sautèrent, et leur personnel, très-maltraité, ne put qu'à grand'peine ramener ce qui restait de matériel.

» L'infanterie en bataillons déployés et embusqués, couverts par un rideau de tirailleurs, continua néanmoins à tenir bon. A ce moment, il était environ deux heures; la division *Liébert*, qui était restée très-ferme sur sa position, était complétement tournée par la gauche; des pelotons entiers de chevaux sans cavaliers, revenant des charges infructueuses tentées par le 1er corps, désorganisaient ses rangs; sur notre droite, des masses considérables nous pressaient, nous tournaient et allaient nous envelopper; il fallut se

décider à la retraite, n'ayant plus d'artillerie en état de la protéger.

» Je reçus alors un billet du général de Wimpffen, m'annonçant qu'il se décidait à tenter de percer sur *Carignan* et qu'il me chargeait de soutenir la retraite de l'armée.

» Je lui répondis que dans l'état où j'étais, avec trois brigades seulement, sans artillerie, presque sans munitions, tout ce que je pouvais faire était de me retirer, sans déroute, du champ de bataille.

» Ce mouvement se fit en bon ordre, les bataillons en échelons mirent près de deux heures pour se replier sur les glacis de la place, dont l'intérieur, les abords et les fossés étaient déjà encombrés de troupes de toutes armes, infanterie, cavalerie et artillerie

» Quelques bataillons, à l'aide de bouquets de bois, de clôtures et d'habitations, entretinrent le feu et maintinrent l'ennemi à distance, jusqu'à la nuit tombante. Ils rentrèrent alors dans la place, où les autres troupes avaient été abritées le mieux possible et disposées dans les places d'armes et les chemins couverts afin de les défendre au besoin.

» La cavalerie divisionnaire, qui a eu beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi, a pu concourir par quelques charges isolées à la défense de la position. Le reste de la division de cavalerie, sous le général Ameil, ayant dû gagner mon extrême

droite, a opéré dans cette direction concurremment avec la cavalerie du 1er corps, et a, ainsi qu'elle, fourni plusieurs charges brillantes.

» Pendant cette journée, le 7e corps, réduit à environ trois brigades par les renforts qu'il avait été appelé à envoyer sur d'autres points, a dû lutter contre deux corps d'armée qui ont mis en ligne plus de trois cents pièces de canon, d'une grande supériorité de calibre, de portée et de justesse.

» Notre adversaire ne s'est pour ainsi dire servi que de son canon pour nous réduire; ce n'est que vers la fin de l'affaire, lorsque nos batteries, notre infanterie et notre cavalerie avaient été écrasées et en partie désorganisées par le feu de l'artillerie, que l'infanterie ennemie s'avança en masses considérables.

» La cavalerie ennemie était présente sur le champ de bataille, mais elle était hors d'atteinte, soigneusement dérobée, et ne prit aucune part à l'action.

» Dans cette bataille du 1er septembre et les combats de la veille et de l'avant-veille, les pertes du 7e corps ont été considérables.

» Il a eu cinq généraux hors de combat : le général de brigade *Bittars des Portes*[1], tué; le

[1] Le général Bittars des Portes, remis aujourd'hui de ses blessures, a longtemps passé pour mort.

général de division *Dumont*, les généraux de brigade *Guiomard, de Bretteville, Morand;* et le général de division *Conseil-Dumesnil*, fait prisonnier sur le champ de bataille.

» Les pertes en officiers et soldats, tués, blessés ou disparus, sont, autant qu'elles ont pu être constatées jusqu'ici, d'environ trois cents officiers et dix mille hommes de troupe; quarante coffres d'artillerie ont sauté sur le champ de bataille.

» Ces chiffres disent assez quelle a été la conduite des troupes : celle de l'artillerie entre autres a été héroïque; mais tous les efforts humains devaient être impuissants contre le cercle de feu qui nous enveloppait, et qui, nous acculant à une place, nous rendait toute retraite impossible.

» Je joins à ce rapport succinct ceux des généraux commandant les divisions, ainsi que ceux des généraux commandant l'artillerie et le génie du corps.

» Sedan, le 3 septembre 1870.

» *Le général de division commandant le 7e corps,*

» Signé : F. DOUAY. »

Procès-verbal de la seance du conseil de guerre tenu au quartier général, à Sedan, le 2 septembre 1870, *à sept heures du matin.*

« Aujourd'hui, 2 septembre, à six heures du matin, sur la convocation du général en chef, un conseil de guerre, auquel ont été appelés les généraux commandant les corps d'armée, les généraux commandant les divisions et les généraux commandant en chef l'artillerie et le génie de l'armée, a été réuni.

» Le général commandant a exposé ce qui suit :

» D'après les ordres de l'Empereur et comme conséquence de l'armistice intervenu entre les deux armées, j'ai dû me rendre auprès de M. le comte de Moltke, chargé des pleins pouvoirs du Roi de Prusse, dans le but d'obtenir les meilleures conditions possibles pour l'armée refoulée dans Sedan après une bataille malheureuse.

» Dès les premiers mots de notre entretien, je reconnus que M. le comte de Moltke avait malheureusement une connaissance parfaite de notre situation, et qu'il savait très-bien que l'armée manquait absolument de vivres et de munitions. M. de Moltke m'a appris que dans la journée d'hier, nous avions combattu une armée de deux

cent vingt mille hommes qui nous entourait de toutes parts. — Général, m'a-t-il dit, nous sommes disposés à faire à votre armée, qui s'est si vaillamment battue aujourd'hui, les conditions les plus honorables; toutefois, il faut que ces conditions soient compatibles avec les exigences de la politique de notre gouvernement. Nous demandons que l'armée française capitule. Elle sera prisonnière de guerre; les officiers conserveront leurs épées et leurs propriétés personnelles; les armes de la troupe seront déposées dans un magasin pour nous être livrées.

» Le général a demandé aux officiers généraux qui faisaient partie du conseil de guerre, si, dans leur pensée, la lutte était encore possible; la grande majorité a répondu par la négative. Deux généraux seuls ont exprimé l'opinion que l'on devait, ou se défendre dans la place, ou chercher à sortir de vive force. On leur a fait observer que les vivres et munitions manquaient absolument; que l'entassement des hommes et des voitures dans les rues rendait toute circulation impossible; que dans ces conditions, le feu de l'artillerie ennemie, déjà en position sur toutes les hauteurs environnantes, produirait un affreux carnage, sans aucun résultat utile; que le débouché était impossible puisque l'ennemi occupait déjà les barrières de la place et que ses canons étaient

braqués sur les avenues étroites qui y conduisent. Ces deux officiers généraux se sont rendus à l'avis de la majorité. En conséquence, le conseil a déclaré au général en chef, qu'en présence de l'impuissance matérielle de prolonger la lutte, nous étions forcés d'accepter les conditions qui nous étaient imposées, tout sursis pouvant nous exposer à subir des conditions plus douloureuses encore.

» De Wimpffen. — A. Ducrot. — Général Lebrun. — F. Douay. — Général Forgeot. — Ch. Dejean. »

CAPITULATION DE SEDAN.

PROTOCOLE.

Entre les soussignés,

Le chef de l'état-major de S. M. le Roi Guillaume, commandant en chef de l'armée allemande, et le général commandant en chef de l'armée française, tous deux munis des pleins pouvoirs de Leurs Majestés le Roi Guillaume et l'Empereur Napoléon, la convention suivante a été conclue :

Article premier.

L'armée française placée sous les ordres du général de Wimpffen, se trouvant actuellement cernée par des forces supérieures autour de Sedan, est prisonnière de guerre.

Art. 2.

Vu la défense valeureuse de cette armée, il est fait exception pour tous les généraux et officiers, ainsi que pour les employés spéciaux ayant rang d'officier qui engageront leur parole d'honneur, par écrit, de ne pas porter les armes contre l'Allemagne, et de n'agir d'aucune autre manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle. Les officiers et employés qui acceptent ces conditions, conserveront leurs armes et les objets qui leur appartiennent personnellement.

Art. 3.

Toutes les autres armes, ainsi que le matériel de l'armée consistant en drapeaux (aigles), canons, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, etc., seront livrés à Sedan à une commission militaire instituée par le commandant en chef, pour être remis immédiatement au commissaire allemand.

ART. 4.

La place de Sedan sera livrée ensuite, dans son état actuel, et au plus tard dans la soirée du 2 septembre, à la disposition de Sa Majesté le Roi de Prusse.

ART. 5

Les officiers qui n'auront pas pris l'engagement mentionné à l'article 2, ainsi que les troupes désarmées, seront conduits, rangés d'après leurs régiments ou corps et en ordre militaire. Cette mesure commencera le 2 septembre et sera terminée le 3. Ces détachements seront conduits sur le terrain bordé par la Meuse, près d'Iges, pour être remis aux commissaires allemands par leurs officiers, qui céderont alors le commandement à leurs sous-officiers.

Les médecins militaires, sans exception, resteront en arrière pour prendre soin des blessés.

Fait à Frénois, le 2 septembre 1870.

DE WIMPFFEN. DE MOLTKE.

TABLEAU DES DISTANCES

QUI SÉPARENT LES UNES DES AUTRES LES LOCALITÉS RELATÉES DANS LE RÉCIT DE CETTE CAMPAGNE.

Localité	Vers	Kilom.
A		
AINCREVILLE	Dun	5
	Montmédy	28
	Bar-le-Duc	80
AMAGNE	Rethel	11
	Mézières	37
APREMONT	Grand-Pré	14
	Vouziers	31
	Mézières	72
ARDEUIL	Monthois	6
	Vouziers	16
	Mézières	68
ARMOISES (LES GRANDES)	Le Chesne	10
	Vouziers	26
	Mézières	36
ARMOISES (LES PETITES)	Le Chesne	6
	Vouziers	20
	Mézières	40
ATTIGNY	Vouziers	14
	Mézières	28
	Semuy	7
AUTHE	Le Chesne	12
	Vouziers	19
	Mézières	46
AUTRECOURT	Mouzon	4
	Sedan	14
	Mézières	34
AUTRUCHE	Le Chesne	14
	Vouziers	18
	Mézières	49
AUTRY	Monthois	12
	Vouziers	20
	Mézières	71
B		
BAALON	Stenay	4
	Montmédy	10
	Bar-le-Duc	92
BALAN	Sedan	2
	Mézières	24
BANTHEVILLE	Montfaucon	11
	Montmédy	35
	Bar-le-Duc	74
BAYONVILLE	Buzancy	5
	Vouziers	27
	Mézières	59
BAZEILLES	Sedan	4
	Mézières	26
BEAUCLAIR	Stenay	7
	Montmédy	19
	Bar-le-Duc	107
BEAUFORT	Stenay	5
	Montmédy	19
	Bar-le-Duc	107

		Kilom.
BEAUMONT.. . .	Stonne..	12
	Mouzon.	9
	Sedan.	26
	Mézières.. . . .	42
BELLEVILLE - SUR - BARR..	Le Chesne.. . .	9
	Vouziers.. . . .	13
	Mézières.. . . .	45
BELVAL (Bois-des-Dames).	Buzancy.. . . .	9
	Vouziers.. . . .	30
	Mézières.. . . .	53
BERLIÈRE (LA). . .	Buzancy.. . . .	13
	Vouziers.. . . .	28
	Mézières.. . . .	38
BERZIEUX.. . .	Ville-sur-Tourbe	3
	Ste-Menehould..	13
	Châlons.	41
BESACE (LA). . . .	Raucourt.. . . .	6
	Sedan.	20
	Mézières.. . . .	37
BLAGNY.	Carignan.. . . .	2
	Sedan.	22
	Mézières.. . . .	44
BOUCONVILLE (Ardennes). . . .	Monthois.. . . .	8
	Vouziers.. . . .	18
	Mézières.. . . .	70
BOUCONVILLE (Meuse).	Saint-Mihiel.. .	15
	Commercy.. . .	12
	Bar-le-Duc.. . .	50
BOULT-AUX-BOIS. .	Vouziers.. . . .	13
	Buzancy.. . . .	9
BOUTANCOURT.. . .	Flize..	2
	Mézières.. . . .	11
BOUVELLEMONT. . .	Mézières.. . . .	22
	Omont..	6
BRIEULLES.	Dun.	7
	Montmédy.. . .	33
	Bar-le-Duc. . .	72
BRIQUENAY.	Buzancy.. . . .	8
	Vouziers.. . . .	17
	Mézières.. . . .	50
BUZANCY.. . . .	Vouziers.. . . .	22
	Mézières.. . . .	54
	Stenay..	21
	Montmédy.. . .	36
	Boult-aux-Bois.	9

C

		Kilom.
CARIGNAN.. . .	Sedan.	20
	Mézières.. . . .	42
	Montmédy.. . .	22
CHAGNY..	Omont..	3
	Mézières.. . . .	28
CHALADE (LA).. . .	Varennes. . . .	10
	Verdun.	38
	Bar-le-Duc. . .	50
CHALONS-SUR-MARNE.. . . .	Paris..	162
	Epernay.. . . .	33
	Reims..	44
CHARNY..	Verdun.	7
CHEHÉRY.	Sedan.	10
	Mézières.. . . .	22
CHÉMERY.	Raucourt.. . . .	7
	Sedan.	16
	Mézières.. . . .	26
CHESNE (LE). .	Vouziers.. . . .	17
	Mézières.. . . .	37
	Grand-Pré.. . .	34
	Varennes. . . .	56
	Quatre-Champs.	9
CHESTRES..	Vouziers.. . . .	3
	Mézières.. . . .	50
CLERMONT-EN-ARGONNE. . .	Dombasle. . . .	10
	Verdun.	25
	Bar-le-Duc. . .	45
	Varennes. . . .	14
CONTREUVE.. . . .	Vouziers.. . . .	7
	Mézières.. . . .	54
CORNAY..	Grand-Pré.. . .	9
	Vouziers.. . . .	26
	Mézières.. . . .	67

D

		Kilom.
DAIGNY..	Sedan.	4
	Mézières.. . . .	26
DIEUE.	Verdun.	11
	Bar-le-Duc. . .	37
DOMBASLE.. . .	Verdun.	15
	Clermont.. . . .	10
DOM-LE-MESNIL. .	Mézières.. . . .	12

		Kilom.
Donchery	Sedan	6
	Mézières	17
Doulcon	Dun	7
	Montmédy	22
	Bar-le-Duc	63
Douzy	Mouzon	8
	Sedan	9
	Mézières	31
DUN	Montmédy	26
	Verdun	33
	Stenay	13
	Mouzon	29
	Sedan	46
	Varennes	24
E		
ÉPERNAY	Châlons	33
	Reims	27
Escombres	Sedan	15
	Mézières	37
F		
Flaba	Damvillers	5
	Montmédy	27
	Bar-le-Duc	66
Fleigneux	Sedan	7
	Mézières	18
Floing	Sedan	3
	Mézières	17
Francheval	Sedan	9
	Mézières	31
Frénois	Sedan	4
	Mézières	19
Fromeréville	Charny	6
	Verdun	7
	Bar-le-Duc	43
G		
Germont	Le Chesne	13
	Vouziers	15
	Mézières	49
Givonne	Sedan	5
	Mézières	27
Givry (Ardennes)	Rethel	15
	Mézières	40
Givry-en-Argonne	Dommartin	9
	Ste-Menehould	17
	Châlons	45
GRAND-PRÉ	Vouziers	17
	Mézières	59
	Le Chesne	34
H		
Haraucourt	Raucourt	2
	Sedan	13
	Mézières	30
I		
Iges	Sedan	5
	Mézières	23
Illy	Sedan	5
	Mézières	20
J		
Jouy devant Dombasle	Clermont	12
	Verdun	13
	Bar-le-Duc	56
Juniville	Rethel	13
	Mézières	54
L		
Laneuville-sur-Meuse	Stenay	3
	Montmédy	17
Lempire	Souilly	8
	Verdun	8
	Bar-le-Duc	42
Létanne	Mouzon	8
	Sedan	25
	Mézières	44
Liry	Vouziers	14
	Monthois	4
	Mézières	65
M		
Mairy	Mouzon	6
	Sedan	11
	Mézières	33

Commune	Destination	Kilom.
MAISONCELLE	Raucourt	4
	Sedan	15
	Mézières	28
MALANDRY	Carignan	8
	Sedan	28
	Mézières	50
MARCQ et CHEVIÈRES	Grand-Pré	5
	Vouziers	22
	Mézières	64
MARGUT	Carignan	10
	Sedan	30
	Mézières	52
MAZERNY	Omont	10
	Mézières	21
MENEHOULD (Ste)	Clermont	14
MENGES (SAINT-)	Sedan	5
	Mézières	16
MÉZIÈRES	Paris	235
MONCELLE (LA)	Sedan	4
	Mézières	26
MONTCHEUTIN	Monthois	10
	Vouziers	18
	Mézières	68
MONTGON	Le Chesne	4
	Vouziers	19
	Mézières	40
MONTHOIS	Vouziers	10
	Mézières	62
MONTMÉDY	Bar-le-Duc	80
	Carignan	22
	Stenay	15
	Buzancy	36
	Sedan	42
MOULINS	Stenay	11
	Montmédy	22
MOURON	Grand-Pré	7
	Vouziers	17
	Mézières	66
MOUZON	Sedan	17
	Mézières	39
	Douzy	8
	Stenay	16
	Beaumont	9

N

Commune	Destination	Kilom.
NEUVILLY	Clermont	6
	Verdun	35
	Bar-le-Duc	51
NIXÉVILLE	Souilly	10
	Verdun	11
	Bar-le-Duc	47
NOUART	Buzancy	8
	Vouziers	31
	Mézières	62

O

Commune	Destination	Kilom.
OCHES	Buzancy	11
	Vouziers	24
	Mézières	40
	Stonne	6

P

Commune	Destination	Kilom.
PAROIS	Clermont	5
	Verdun	19
	Bar-le-Duc	48
PIERREMONT (St-)	Buzancy	8
	Vouziers	23
	Mézières	43
POUILLY	Stenay	12
	Montmédy	25
POURU-AUX-BOIS	Sedan	12
	Mézières	34
POURU-St-REMY	Sedan	12
	Mézières	34

Q

Commune	Destination	Kilom.
QUATRE-CHAMPS	Vouziers	8
	Mézières	44
	Le Chesne	9

R

Commune	Destination	Kilom.
RAUCOURT	Sedan	15
	Mézières	32
	Chémery	7
REIMS	Paris	160
	Châlons	44
	Epernay	27
	Rethel	37

		Kilom.
Rémilly	Raucourt	6
	Sedan	8
	Mézières	29
Rethel	Mézières	42
	Amagne	11
	Reims	37
Rimogne	Rocroy	12
	Mézières	17

S

		Kilom.
Sedan	Givonne	5
	Daigny	4
	Balan	2
	Bazeilles	4
	Floing	3
	Illy	5
	Douzy	9
	Francheval	9
	Escombres	15
	Mézières	22
	Stenay	33
	Montmédy	42
	Beaumont	26
	Carignan	20
	Blagny	22
	Mouzon	17
Semide	Machault	7
	Vouziers	14
	Mézières	54
Semuy	Attigny	7
	Vouziers	13
	Mézières	40
Senuc	Vouziers	18
	Mézières	63
	Grand-Pré	3
Stenay	Montmédy	15
	Bar-le-Duc	92
	Mouzon	16
	Sedan	33
	Dun	13
	Buzancy	21
	Verdun	46
Sivry-lez-Buzancy	Buzancy	3
	Vouziers	25
	Mézières	57
Sivry-sur-Meuse	Bar-le-Duc	75
	Montfaucon	13
	Montmédy	34
Sommauthe	Buzancy	10
	Vouziers	27
	Mézières	47
Somme-Py	Châlons	30
Stonne	Raucourt	10
	Sedan	24
	Mézières	35
	Oches	6
	Beaumont	12
Suippes	Châlons	23

T

		Kilom.
Tannay	Le Chesne	5
	Vouziers	22
	Mézières	34
Terron-lez-Vendresse	Omont	4
	Mézières	21
Terron-sur-Aisne	Vouziers	8
	Mézières	44
Tétaigne	Mouzon	9
	Sedan	18
	Mézières	40
Tourteron	Vouziers	23
	Mézières	35

V

		Kilom.
Varennes	Le Chesne	56
	Grand-Pré	22
	Dun	24
	Verdun	30
	Clermont	14
Vaux-en-Dieulet	Buzancy	9
	Vouziers	27
	Mézières	49
Vendresse	Omont	5
	Mézières	20

		Kilom.
VERDUN.	Bar-le-Duc.	48
	Metz.	65
	Etain.	20
	Briey.	44
	Thionville.	85
	Varennes.	30
	Grand-Pré.	52
	Vouziers.	69
	Saint-Mihiel.	36
	Commercy.	54
	Montmédy.	50
	Dun.	33
	Stenay.	46
	Mouzon.	62
	Sedan.	79
	Clermont.	25
VERRIÈRES.	Le Chesne.	10
	Vouziers.	19
	Mézières.	45
VILLEMONTRY.	Mouzon.	3
	Sedan.	20
	Mézières.	42
VILLERS-CERNAY.	Sedan.	7
	Mézières.	29
VILLE-SUR-COUZANCE.	Souilly.	13
	Verdun.	18
	Bar-le-Duc.	40
VILLE-SUR-TOURBE.	Ste-Menehould.	14
	Châlons.	44
VONCQ.	Attigny.	9
	Vouziers.	11
	Mézières.	41
VOUZIERS.	Stenay.	43
	Mézières.	52
	Buzancy.	22
	Attigny.	14
	Rethel.	31
	Le Chesne.	17
	Boult-aux-Bois.	13
	Grand-Pré.	17
	Varennes.	39
VRIGNE-AUX-BOIS.	Sedan.	10
	Mézières.	11
VRIGNE-MEUSE.	Flize.	6
	Mézières.	12

W

WADELINCOURT.	Sedan.	3
	Mézières.	23
WARNIFORÊT.	Stonne.	7
	Beaumont.	5

Y

YONCQ.	Mouzon.	7
	Sedan.	19
	Mézières.	39

TABLE DES MATIÈRES.

CARTES ET TABLEAUX.

CARTE N° 1.

Théâtre de la guerre, du 23 août au 1er septembre 1870 (opérations du 23 au 30).

CARTE N° 2.

Positions respectives de l'armée française et des armées allemandes, à la fin de la journée du 31 août 1870.

CARTE N° 3.

Positions respectives de l'armée française et des armées allemandes pendant la journée du 1er septembre 1870, de cinq heures du matin à trois heures de l'après-midi.

TABLEAU N° 1.

Armée française.

TABLEAU N° 2.

IIIe armée allemande.

TABLEAU N° 3.

IVe armée allemande.

